

DE MANIÈRE À CONNAÎTRE
LE JOUR ET L'HEURE

Jean

Et sans doute suis-je, dans les yeux de cet homme promenant son chien sur la digue, un de ces Parisiens gagnant son beau pays tous les étés, le temps d'y accompagner femme et enfants, reconnaissable à sa voiture.

Et s'il est un peu curieux, il s'arrêtera dans sa promenade pour regarder ce Parisien matinal, dont la présence hors saison pose question.

Peut-être nous connaissons-nous. Peut-être, enfants, avons-nous joué ensemble sur la plage, tapant dans le même ballon, avant de nous éloigner tout à fait, lui à un bout de la plage, moi du côté des villas.

Et s'il lève la tête dans cette direction, il verra que l'une d'elles est ouverte au niveau du rez-de-chaussée, que le grand volet de la fenêtre est levé et la grille donnant accès à la plage, tirée.

Sans doute avons-nous le même âge, quoique dix années semblent nous séparer, m'attardant pour ma part autour de la cinquantaine et lui flirtant déjà

avec les soixante qu'il a attendus d'avoir toute sa vie pour en finir au plus vite.

Mais il ne connaît pas mon nom. Je serai toujours pour lui « un Parisien qui se tenait là, debout, à regarder la mer, pieds nus dans le sable », évoquant confusément une publicité pour un parfum, quand le temps paraît suspendu autour d'un homme vêtu de lin clair qui semble ne jamais devoir vieillir.

Oui, c'est comme ça qu'il parlera de moi en ouvrant son journal régional qui titrera peut-être, selon la formule consacrée aux faits divers : « Hier matin, un homme de cinquante-quatre ans a trouvé la mort. »

Pour connaître mon nom, il devra acheter *Les Échos* ou le supplément économique du *Figaro* qui parleront forcément de ma disparition, me décrivant comme le patron dynamique du premier fonds d'investissement français, dont la plus belle réussite avait été, il y a quelques semaines à peine, le rachat du géant mondial de la chaussure, CPA, pour la somme de deux cent vingt et un millions d'euros.

Assurément, s'il lit cet article, l'homme dont le chien tire sur la laisse maintenant tâchera de mieux se souvenir de moi, de ma silhouette, mains dans les poches, quand je me suis retourné vers l'horloge du Grand Hôtel, que nos regards se sont croisés de loin, d'une manière incertaine, et qu'il m'a fait signe de la tête.

Et là, il regrettera de ne pas être venu me parler, de ne pas s'être approché de celui que la presse surnomme « le play-boy du *leveraged buy out* », pour avoir été le premier Français à comprendre que les entreprises ne voulaient plus être cotées et qu'il fallait trouver des financements ailleurs.

Alors il aurait baissé les yeux, disant qu'il n'y comprenait rien, mais me demandant de continuer, pour le seul plaisir d'entendre parler un homme exceptionnel, au moins dans son esprit, lui qui n'a jamais été capable d'affronter son patron pour lui réclamer un peu d'argent, une prime de deux cents euros lui aurait suffi.

J'aurais parlé par images.

— Si vous voulez, ça revient à acheter un appartement, et à faire payer le crédit par vos locataires. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Pas très bien. Mais ce n'est pas grave. Racontez-moi, racontez-moi encore ! Dites-moi où ça s'est passé, avec qui, comment vous avez fait ?

Alors j'aurais continué avec la signature du « Big Deal », comme nous l'appelions entre nous, parce que le reste aurait été trop technique, évoquant le Sofitel de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle comme une barre HLM, ce qui l'aurait fait rire, « Vous plaisantez ? », mais aussi le luxe à l'intérieur, le marbre partout et les essences rares.

J'aurais poursuivi avec le récit de cette réunion

secrète, forcément secrète, par peur des syndicats, enregistrée sous un faux nom, M. Lambert, mon nom de scène. J'aurais décrit l'hôtesse me menant au Penthouse, sans questions inutiles ni bavardages, seulement quelques expressions polies qu'on n'entend plus, à force : « Si vous voulez bien me suivre, monsieur Lambert. » Voilà la salle de réunion qui se dévoile devant soi comme dans un théâtre, le rideau qui s'ouvre sur le ballet des avions, sans autre bruit que la soufflerie légère du rétroprojecteur, parce que l'on sait que le vendeur est un fou d'aviation et que ce sont ces petites attentions qui font la différence.

Maintenant, l'homme au chien voudrait savoir combien ça coûte. Son obsession, connaître le prix des choses pour les ramener à son échelle, savoir quels sont les usages chez les patrons. Et il aurait avancé une somme : deux cents euros, le prix maximum qu'il envisagerait de mettre dans une salle de réunion, où les fauteuils crème sont en cuir et les verres, du cristal.

Mais je n'aurais pas su quoi lui répondre, déléguant ce genre de choses à mon fils, toujours très efficace dans ces cas-là, et l'homme aurait imaginé, en regardant notre villa, la famille rassemblée en clan autour d'hommes faits de métal, dont la charge est de rentabiliser les entreprises, quel qu'en soit le coût humain.

Jean

Et lui, désirant, le temps d'une conversation au moins, se mettre à ma place au milieu des autres, en chef de famille et d'entreprise, ressentir cette impression de distance aux choses et aux êtres que donne l'argent, monter dans la voiture à la place du conducteur, ou même du passager, abandonner ses angoisses d'homme immobile, presque mort déjà, il m'aurait dit en fermant les yeux :

— Je sais ce que vous avez ressenti à ce moment-là, au moment de la signature, entouré de ces hommes à votre image, au dernier étage d'un hôtel de luxe, surplombant un aéroport, au-dessus de tout et des autres.

— Dites-moi.

— Vous vous êtes cru immortel. N'est-ce pas ?

Gabriel

Dimanche 21 juin, l'anniversaire de Jean

1.

Tu ne m'avais pas parlé d'une allée privée près de l'Étoile, seulement d'une maison au fond d'une impasse.

Ni d'une grande grille gardée de jour comme de nuit, même un dimanche 21 juin, quand tout le monde fait la fête et que personne ne devrait travailler.

Peine perdue, tu vois, vieux frère, il fallait bien un jour que je vienne sonner à ta porte, brisant nos accords, devenus avec le temps une habitude, celle de nous retrouver partout ailleurs que chez toi ou chez moi, comme un couple illégitime.

Malgré tout, il ne me serait jamais venu à l'esprit d'envoyer quelqu'un d'autre à ma place, ni de te demander de patienter tout un week-end : il fallait que tu l'aies, cette nouvelle, que je te la remette en main propre, chez toi, entouré de cette famille que tu m'avais toujours si bien cachée, parce que tu es un homme secret.

Aussi ai-je pris mon vélo, malgré la chaleur de midi qui était trop forte, me coupant le souffle, m'obligeant à récupérer un peu avant de m'adresser au gardien pour lui demander de m'ouvrir.

Mais j'étais mal placé, vois-tu, devant la grille : je gênais une de ces dames qui voulait sortir, accompagnant son klaxon d'un geste excédé de la main pour que je lui laisse le passage. Une voisine à toi probablement, qui a fini par sortir de l'allée avec son 4 × 4 trente fois plus gros qu'elle, pour filer Dieu sait où, mais c'était pressé, au point d'en devenir agressive, comme un homme au volant, pire qu'un homme, klaxonnant au feu vert, coinçant les vélos, se garant en double file, sur un passage protégé, devant une école... « J'en ai pour deux minutes, monsieur l'agent ! »

Mais tu connais ça par cœur, ton quotidien. Pas le mien.

La grille s'est refermée sur le gardien qui m'a dit en regardant le 4 × 4 s'éloigner :

— En tout cas, c'est jamais pour aller travailler, ça, je peux vous le dire !

Il avait envie de bavarder un peu, de parler vélo, beau temps, fête de la Musique, disant en se tapant la poitrine :

— Vingt kilomètres par jour, depuis trente ans, tous les jours ! Forcément, ça conserve !

J'ai dû lui mentir, prétendant devoir te remettre le

Gabriel

pli avant midi. Ça a marché. Il s'est effacé, me demandant au passage « Vous êtes une sorte de courrier, c'est ça ? », ce qui m'allait bien en définitive, je ne l'ai pas détrompé.

Voilà mon cher Jean, comment je suis entré chez toi, le jour de ton anniversaire, mon vélo à la main, dans cette allée de conte de fées, où les hommes sont des princes en carrosse et les femmes des princesses maigres en tenue de jogging.

2.

Je n'ai eu aucun mal à reconnaître ton fils Guillaume, venu m'ouvrir après que j'ai sonné à la grille, portant comme une marque de fabrique le sourire de Sophie, mais avec cette suffisance des enfants d'ici, blasés de tout semble-t-il, sans plus aucune capacité à être surpris ou même intéressés.

Dans le jardin, tes petits-enfants se sont arrêtés de jouer pour venir voir qui ça pouvait bien être, un dimanche. Et tout ce petit monde me regardait comme si j'étais un extraterrestre.

— Donnez-moi ce pli, m'a dit ton garçon. Je suis son fils.

Me prenant pour un coursier lui aussi. Me prenant de haut également, ce qui m'a amusé. J'ai continué de jouer le jeu.

— En main propre. C'est marqué : « Personnel et confidentiel. À remettre en main propre seulement. »

Il n'a pas su quoi faire de moi, ton grand fils,

empêtré dans ses vingt ans. T'appeler au travers du jardin ? Me dire d'entrer ou d'attendre ?

Finalement, il s'est décidé à repousser la grille, sans la fermer complètement, en disant quelque chose comme « Je reviens », si bien qu'elle s'est ouverte toute seule, parce qu'il n'avait pas eu le courage de me la claquer au nez. Un enfant encore, ce n'est pas grave, il apprendra avec le temps.

Je n'ai pas voulu la laisser ouverte, à cause des petits qui auraient très bien pu se faire écraser, qui sait ? Même dans une allée privée, même chez les très riches.

Alors je l'ai retenue pour qu'elle ne s'ouvre pas davantage, pour que ton fils ne la trouve pas ouverte à son retour, et je suis resté comme ça un bon bout de temps, collé à la grille, le nez en l'air, mon vélo contre le mur.

Ensuite, ton fils est revenu. Sans toi. Il a tiré sur la grille, me prenant au dépourvu. Je n'ai pas eu le temps de la lâcher immédiatement si bien que de son côté, il a certainement dû sentir de la résistance, comme pour un bras de fer, très peu de temps, parce que j'ai cédé tout de suite, le laissant gagner la partie.

Ça n'a pas eu l'air de l'embarrasser plus que ça. Pas le genre à s'arrêter aux détails, ton Guillaume. Se foutant pas mal de savoir ce que j'avais dans la tête, pourquoi je retenais la grille, pourquoi j'avais

De manière à connaître le jour et l'heure

pris sur moi sa faute. Tu n'as pas dû l'élever dans ce sens-là, un genre d'éducation qui ne s'embarrasse pas des autres, sans doute.

— Venez, m'a-t-il dit.

Et il a accepté que je mette mon vélo dans le jardin en demandant aux enfants de ne pas y toucher.

3.

Vous étiez nombreux dans le salon, j'entendais vos voix depuis le hall. Ton fils a annoncé :

— Papa, c'est un coursier.

Je m'attendais à te voir apparaître dans le hall, ta chère silhouette, mais finalement non, c'est ton fils qui est venu me chercher encore une fois, me prenant presque par la main pour m'amener jusqu'au salon où vous étiez tous réunis, comme pour une photo de famille, un cliché sans âge ni date, la représentation d'une famille d'autrefois, composée d'un noyau dur, deux êtres, un homme et une femme, unis par les liens du mariage et tout autour, assis ou debout selon les âges et les tailles, vos enfants et petits-enfants, tous les membres rapportés, une ramification verticale sans partage ni mélange, sans divorce ni remariage, sans enfants d'un autre ni recomposition.

Alors vraiment, si l'on retrouvait cette photo, des années plus tard, ni les coupes de cheveux ni les

habits, ne permettraient de la dater précisément, inscrite dans la durée, par-delà les modes, dans un style classique, intemporel : des marine, des sable, des matières naturelles, de la tenue et de la retenue. Tout cela contenu dans une maison bourgeoise, je ne sais pas si ça veut dire encore quelque chose aujourd'hui, une maison de CSP ++, un salon confortable, aux cuivres dorés, le verre des pendules, des huiles au mur, l'épaisseur des tapis, des tentures et des rideaux, une odeur de cendres et d'alcool.

Tu étais assis dans ton fauteuil, blanc comme un linge, incapable manifestement de te lever, jouant du coursier pour n'avoir pas à te justifier, très grand seigneur, demandant à ce qu'on me donne un verre puisque c'est la fête, ton anniversaire, cinquante-quatre ans aujourd'hui.

J'en ai profité pour regarder ta famille, tes garçons, leurs épouses, en prenant bien soin de ne pas croiser le regard de Sophie.

J'avais déjà reconnu Guillaume, avec sa beauté si exactement contemporaine, sans parvenir à déterminer s'il a pris de toi ou de Sophie.

Ses deux frères plus âgés, Pierre, l'aîné, violent et jaloux, tu avais raison, son caractère, comme gravé sur son visage, très fort et viril. Et puis Alexis, l'enfant du milieu, celui que tu as eu tant de mal à aimer, peut-être parce que, physiquement, il te ressemble beaucoup. Tous deux trentenaires, tous deux

Gabriel

mariés, très impliqués dans la vie, déjà, entourés d'une ribambelle d'enfants. Tu m'excuseras, je ne sais plus lesquels étaient à qui. Il devait manquer Camille.

Et puis Sophie, Sophie, comme on dit d'une actrice qu'elle crève l'écran, vieillie, bien sûr, depuis le temps ! Mais avec, toujours, cette élégance, ce charme des femmes intelligentes qui nous tiennent à distance, nous autres, pauvres vieux cons, courant toujours ici ou là – je parle pour moi. Sophie, qui m'était destinée, mais que tu m'as prise, pourtant, sur une pièce de Mishima, il y a trente-cinq ans.

Je te parle d'elle, tu vois, malgré nos accords. Je transgresse nos vieilles lois gravées dans le marbre, parce que, en vous regardant tous, à ce moment-là, dressant l'inventaire de ce que tu avais construit, j'ai pris l'exacte mesure de ce que j'allais détruire, apportant dans mes valises cette nouvelle qui allait te démolir, mon cher vieux copain, moi qui n'ai jamais su garder une femme dans ma vie.

Finalement tu as pris ton courage à deux mains, quittant ton fauteuil, enfin, t'adressant à moi d'une voix blanche : « On y va ? », m'invitant à passer dans ton bureau, dans une relation très impersonnelle.

Dans le hall, l'horloge indiquait midi pile.

4.

Tu m'as laissé dans ton bureau encombré de livres, débordant de la bibliothèque, entassés en piles, dans un clair-obscur monacal où les vitraux des fenêtres font des dessins sur les tapis. Après l'effort du vélo, le champagne m'avait un peu sonné.

Sur une table basse, un catalogue d'exposition d'art populaire signé de Sophie et, à côté, l'album de photos de votre mariage, il y a trente-deux ans, un 24 septembre.

Je l'ai ouvert, y retrouvant tout, intact dans ma mémoire, le souvenir de Sophie, l'impression qu'elle était la femme dont tout le monde rêve, un être rayonnant de naturel et d'effronterie. Et, la voyant ainsi – votre lune de miel, etc. –, exactement conforme à mon souvenir, il a bien fallu que j'admette ceci, comme un mensonge que l'on n'a jamais voulu s'avouer parce qu'il repose sur toute une vie : plus jamais, par la suite, je n'avais vécu autre chose que des amitiés, des accommodements pratiques,

comme une formule de politesse au bas d'une lettre, « Veuillez agréer, Madame... », des sentiments que je qualifierais d'agréables, d'humains et de touchants, mais sans aucune mesure avec ceux que j'ai pu éprouver pour Sophie. Je me suis senti vieux tout à coup, sortant du fin fond des choses un trésor inutile, comme une monnaie qui n'aurait plus cours.

Puis Sophie est entrée, s'excusant à ta place, « Il... arrive », avant de s'asseoir face à moi, pour faire la causette, en femme du monde qui ne saurait laisser un invité seul, quand bien même cet invité apporte le malheur avec lui.

— Je ne vais pas te laisser croire que tu n'as pas changé, a-t-elle continué, mais je t'autorise à me le dire.

Voilà Sophie, assez coquette finalement, toujours charmante, mais sans plus cette aura érotique d'autrefois, dans son rôle de grand-mère élégante à la silhouette un peu forcée qui était déjà son naturel lorsque nous sortions ensemble.

On ne s'est pas dit grand-chose de plus. Tu ne nous en as pas laissé l'occasion. Sophie t'a entendu arriver et je l'ai vue se transformer, devenant tout autre, une épouse peut-être. Il lui restait peu de temps pour terminer notre conversation d'une manière probablement définitive, comme on dit « Le sujet est clos ». Aussi a-t-elle ajouté, avant que tu n'entres dans ton bureau, menaçante, presque :

— Tu ne viens pas pour te venger, n'est-ce pas, Gabriel ? Dis-moi que tu es venu pour le Big Deal. Dis-moi que c'est une affaire de gros sous qui ne me regarde pas, que tu n'es pas là pour me prendre ce qui m'appartient. Parce que si c'est le cas, si tu es venu comme un voleur, Gabriel, je vais te demander de sortir et de rentrer chez toi, de continuer ta vie sans nous, de nous oublier définitivement et de ne plus jamais revenir.

Elle attendait vraiment une réponse, que je m'engage pour de bon, lui donnant ma parole, et je ne sais pas si ses soupçons étaient une forme de prémonition de femme, d'épouse ou de mère. Ou bien une manière de conjurer le sort, prenant les devants, jouant les éclaireurs, de manière à monter la garde et détruire toute tentative dans l'œuf.

Son avertissement m'a blessé, comme une mise à l'index ou une brûlure, celle de la jalousie, de l'orgueil et de l'égoïsme, celle d'un homme qui ne peut pas comprendre qu'une femme se refuse à lui, sous le prétexte que ce qu'elle a vaut plus que ce qu'elle pourrait avoir. J'ai ressenti cela douloureusement. Mais que pesait ma douleur comparée à la tienne ?

Je ne lui ai rien répondu : par chance, tu es entré à ce moment-là, comme si de rien n'était, le sourire crispé et infiniment malheureux.

Je te connais. Je te connais si bien !

Tu as dû dire quelque chose comme « Ah, Gabriel,

tu es là ! » Et il n'a pas été nécessaire de demander à Sophie de nous laisser.

Avant de refermer la porte du bureau, elle a très délicatement demandé :

— Est-ce que tu restes avec nous pour le déjeuner ?

Je m'attendais à ce que tu répondes, mais tu avais la tête baissée, comme un mauvais élève qui a peur qu'on l'interroge. J'ai répondu à ta place. J'ai dit « Non, une autre fois sans doute », ce qui était de mauvais augure. Il n'est pas possible que tu n'en aies pas eu conscience.

Sophie a refermé la porte.

5.

— Alors ? as-tu demandé. Comment trouves-tu ma petite boîte ? parlant de ta jolie maison.

— Très belle, rien à dire... Il faudra que je te fasse visiter la mienne maintenant, qu'on soit à égalité.

— Et ma femme ?

— Un sacré petit paquet !

— Je t'en prie !

— C'était pour faire le lien avec ta « petite boîte ».

— J'avais compris... Alors ?

— Nous avons des accords, rappelle-toi. Sujet *blacklisté* !

— Aujourd'hui, c'est un peu différent, non ? C'est la fête ! Tout est permis ! Vas-y, lance-toi !

— Je crois que c'est une femme heureuse. Bravo, je n'aurais pas fait mieux.

— Je ne sais pas, je ne sais pas. Vous auriez travaillé ensemble. Vous vous seriez investis à deux dans

une action humanitaire, une ONG peut-être, en couple.

— Dans le fond, tu es un indécrottable macho. Pourquoi ton épouse se serait-elle davantage épanouie dans une activité en couple, alors qu'elle a très bien vécu cela toute seule, en femme libre et indépendante ?

— On voit bien que tu n'as pas de femme pour dire ça.

— Oui, mais c'est pour ça qu'elles m'adorent...

Il y a eu un silence. Je ne savais pas s'il fallait que je te tende la perche. Non, après tout, tu devais la voir, la grande enveloppe, sur mes genoux.

— Je suis content que tu aies fini par me présenter à ta famille, ai-je dit finalement, d'une manière tout à fait ironique.

— Pour eux, tu es un livreur de pizzas.

— Ça ne me dérange pas.

— Je sais. C'est pour cela que j'ai laissé faire, te sachant au-dessus de tout ça.

— C'est amusant de les voir en vrai.

— Qu'est-ce que tu as pensé de Pierre ?

— Il a l'air épuisé.

— Les choses sont plus dures pour eux que pour nous. Tout s'est tellement accéléré.

Tu as marqué de nouveau une pause, et lorsque tu m'as regardé profondément, j'ai bien compris que ça allait commencer maintenant. Et malgré tout,

tu vois, malgré l'horreur de ce qui allait suivre, je me suis dit que c'étaient ces moments-là, d'une humanité profonde, qui me faisaient vivre.

— Je suppose que c'est grave, m'as-tu dit.

— Oui, c'est grave.

— C'est étrange... Je ne savais pas comment ça allait se passer, personne ne sait. Mais, tu vois, tout à l'heure, j'étais assis à côté, dans le salon, entouré de ma famille, pour une photo, incapable de me lever, absolument paralysé par la peur, le ventre en feu. Et je ne savais pas qui viendrait. Est-ce que ce serait toi, ou un vrai coursier pour le coup, ou la poste, un recommandé... J'imaginai plein de scénarios. Et tu sais, évidemment avec un prénom pareil, j'ai pensé à l'ange Gabriel en te voyant, à l'Annonciation, je connais bien tes positions là-dessus. Mais ça ne nous empêche pas de l'imaginer, l'ange, apportant la nouvelle, dans un halo de lumière.

Ça m'a fait pitié, que tu te raccroches à des choses comme ça, à un moment pareil.

Et puis tu as dit brusquement :

— Allez, Gabriel, donne-moi cette enveloppe.

Je me suis levé pour te la donner, et tu vois, je n'ai pas osé me rasseoir. Et puis tu m'as foutu dehors, disant « Sors d'ici ! », de plus en plus fort, jusqu'à crier, même : « Sors de chez moi ! Quitte cette maison immédiatement ! Fous le camp d'ici ! »

Sophie

Samedi 27 juin, l'inhumation de Jean

1.

Comme il s'agit de raconter ton histoire, Jean, ton bureau semble être le meilleur endroit.

Chronologiquement, imagine-toi à quelques heures de la réception que je donne en ton honneur, après la messe. Je n'ai pas lésiné sur les invitations, tu verras, la porte sera grande ouverte : entrera qui voudra.

Ça se passe au jardin et ici. On a de la chance qu'il fasse beau. Il semblerait que le temps change dès lundi.

Je laisse aux enfants le jardin. Ils y tiennent. Camille est formidable. Elle s'occupe de tout, elle est partout. Pierre se charge du vin et des boissons, Alexis d'aller chercher les plats chez le traiteur, Guillaume de monter les tables, charger les chaises, aux enfants la décoration. Camille leur a fait découper des étoiles dans du papier crépon de couleur, et Louis, tu sais ce qu'il a dit ? « Pourquoi on n'utilise pas la crèche ? Tout est déjà fait. Ça irait plus

vite ! » Il est incroyable ! Des trois, c'est probablement celui qui t'était le plus attaché. Il m'a dit qu'il ne t'oublierait jamais, que tu étais à jamais gravé dans son cœur. Et il n'a pas quatre ans encore. Ça promet.

À eux le jardin, donc. À moi le bureau.

Ce genre de chose, je l'ai fait plein de fois dans ma vie. C'est comme organiser une rétrospective : prendre le meilleur de l'artiste, et s'il est mort, replacer ses œuvres dans un contexte.

Mais tu n'as rien laissé derrière toi, c'est à moi de tout faire. Je suis légitime, ton épouse, celle qui te connaît le mieux. Et si je ne le fais pas, d'autres le feront à ma place, avec leurs mots, leur interprétation des choses, forcément partielle, erronée, sans vision d'ensemble, d'hélicoptère, comme dirait Pierre.

Il est abattu. C'est vraiment lui le plus affecté.

Allez, il faut bien commencer par quelque chose. La paire de chaussures au pied du canapé. On n'a qu'à prétendre que tu les portais ce jour-là. C'est une entorse à la vérité, mais qui s'en soucie, qui ira vérifier ? Elles parlent de toi, de ta taille, de ton élégance naturelle, ton goût pour les beaux vêtements et, par extension, les jolies choses. C'est un point d'entrée.

Il y a également ton ordinateur. Une machine qui dit l'homme au travail, toujours en activité,

l'homme des grandes réussites, le visionnaire, le patron. Toutes ces heures que tu as passées ici, c'était pour travailler.

Tu dois continuer de recevoir des mails, des propositions, de la publicité, des spams, de l'information. Il faudrait leur répondre qu'ils perdent leur temps, qu'il n'y a plus aucune chance, même une pour mille, que tu cliques ici. Mais je ne sais pas me servir d'un ordinateur. Je ne sais même pas l'allumer.

Il y a la musique et il y a les livres.

Dans ta corbeille, j'ai trouvé un dessin de Louis que tu avais dû jeter par erreur. Je l'ai mis dans un petit cadre, à la place de la photo de ce bateau que nous n'achèterons jamais. De toute manière, ta table manque de photos. Tout à l'heure, j'irai chercher le méli-mélo de notre chambre qui sera mieux ici : chaque fois que tu aurais levé la tête de ta table, tu nous aurais vu tous les dix, ta famille.

La musique, c'est facile. Bach, *L'Offrande musicale*. Je sais même dans quelle interprétation. Je n'ai pas oublié cette discussion avec Jean-Louis, sur les instruments d'époque, quand pour toi, la seule chose qui comptait, c'est l'émotion. Un genre de mot dans ta bouche qu'on n'oublie pas.

Je sais ce que tu vas me dire, mais j'ai tout prévu. Je demanderai à Guillaume de programmer la chaîne de façon à sauter les cinq mouvements de la fugue. Exactement comme tu l'aurais voulu.

Pour les livres, ça va être plus difficile. Il y en a tellement ! Tu te rends compte que, lorsque tu m'as connue, tu n'en avais aucun !

Est-ce qu'il ne faudrait pas laisser le hasard guider ma main ?

Premier choix : *Rembrandt et la Bible*, qui dit ton questionnement métaphysique et ta tolérance religieuse. Ça me va bien.

Second choix : *Connaissance de l'Est*, Paul Claudel, avec une date et un lieu écrits à l'intérieur. « Florence, 11 juillet 1975. » Je revois ta tête à l'hôtel, complètement décomposée, lorsque je suis rentrée dans la chambre et que tu m'as dit : « Sophie, je n'ai jamais rien lu de plus beau de ma vie. » Adopté ! Sur la pile.

Troisième choix : *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, Milan Kundera. Il est à moi celui-là. Si ! Il y a mon nom à l'intérieur.

Encore un : *La Fabuleuse Histoire des montres*. Mais ça, c'est ironique.

Je pose tout sur ton bureau et rapproche du canapé une pile de revues fiduciaires, parce que je te soupçonne de travailler allongé. Penser à sortir un plaid, qui n'est pas de saison, mais dans lequel tu t'enroulais, l'hiver.

Et puis encore une chose ou deux. Sur le marbre de la cheminée, la photo prise par Camille que j'ai fait agrandir et deux grandes bougies, achetées chez

Sophie

le marchand de santons, place Saint-Sulpice, deux
grands cierges, puisqu'il faut appeler les choses par
leur nom.

Voilà, Jean, pour ton bureau et la belle histoire.

2.

J'étais assez fière de cela, vois-tu : être parvenue à réunir toute la famille pour ton anniversaire, petits et grands, un dimanche midi, quand bien même il m'avait fallu une demi-douzaine d'appels pour convaincre Camille d'avancer sa séance d'aquagym, Guillaume de se lever avant midi et Amélie d'aller à la messe une autre fois – tu sais que pour elle, l'office du samedi, ce n'est pas une vraie messe.

Ça les a un peu contrariés, mais finalement, je crois que tout le monde était content de venir, au moins pour les enfants qui se sont jetés dans mes bras, tu aurais vu ça, dès la grille.

Alexis est arrivé le premier, à pied comme toujours, devançant Amélie qui suivait difficilement derrière, la pauvre, avec cette chaleur, elle tenait quand même Louis dans ses bras !

Je les ai grondés tous les deux, le père et le fils :

— Alex ! Tu ne peux pas laisser Amélie porter Louis dans son état !

Il s'est retourné pour la regarder, faisant un geste d'impuissance, comme s'il n'avait aucune autorité sur ses enfants. Et pourtant ! Je peux te dire que Louis m'a obéi lorsque je lui ai demandé :

— Mais enfin ! Qu'est-ce que ça veut dire d'être dans les bras de sa maman, un grand garçon comme toi ?

Il a sauté par terre et s'est précipité contre moi, me couvrant de baisers au point qu'Alexis a dû lui demander de se calmer.

Je crois savoir pourquoi il ne veut pas garer sa voiture dans l'allée, quitte à faire marcher par 30 degrés sa femme enceinte jusqu'aux dents. Il a honte. Honte de sa voiture, de la ranger à côté des autres. Surtout quand il y a celle de son frère pas loin. Je lui ai dit que c'était ridicule, mais il a préféré s'enfermer dans un mensonge : « Le gardien... la grille... Je ne veux pas déranger... »

Parfois, je me demande comment on a pu faire des enfants si dissemblables et je culpabilise. Alexis, nous ne l'avons peut-être pas suffisamment aimé. Qu'en penses-tu ?

Les enfants sont restés à jouer dans le jardin et Amélie s'est précipitée aux toilettes. Ils avaient l'air épuisé tous les deux. Alexis m'a dit :

— Trop de travail, beaucoup trop de travail !

Pierre et Camille sont arrivés ensuite et je les ai aidés à sortir leurs affaires du Cayenne. Tu aurais vu

comme les cousins étaient contents de se retrouver ! Les deux grands ont filé directement dans la cabane.

Comme toujours, ça manquait de petites filles, de jupettes et de poupées. Si Amélie voulait bien nous en faire une, cette fois-ci. Mais avec eux, impossible de savoir avant l'heure.

Camille a été adorable, comme toujours, la seule à remarquer ma nouvelle couleur, à me complimenter sur mes chaussures... Je lui ai retourné ses gentilles attentions.

Il y a quand même eu une scène terrible, tu as raté ça, dans un genre de cinéma muet, avec des échanges de regards seulement, au moment où Amélie est revenue de la salle de bains. Ça a frappé tout le monde, la différence entre les deux femmes, l'une qui rayonnait et l'autre qui semblait terriblement souffrir de la chaleur.

Amélie avait prévu la situation : elle s'était acheté un sac à main Prada, jaune, pour se donner un peu de contenance. Mais, manque de chance, Pierre avait offert la veille à Camille un sac Hermès. Quand Amélie l'a vu, au bras de Camille, un Birkin magnifique, c'était trop, elle s'est enfuie aux toilettes, de nouveau. Plus tard, Pierre m'a dit :

— Tu te rends compte ? Son premier sac Hermès, à trente-deux ans !

Et puis Guillaume est arrivé. On ne l'a pas entendu parce qu'il a toujours ses clefs.

Sophie

Il ne manquait donc plus que toi, le maître de la maison, enfermé dans ton bureau pour régler certains détails du Big Deal, selon tes propres mots.

Louis a demandé « Mais il est où grand-père ? » et tous les enfants se sont mis à crier « Grand-père, grand-père ! »

3.

Ensuite, à l'arrivée de Gabriel, tu as de nouveau disparu. Je savais Gabriel dans ton bureau, mais toi, tu n'y étais pas.

Traversant le hall, j'ai croisé Camille.

— Camille, ma chérie, vous n'avez pas vu mon mari ?

— Je ne l'ai pas croisé à l'étage, belle-maman.

— Où peut-il bien être ?

— Je ne sais pas.

— C'est quand même incroyable, vous ne trouvez pas ? Il a laissé le... coursier dans son bureau et il est parti.

— Dans le jardin, avez-vous regardé dans le jardin ?

— Mais qu'est-ce qu'il ferait dehors ?

— Je ne sais pas, belle-maman. Un appel à donner ?

Je suis passée par le couloir qui donne sur le jardin, fermé l'hiver à cause du froid, frappant à la

porte de la « petite pièce », une jolie pièce du reste, carrelée de faïence.

Tu étais là.

J'ai essayé d'ouvrir.

— C'est occupé !

Quelque chose n'allait pas. Tu devais être malade.

— Tout va bien mon chéri ?

Pas de réponse. J'ai insisté :

— Tu sais que Gabriel est dans ton bureau et qu'il t'attend ?

Et là, ta voix, furieuse :

— Je suis en train de me vider les entrailles et tu me parles de Gabriel qui attend ! Merde, qu'il attende !

Est-ce que tu m'avais déjà parlé comme ça ? Est-ce que je t'avais jamais entendu si autoritaire, si emporté ? Je ne savais plus quoi dire. Il y a eu un cliquetis de ceinture, un bruit d'eau, puis plus rien. Tu n'es pas sorti. J'ai demandé :

— Ça ne va pas, Jean ? Veux-tu que j'appelle un médecin ?

Mais tu n'as pas répondu.

— Jean ?

— Est-ce que tu peux me foutre la paix une seconde ?

Là, vraiment, c'était sans appel. Tu n'avais jamais été grossier avec moi auparavant, ni avec personne d'ailleurs. Ça m'a profondément choquée. Comme

De manière à connaître le jour et l'heure

j'étais penchée tout contre la porte, la violence de ta réponse m'a fait me redresser, comme quelqu'un que l'on surprend en train de regarder par la serrure.

Alors je suis repartie par où j'étais arrivée, pour rejoindre Gabriel dans ton bureau, intimidée presque, comme une collégienne.

4.

Au moment du dessert, les garçons se seraient battus pour apporter ton gâteau, mais c'était au tour d'Alexandre, sans contestation possible. Il était fier ! Tu aurais vu sa bouille ! Il a essayé de compter les bougies au fur et à mesure que je les allumais, jusqu'à quatorze. Ensuite, c'est devenu nettement plus fantaisiste : dix-huit, vingt-douze, trente-seize... On a quand même fini sur un compte juste, « cinquante-quatre ! », que tout le monde a repris en criant, si bien que j'ai été obligée de les faire taire.

— Chhhhut les enfants ! C'est une surprise, votre grand-père n'est au courant de rien !

Ce qui les a fait glousser de plaisir. Louis m'a dit, tu le connais, avec sa petite voix désolée :

— Un jour, moi aussi, grand-mère, j'aurai cinquante-quatre ans. Malheureusement, tu ne seras plus là pour voir ça...

Alexandre l'a rembarré :

— C'est pas vrai ! Grand-mère, elle sera centenaire !

Il ne savait pas quoi répondre, le pauvre enfant. Il a fondu en larmes jusqu'à ce que je le prenne dans mes bras et qu'il me dise, avec ses grands yeux implorants :

— Grand-mère, je t'en supplie, ne sois jamais centenaire !

Je l'ai rassuré, lui affirmant que non, ça n'arriverait pas. Ensuite je les ai mis en rang avant de les faire entrer en chantant, tu as vu comme ils étaient mignons ?

Tu as été parfait, jouant bien ton rôle, poussant des « Ah ! », criant des « Oh ! », participant à leur spectacle organisé de main de maître par Camille, faisant de toi un bien drôle d'animal, un genre de Loup dont on a plaisir à ce qu'il vous dévore, semble-t-il.

Quand tout le monde est parti, quand la maison est retombée dans le silence de nos jours ensemble, tu m'as bien vue te tourner autour sans trouver le courage de te questionner. Je n'osais pas te parler franchement, à cause de Gabriel et de cet accord que nous avons passé.

Lorsque tu t'es préparé pour retrouver tes associés, je t'ai demandé si tu dînerais là, s'il fallait t'attendre et tu m'as répondu cette phrase qui résonne

encore dans mon esprit, comme un symbole dont on comprend le sens après, trop tard :

— Non. Ne m'attends pas.

Nous avons manqué l'occasion de nous parler. Tu aurais pu m'expliquer.

Je me suis couchée tôt, j'étais fatiguée. Trop de choses à porter.

Dans la salle de bains, j'ai jeté le coton que Camille avait utilisé pour sa blessure. Je crois qu'elle aime un autre homme. Tu sais que je me trompe rarement sur ces choses-là.

Il faisait si chaud ! Je me suis entièrement déshabillée, ce qui n'arrive jamais lorsque tu es là, tâchant de me voir avec tes yeux, sans y parvenir. Dehors, on entendait la musique pour la nuit la plus courte de l'année.

Tu sais combien j'aime la solitude, et qu'elle me pèse aussi. Lorsque j'ai eu le sentiment d'être tout à fait seule, dans l'obscurité la plus complète, je me suis autorisée à penser à Gabriel. Il faut que tu saches que, jamais auparavant, je ne me suis laissée aller à ce genre de pensée. Et je ne te parle pas seulement de Gabriel, je te parle des hommes en général. Parfois j'aurais aimé te faire croire le contraire, te rendre jaloux, de façon à me sentir un peu plus forte. Mais à quoi bon ? Il faut que tu saches, je ne pense pas qu'il te l'ait jamais dit. Je l'espère en tout cas. J'ai revu Gabriel, une fois, il y a dix ans environ.

De manière à connaître le jour et l'heure

C'était à cette époque où je croyais que tu allais me quitter, que tu avais quelqu'un d'autre. Tu étais si différent ! Tu semblais souffrir. Et moi aussi. J'ai voulu nous aider.

5.

Ça s'est passé dans une salle que la Ville de Paris avait mise à notre disposition, du temps où j'étais médiatrice culturelle, tu te souviens ?

J'étais dos à la porte. Gabriel est entré et j'ai reconnu sa voix si extraordinairement tournée vers l'autre. Une voix communicante et communicative qui envahissait la pièce, relayée par chacun de nous comme une bougie qui en allume une autre. Le timbre, peut-être, l'articulation parfaite, le débit comme un fleuve, très exactement à la bonne mesure pour garder en mémoire ce qui a été dit et attendre ce qui va l'être.

Lui ne m'a pas vue tout de suite, alors qu'il s'était trompé de salle, obligé de se relever après s'être assis en s'excusant pour son retard, ce qui nous a fait sourire. Il s'en est fallu de peu qu'il ne referme la porte sans me voir. J'étais absolument tétanisée par la surprise, qui n'était pas seulement le fait de le croiser par hasard, mais de le revoir si exactement conforme

au souvenir que j'en avais gardé, comme dans cette phrase où l'homme dit à la femme qu'elle n'a « pas du tout changé ».

Mais ce n'est pas ce qu'il aurait pu dire de moi.

Nous nous sommes regardés sans parler, lui debout et moi assise, pendant qu'il quittait la pièce à reculons, nos deux visages exprimant sans doute, dans les yeux de ceux qui nous regardaient sans comprendre, une stupeur joyeuse proche de l'allégresse.

Il partait, il allait partir, nous allions nous perdre, ce qui m'a semblé inenvisageable. Alors il y a eu cet élan de ma part, je me suis précipitée dans le couloir, vraiment, j'ai sauté vers lui et nous nous sommes agrippés par les bras en nous secouant mutuellement.

— C'est incroyable ! ai-je dit. Dans quelle salle es-tu ?

Mais il continuait à reculer, disant :

— Je ne sais pas... Je suis en retard. À quelle heure finis-tu ?

Et comme nous n'avions pu nous entendre, il est revenu plus tard me glisser un papier plié en quatre sur lequel il avait écrit son numéro de téléphone.

Il faut que tu saches qu'à l'époque, j'envisageais la possibilité d'un autre homme. J'y pensais. J'essayais de me le figurer, de donner corps à ma pensée. J'avais besoin d'être de nouveau exposée, à force de

n'exister que pour toi, dans ton seul regard qui ne me voyait qu'en tant que forme vague, silhouette. Alors Gabriel, tu vois, qui apparaissait dans ma vie, si exactement identique à celui qu'il avait été, cela pouvait vouloir signifier qu'il était également toujours amoureux de moi, non pas à cause de ce que nous avons vécu quinze ans auparavant – je n'en avais gardé aucun souvenir –, mais parce que j'étais pour lui, et en dépit de toutes celles qu'il avait pu connaître, la femme que l'on désire. Toujours.

À la maison, une fois les garçons couchés, je l'ai imaginé assis face à moi, dans notre salon, moi pieds nus, les jambes ramassées sous mes fesses, un bouton de mon chemisier ouvert, me répétant entre chaque gorgée de thé « Je suis sensuelle », quand il lui aurait suffi de regarder autour de nous, depuis la couleur des murs jusqu'aux cendres de la cheminée, pour deviner ce que j'avais été pendant ces quinze ans.

Et lorsque je lui aurais demandé ce qu'il avait fait tout ce temps-là, il m'aurait répondu « Rien ! », écartant de la main ce vide comme on balaye un obstacle, poursuivant d'un « À nous » qui aurait pu être un toast à nos retrouvailles, mais aussi l'amorce de quelque chose de plus physique, au moment où les adversaires se tournent l'un vers l'autre en disant « À nous deux ! »

Alors son corps m'est revenu d'un seul coup, peut-être parce que je l'avais quitté brusquement et que

cette soudaine séparation avait contribué à sa conservation dans ma mémoire. Plus grand que toi, blanc, maigre, imberbe, sinon le sombre de ses cuisses. Oui, je l'ai revu allongé, les bras derrière la tête, les poils de ses aisselles collés de sueur quand nous avons fait l'amour, parce qu'il m'a tout appris, me menant de la petite fille que j'étais à la femme, presque.

Mais je ne l'ai pas appelé.

Dans le silence de la maison vide, le lendemain, j'ai déplié sur la table de la cuisine le papier qu'il m'avait donné. J'ai lu et relu son écriture dont on sentait qu'il s'était appliqué pour être sûr d'être compris, le téléphone posé à côté de moi. Tout mon corps me disait oui, que c'était l'homme dont j'avais besoin.

Mais je ne l'ai pas appelé.

Parce que c'était trop tentant de ne rien faire, de ne rien changer, quand il suffisait de brûler ce papier pour réduire à rien toute éventualité de quelque chose.

Je n'ai pas pensé à mon mariage, aux engagements que j'avais pris, ni à toi ni aux enfants. J'ai cédé à la tentation du rien. Comme si j'avais eu entre les mains un ticket gagnant, une somme fabuleuse qui allait changer ma vie du tout au tout et que je me dise « Est-ce que je suis assez stupide pour le brûler ? »

Eh oui. J'ai été suffisamment forte pour cela. J'ai

Sophie

pris le papier et l'ai brûlé dans la cheminée. Ça n'a pris que quelques secondes, très douloureuses pour moi, comme, je suppose, ce que l'on ressent quand on est marqué au fer.

6.

Sais-tu seulement combien de nuits j'ai passées sans toi ? Combien de nuits je me suis endormie comme ça, toute seule à t'attendre, trouvant ton corps allongé à côté de moi au matin, parce que je ne t'entendais jamais rentrer ?

Revoir Gabriel le jour de tes cinquante-quatre ans, c'était forcément de mauvais augure. D'où ai-je tiré ce sentiment qu'il était venu pour se venger ? Parce que tu m'avais prise à lui, sur une pièce de Mishima ?

Après tout, c'est lui qui avait proposé de t'inviter.

— Jean ? Une pièce de Mishima ? Pourquoi pas ? S'il s'endort, le texte va lui rentrer par une oreille, et il l'aura appris en dormant...

Tu te souviens ? Nous devons y aller tous les trois et on l'a attendu, toi et moi, jusqu'au dernier moment, nous mettant même en retard. Mais il n'est pas arrivé. Alors on s'est dépêchés d'entrer, on s'est dit tant pis pour lui.

Le vestiaire lambinait, c'était horripilant, ces mes-

sieurs parlaient théâtre, il ne fallait pas les déranger. Tu les as pris de haut. Rappelle-toi comment tu étais à vingt ans ! Une sacré grande gueule quand même. Exigeant, désagréable, comme un client qui attend le service qu'il a payé, sauf que nous étions invités !

Moi, j'ai toujours su parler aux gens comme ça, faisant ma timide, ce que j'étais à l'époque, disant avec le sourire :

— S'il vous plaît. On est très en retard.

Ils avaient juste honte devant toi. Pas devant une fille, être inférieur par nature. Ils pouvaient m'obéir sans perdre la face. Et ils m'ont obéi pour me faire plaisir, pour me donner le plaisir qu'ils t'avaient refusé, parce que tu n'en avais pas besoin, parce qu'il fallait bien que quelqu'un t'emmerde un peu, te mette des bâtons dans les roues.

Gabriel n'arrivait toujours pas, c'était comme ça à l'époque, on ne pouvait pas compter sur lui.

Je suis allée retirer les invitations au contrôle, mais ça s'est mal passé. Mon nom n'était pas sur la liste. Ça se bousculait derrière moi. Des bras me poussaient de tous les côtés, des gens qui tendaient de partout leurs billets au contrôle. Je me suis poussée, je les ai laissés passer.

Je suis revenue vers toi en secouant la tête.

— Rien à faire. Ils n'ont pas mon nom. Et comme une idiote, j'ai oublié nos invitations !

Tu as dit « Attends », coupant la file, t'adressant

directement à la fille qui m'avait envoyée promener et j'ai su tout de suite qu'elle allait capituler, à sa tête pincée qui s'est comme fendue d'un sourire, impossible à contenir en face du tien. Tu sais aussi bien que moi ce que ça veut dire.

Tu es revenu avec les billets et je crois que c'est là que tout a commencé, parce que, soudain, tout m'a semblé possible avec toi. Tu comprends ? Surtout comparé à Gabriel, tellement, tellement plus compliqué !

On est entrés, on s'est assis, je l'ai cherché du regard et puis la pièce a commencé, *La Marquise de Sade*. Qu'est-ce qu'on faisait là ? Ce n'était vraiment pas de notre âge !

Les comédiens sont entrés sur scène. Des hommes déguisés en femmes, des travestis. Tu trépignais sur ton siège.

Je te devais une explication. Je me suis approchée de toi, de ton oreille, dans un mouvement intime, mes lèvres près de toi. J'ai appuyé ma main sur ton épaule et tu t'es penché vers moi sans quitter des yeux la scène. Tu m'as prêté ton oreille, rien de plus, comme on dit « prêter une oreille attentive ».

Mais pour moi, c'était beaucoup plus que ça. Nous commençons à faire dans le détail. C'était engageant.

J'avais peur d'être déçue, du détail qui tue, d'être obligée de te mentir par la suite, faire semblant de

n'avoir rien vu, comme une odeur qu'on feint d'ignorer mais qui en dit long sur la personne. J'avais peur que ton oreille ne me plaise pas. C'était pour moi rédhibitoire. Je te voulais parfait, ne pas avoir à faire d'effort, travailler, passer outre, fermer les yeux sur, s'habituer, faire contre mauvaise fortune bon cœur... Ça non, je ne pouvais pas. C'était un sujet de discorde entre Gabriel et moi, lui qui prétendait aimer « malgré ». Pas moi.

Tu m'as demandé :

— C'est quoi cette pièce ?

J'ai posé de nouveau mes lèvres près de ton oreille :

— Dans le théâtre japonais, les femmes n'ont pas le droit de monter sur scène.

Tu as fait « oui » de la tête. Mais oui à quoi ?

Ensuite, je me suis réinstallée : tu avais passé l'épreuve de l'oreille avec succès.

La pièce a commencé à prendre. Je t'ai un peu oublié, jusqu'à ce que je remarque que tu avais incliné la tête vers moi. Je n'osais pas te rendre ton regard. Peut-être cherchais-tu à me dire quelque chose ? Peut-être me faisais-tu passer, toi aussi, l'épreuve de l'oreille ? Alors je me suis tournée franchement vers toi et on a tous vu que tu dormais. La bouche entrouverte, tu dormais.

Et j'ai eu très envie de passer une nuit avec toi,

De manière à connaître le jour et l'heure

apaisé, vulnérable, sans n'avoir plus rien à craindre de toi puisque tu dormais.

Ensuite, Renée de Sade t'a ouvert les yeux. La Marquise t'a sortie du sommeil. Tu n'as pas cherché à te cacher, ni à mentir. Tu as seulement dit « Je me suis endormi », simple explication de faits, sans fausse honte ni excuses publiques. Mais ça t'a quand même valu les foudres de nos voisins, les retournements excédés, les regards de mépris. Moi j'ai toujours trouvé cela sain de dormir quand on est fatigué.

Tu m'as pris la main qui était posée sur ma cuisse et tu l'as gardée comme ça, jusqu'à la fin de la pièce, sans plus rien dire.

Et tu ne l'as plus lâchée, jusqu'au jour de tes cinquante-quatre ans, un 21 juin, la fête de l'été.

Ce soir-là, dans mon lit, j'ai essayé de t'attendre, sans y parvenir. Avant de fermer les yeux complètement, j'ai vu que le réveil indiquait 22:47.

7.

Voilà pour la belle histoire.

Mais maintenant que je me suis changée en veuve noire, que j'ai écrit pour les autres l'histoire officielle, comme une biographie autorisée, c'est entre toi et moi que ça se passe, dans une conversation qui ne sortira pas des murs de cette cuisine où je me tiens assise, devant un *mug* de thé brûlant et une boîte de biscuits bretons.

Le thé est imbuvable et la boîte sans gâteaux. Je l'ai descendue de sa cachette, au-dessus des blocs, en montant sur une chaise, j'aurais pu me tuer.

La boîte est grasse et visqueuse. Personne ne nettoie jamais si haut. Tu sais ce que les gens disent du petit personnel, qu'on n'en trouve plus, qu'il se contente de contourner les meubles, qu'il n'y a qu'un seul moyen pour que les choses soient vraiment propres : le faire soi-même.

La boîte est lourde de photos et de petits mots. J'en prends une au hasard. Ces clichés, c'est l'his-

toire de notre couple, des photos ratées ou bien tellement réussies, si pleines de signification, qu'on n'a pas envie de les partager, laissant aux autres les albums chargés des photos de Camille qui ne veulent rien dire, comme ces romans à succès qui racontent de gentilles histoires familiales dans le sud de la France.

Ici, nous n'avons pas trente ans. Je porte une robe que j'ai gardée pendant des années, bien après être devenue trop grosse pour rentrer dedans et que j'ai perdue, finalement, au cours d'un déménagement, quand on fait le tri parmi les choses essentielles à conserver. Nous sommes assis sur un banc, devant ce qui semble être un décor de théâtre. Te souviens-tu de cette photo ?

Quelqu'un qui ne m'aurait pas connue à cette époque ne me reconnaîtrait pas. Il penserait que tu as changé de femme entre-temps. Une femme qui me ressemblerait, brune et petite, portant des cheveux courts. Mais l'expression est différente, si différente qu'on croirait bel et bien deux femmes distinctes.

Et là, une photo de ma petite famille, en ce que nous étions vraiment, tous, petits. Et toi vraiment grand, tes deux mains posées sur mes épaules, nous dépassant d'une bonne tête et demie, comme si nous posions pour le livre des records, quand l'homme le plus grand du monde pose à côté du plus petit.

Sophie

Et puis encore, dans tout ce fatras, des pièces d'identité périmées, de vieux coupons de carte orange, des documents officiels que tu perdais régulièrement, et que tu retrouvais avec la même régularité, dans la poche d'une de tes innombrables vestes, quand tu sortais de la chambre en disant « Tu sais que j'ai retrouvé ma carte d'identité ? », parce que tu avais ressorti tes vêtements d'été.

Ce qui te caractérise le plus, je trouve, ce sont des yeux assez écartés, ton regard, et cette chevelure qui aurait pu faire penser à Jean Marais, mais en plus viril, à cause de ce pseudo-arrière-grand-père cubain dont tu étais si fier, et qui t'avait donné, disais-tu, la peau mate et les pupilles noires.

Et tu vois, je ne peux pas m'empêcher de sourire aux souvenirs de cette période-là, les années de notre mariage, ta boulimie de culture, cet acharnement que tu mettais à rattraper les années, à me rattraper moi, te prenant de passion pour les poètes cubains, juste retour aux sources disais-tu, Lezama en particulier, dont tu recopiais les poèmes dans un grand cahier comptable :

*Sans sentir qu'on m'appelle
je pénètre dans la prairie lentement...
Une obscure prairie va passant.
Entre les deux, vent ou fin papier
le vent, vent blessé de cette mort*

De manière à connaître le jour et l'heure

magique, une et reconduite.

Un oiseau et un autre ne tremblent plus.

Mais tout ça n'est pas notre véritable histoire. Elle est écrite ailleurs, sur ces petits bouts de papier, ces petits mots que nous nous laissions, quand il aurait été inenvisageable de nous quitter pour la journée sans accompagner la rupture par une trace écrite, un dessin, trois mots, une petite lettre amusante ou tendre.

Il serait facile d'en retracer la chronologie en ce qu'ils vont en se tarissant ces petits mots, jusqu'à devenir une forme d'habitude polie, voire de parodie dans l'usage des surnoms que nous nous donnions, passant d'inventions tendres à un humour facile.

Et juste avant que le filet d'eau ne s'arrête, voici la relève des enfants, leurs écritures maladroites, phonétiques, rigolotes et bancales. Puis, avec le temps, de plus en plus assurées, parlant de bons élèves et de jeunes hommes sûrs d'eux, racontant une histoire anecdotique de notre famille, de faits oubliés et de gens perdus de vue.

Ensuite plus rien. Le vide révélé par le départ des enfants, l'arbre qui faisait croire à la forêt, la boîte reléguée en hauteur, dont le gras sur le couvercle était sans doute le meilleur gardien, sans qu'on

Sophie

sache qui de nous s'est arrêté : toi d'écrire ou moi de conserver.

Et puis ta mort en silence. Ton départ sans un mot, déléguant à ton meilleur ami le soin de m'appeler : « Sophie, j'ai une très mauvaise nouvelle à t'annoncer. » Gabriel, incapable de m'expliquer ce que faisait dans ta poche une montre rose de fille dont les paillettes en étoiles de mer s'étaient presque toutes effacées.

Ensuite, Camille m'a surprise dans la cuisine : je ne l'avais pas entendue arriver. J'ai caché la montre dans la boîte et, comme je lui demandais de la remettre à sa place, en haut des blocs, elle m'a dit :

— Vous êtes trop gourmande, Mamé Sophie ! Heureusement que ça ne se voit pas !

— Oui, Camille, vous avez raison, l'essentiel, c'est de sauver les apparences.

Guillaume

Dimanche 21 juin

1.

Moi, ce que j'avais dans la tête, c'était faire mon annonce, donner un grand coup pied dans la fourmilière, parce que je m'y étais préparé depuis des semaines.

Mais j'ai eu un mal de chien à trouver le bon moment.

C'est simple, chaque fois que j'ai voulu l'ouvrir, il s'est passé quelque chose qui m'en a empêché.

D'abord, ça a été la photo de famille, avec, à la clef, le pourrissement annoncé de nos boîtes mail : dix bons mégas de photos ratées envoyées en mode « urgent ».

Comme toujours, c'est la reine du numérique qui s'y est collée, Camille, avec son appareil à deux balles posé sur la cheminée, minaudant « *Cheeeese*, tout le monde fait *cheeeese* ! Toi aussi Guillaume ! », avant de se mettre dans les bras de Pierre pour une photo de famille à l'ancienne, quand Alexis et Amélie se sont pouillé la tête toute la matinée – pour une fois

que ce n'est pas avec toi ! – et que Pierre et elle n'ont pas cessé une seule seconde d'être en représentation.

Flash !

Ensuite, on a commencé à boire. Je me suis dit que je profiterais bien que tout le monde soit bourré léger pour faire ma sortie. Sauf que Pierre a levé son verre au Big Deal, alors que tu lui as plusieurs fois interdit d'en parler, mais il a continué, ce relou, encore et encore, ce qui a gêné tout le monde, tu as vu ? Sauf lui manifestement, qui est un grand malade lorsqu'il s'agit d'argent, demandant :

— Alors papa, ça y est, n'est-ce pas ? On peut le dire maintenant !

Tu aurais vu ta tête ! Tu t'es fendu d'un sourire, genre don Corleone, on t'a presque pas entendu répondre :

— On va dire que c'est en bonne voie.

Suivi d'un regard entre banquiers, le père et le fils, comme si vous étiez des complices plutôt que des partenaires. J'ai bien cru qu'Alexis allait vous sauter dessus en criant « Et moi, et moi, et moi ! »

Maintenant, c'était à moi de jouer. Silence ! Juste le temps de vider mon verre, avant la grande annonce, *taratata* ! J'ai compté : « Un, deux, trois... » Au moment où le coursier a sonné à la grille, bordel de merde ! C'était pas mon jour.

Je suis allé ouvrir à Jésus-Christ en combinaison

Guillaume

fluo, histoire de recharger mon *scud*, vu que pour l'instant, ça avait plutôt été un pétard mouillé. J'ai descendu le perron, traversé le jardin, pensant régler l'affaire en deux temps trois mouvements... Tu parles ! Le gars, c'était un genre de tête de mule qui ne voulait plus me lâcher. J'étais vert !

Et puis ensuite, tu as eu l'extraordinaire idée de l'inviter à boire une coupe avec nous.

Là, ça m'a tué.

2.

À la réflexion, il y avait quand même eu quelques signes avant-coureurs de la catastrophe.

Genre le cri de maman quand elle a vu arriver le barbu en combinaison jaune. J'ai cru qu'elle allait tomber dans les pommes. Et quand on lui a demandé ce qui lui arrivait, elle s'est essayée à un mensonge à deux balles... Personne n'y a cru !

Et puis le coup du champagne, Camille qui verse au gars du mousseux en disant « Voilàààààà », avec sa voix horripilante, cette façon qu'elle a de s'adresser aux autres comme si on était tous ses enfants, elle qui a fait le pari, depuis l'âge de quatre ans, de gagner le concours de la femme la plus maigre du monde. C'était quoi, papa, cette idée de filer du champagne gratos au premier venu ?

J'ai cru que j'allais mourir. Ça traînait, ça traînait, le gars sirotait son godet à deux à l'heure. Et puis tu as fini par partir avec lui, ce qui ne nous a pas nour-

ris pour autant : maman voulait qu'on touche à rien. Il a fallu attendre.

Ce faisant, on a picolé. Enfin moi surtout, faute de came.

Les rumeurs allaient bon train, tu t'en doutes, sur l'identité de l'extraterrestre avec lequel tu t'étais enfermé.

Pierre, dans son rôle autoproclamé de l'homme qui sait toujours tout, a embrayé sur le Big Deal, forcément, son sujet de conversation favori depuis qu'il travaillait avec toi, distillant les informations au compte-gouttes, vu que tu n'en parlais jamais – est-ce que je t'ai jamais entendu lâcher une chose un tant soit peu, disons, personnelle ? « Beaucoup argent... Beaucoup travail... » et pia et pia et pia.

Et comme c'est un grand malade lorsqu'il s'agit d'argent, s'il avait pu se rouler par terre de bonheur en agitant les pieds, ça l'aurait soulagé.

Parlant de ton invité surprise, j'ai dit pour détendre l'atmosphère :

— Si c'est un Alien, maintenant qu'on l'a fait entrer et qu'il a passé le sas de décontamination, on est foutus. On va tous crever.

Mais ça ne les a pas fait rire. Peut-être parce que personne, dans cette brillante assemblée, ne connaît *Alien*.

Moi, j'en ai profité pour aller piquer quelque chose à becqueter dans la cuisine, tombant sur Camille et ses réflexions à la con.

3.

Mais quand tu as ouvert la porte de ton bureau en criant : « Sors d'ici ! Sors de chez moi immédiatement ! », j'ai cru que l'Étranger avait voulu te piquer tes économies.

L'hystérie totale.

Ça nous a tous fait sursauter, évidemment. On s'est levés d'un bond, tu vois le tableau : tes trois garçons, tels de valeureux petits mousquetaires pour aller voir *que pasa*, quitte à sortir nos battes de baseball et lui en mettre un coup dans sa tronche, à l'Alien.

Quand vous êtes sortis de ton bureau... Oh ! Je te jure papa, ça faisait tellement mafioso ! Cette façon que tu avais de le tenir par l'épaule, tendrement presque, alors que tu étais littéralement en train de le foutre dehors. On aurait dit que tu avais caché une arme pointée dans son dos. Le gars essayait bien de résister, il traînait des pieds, le bougre, gémissant « Laisse-moi t'expliquer ! Il faut qu'on parle, Jean ».

Manifestement, vous n'étiez pas du même avis. Tu nous as fait un signe de la main en passant, genre « Hello ! Tout va bien ! » Mon cul, oui !

Sur le coup, je me suis quand même demandé, vu l'état dans lequel tu te trouvais, si ce bras autour de ses épaules, c'était pour le foutre dehors, ou bien si tu avais besoin de ce type pour te soutenir, comme une béquille.

Quoi qu'il en soit, tu l'as poussé jusqu'au jardin – vous avez quand même failli vous étaler sur le per ron –, il a pris son vélo et j'ai bien cru que tu allais lui foutre ton pied aux fesses, vu qu'il essayait encore de négocier, le pot de colle. Tu as refermé la grille, « vlan ! », remonté le jardin, écarté la foule de tes supporters massés dans l'entrée sans un mot ni un regard pour eux, quel sang-froid !, avant de t'enfermer dans ton bureau. Oh, pas longtemps. Quand tu as rouvert la porte, c'est simple, c'était comme si rien ne s'était passé. Un vrai magicien, mon papa !

Bref, on a pu passer à table. Enfin !

Évidemment, le repas, c'était le moment idéal pour lâcher le morceau.

L'honneur t'est revenu de commencer, mais finalement, ni toi ni moi n'avons eu les couilles de dire la vérité.

Je vois trois phases distinctes au repas.

La première, c'est ton discours. Très classique

dans la forme et le fond : tu as fait ting, ting sur ton verre, tout le monde l'a bouclée, puis tu t'es levé en disant : « Mes chers tous ! »

Comme tu n'es pas du tout un sentimental, disons plutôt pudique, que les choses un peu personnelles te répugnent, tu ne t'es pas adressé à nous individuellement, mais par fonction sociale.

À tout seigneur, tout honneur, tu as commencé par le couple Pierre / Camille, soulignant leur présence irremplaçable ces derniers mois dans l'élaboration du Big Deal – la fonction de Camille, qui n'en connaît pas plus que moi sur le sujet, c'est d'être la supportrice de son mari, ce qui est vraiment très éprouvant pour elle, je trouve.

Ensuite sont venus Alexis et Amélie dans le genre « défenseurs des valeurs morales » : enfants, travail, religion. C'est bien. Il en faut.

« Et maintenant, Guillaume... »

Qui n'est pas en couple, eh non ! Mais ça aurait pu se faire. Ça a été à deux doigts même. Mais non !

Alors, Guillaume ? « Courage, ténacité, sérieux... » Parfait ! On ne pouvait pas mieux dire. C'est tout à fait moi, ça. Papa, tu me connais à merveille ! J'en suis coi.

Ensuite un couplet sur maman et les *kids*... que je n'ai pas écouté, tu m'excuseras. Parce que je me suis dit qu'un discours en appelait un autre, le mien.

Quand tu as eu fini – on a même dû applaudir, je

rêve ! – j’ai compté jusqu’à trois : à la une, à la deux, à la trois... Et je me suis lancé.

J’ai fait comme toi, ting, ting, et dit : « Moi aussi, j’ai quelque chose à vous annoncer ! » Camille a fait taire les enfants. J’ai voulu parler. J’étais prêt. Des semaines de répétitions pour... rien. « Je voulais vous dire... », tous les yeux braqués sur moi, « ... que je suis... », la pression monte, « ... accepté pour un MBA à Harvard ».

Explosion de joie !

Pierre m’a pris dans ses bras. « Je suis si fier de toi ! m’a-t-il dit. Tu vas être le plus diplômé de la famille. Bravo ! » J’ai eu droit aux doux baisers, aux franches accolades, aux félicitations du jury. Super !

Mais ce n’était pas cela mon annonce. Je suis comme toi, je n’ai pas osé dire la vérité.

Alors je me suis rassis, ce qui a amorcé la phase II du repas, où toi et moi, on n’avait plus rien à dire – ayant déjà déballé nos petits mensonges à deux balles –, nous effaçant derrière le combat des couples sur le champ de bataille :

— J’appelle char n° 1, Camille / Pierre.

— J’appelle char n° 2, Amélie / Alexis.

D’abord, les filles, elles ont fait semblant de bien s’entendre : elles ont parlé grossesse. C’était plein de chiffres, de dates, de mots inconnus... Je n’y ai rien compris, mais ça m’a eu l’air bien dégueulasse. J’ai réalisé après, trop tard, que cette petite stratégie

avait pour but de nous tenir à distance, nous les hommes, pas du tout équipés pour. Camille a rapidement gagné sur le sujet « Je suis allée essayer une robe chez Prada, quatre jours après mon accouchement ». Normal ! C'est un vrai canon cette fille : elle expulse les enfants comme des boulets.

Ensuite changement de stratégie : technique du contournement. Amélie a commencé à la ramener avec Alexis. Camille l'a foudroyée du regard.

— ... la fille était sous le charme, littéralement. Alexis n'a rien eu à demander : le paquet nous a été livré en express, le lendemain matin.

Camille a encaissé, mais n'a pas répondu tout de suite parce qu'elle ne pouvait pas rivaliser sur le sujet : question physique, Alexis *vs* Pierre, y a pas photo, c'est Alexis le grand gagnant.

Petite pause chez les joueurs, merci maman : on parle rôti, on parle pommes, on parle sauce à l'eau.

Et puis Camille s'est mise à attaquer sévère, à la ramener avec son fric, son supersac, sa bagouze, les prochaines vacances au Prince Maurice, quinze jours et puis la maison, c'est sûr maintenant, la banque a dit oui – merci le Big Deal !

Ce n'était pas la peine d'insister. Amélie était déjà morte depuis la bague. Victoire Camille. À la déloyale : le conducteur du char était enceinte.

Amélie est partie pleurer, ou pisser, ou les deux. Et lorsqu'elle est revenue, sa vision mystico-morbide de

Guillaume

la mort-qui-plane-sur-la-maison nous a tellement collé les jetons qu'il faut remercier maman d'avoir, une fois encore, sauvé la baraque en mettant les enfants à contribution.

La phase III. Mortelle.

Samedi 27 juin

J'ai l'impression d'avoir mûri d'un coup, comme après cette colo, pour mes quatorze ans, lorsque vous étiez venus me chercher à la descente du car et que vous vous étiez exclamés : « Guillaume, comme tu as changé ! » En trois semaines, j'étais devenu quelqu'un d'autre.

Je ne m'étais jamais assis à ton bureau, alors je l'ai fait.

C'est une histoire de rendez-vous manqués. On ne s'est pas trouvés, on ne se trouvera plus maintenant.

On ne va pas dire que c'est de ta faute seulement, mais de la nôtre. On n'y a pas mis beaucoup de nous-mêmes. Moi, remettant au lendemain ce que j'avais à te dire. Et toi, papa, c'est ce que j'ai dit à l'église ce matin, il fallait arriver à te suivre, parce que personne ne parvenait à être devant toi qui allais toujours de l'avant.

Mais on peut dire ça aussi d'une fuite, une fuite en avant.

Petit, je ne l'aimais pas ce bureau. Je le trouvais triste, austère, trop bien rangé, il m'impressionnait. C'était ton univers, lointain, distant. J'ai toujours préféré la cuisine, l'univers de maman.

Assis, ça n'a rien changé, j'ai continué à ne pas l'aimer. Mais j'ai vu avec tes yeux, par la porte restée ouverte, le hall d'entrée pavé de blanc et de noir, ta collection de cannes, l'armoire aux cent mille chaussures...

Ça a choqué les gens de me voir assis là. Sortant de leurs pensées, ils levaient la tête et une fraction de seconde... l'allure générale, la silhouette en contre-jour, le costume... S'excusant alors, la main à la bouche pour retenir un « Oh, mon Dieu ! Je vous avais pris pour... » Le mort, oui.

J'ai horreur de cette photo. Ce n'est pas du tout toi. Mais c'est la seule récente où l'on soit tous ensemble. Les autres, c'est juste un collage que maman a fait. Personne n'est dupe.

Sous ma main, j'ai trouvé ton sous-main, ce grand calendrier sur lequel tu écrivais tes rendez-vous informels, des dates que maman devait te donner entre deux portes : « Tu n'oublies pas que les Fresand viennent dîner samedi ! – Demain ? – Mais non chéri, la semaine prochaine ! Tu sais bien que ce samedi, on va écouter *Billy Bud*. »

Ta belle écriture lisible en toutes circonstances.

Je constate que tu avais bien noté pour le 12 juillet

« Guillaume + Nolwenn ». J'imagine bien maman te prévenir : « Il viendra accompagné. – Qui est-ce ? – Sa petite amie, tu sais bien, il nous en a déjà parlé. »

Tu vois, quand je te disais que c'était une histoire de rendez-vous manqué.

J'ai pris un stylo – rassure-toi, je n'ai touché à rien ni ouvert aucun tiroir, il était là, à portée de main –, j'ai barré Nolwenn que j'ai remplacé par Pierre.

Pierre c'est mon mec.

Il aurait pu trouver un autre prénom. Ou moi, un autre copain. Il se trouve que c'est comme ça, qu'il s'appelle Pierre et qu'ils ont presque le même âge tous les deux, à un an près. Mais ne va pas en tirer une conclusion trop rapide. C'est le hasard.

« Samedi 12 juillet, Guillaume + Pierre », voilà ce que tu aurais pu écrire et ce à quoi tu as échappé.

Voilà ce que je voulais vous dire à tous le jour de ton anniversaire.

J'aurais aimé que tu le rencontres. Pas parce que c'est l'homme de ma vie, ce qu'il n'est certainement pas. Mais parce que je l'aurais fait parler à ma place. Il aurait dit des choses impossibles à exprimer pour un fils, et difficiles à entendre pour un père. Venant de lui, tout aurait été différent.

On était avec Nolwenn à Londres, à Noël dernier, je ne sais pas si tu te souviens. Elle avait quelques courses à faire, moi je l'attendais dans un pub.

Pierre était debout, pas très loin, il buvait lui aussi,

bien sûr, une bière. Il n'arrêtait pas de me regarder. Pourtant, il avait vu Nolwenn, mais il se sentait plus fort qu'elle, capable de m'enlever.

Tu as fait de nous des hommes forts, volontaires, des leaders, des managers programmés pour diriger des entreprises et des hommes. Et c'est exactement ce qu'est Pierre, mon amant.

Moi, dans son regard, j'ai senti la douceur d'être mené, de ne pas avoir à choisir, ni à me battre, quand avec Nolwenn c'était sans arrêt un rapport de force, sans doute parce que, comme toi, elle voulait quelqu'un que je ne suis pas.

Alors j'ai dit oui à Pierre. Oui, tu as le droit de t'approcher de moi, de me draguer. Oui, je trouve cela agréable d'être celui que l'on drague, celui qui reçoit, qui encourage, celui qui canalise la force, tourné vers l'intérieur, celui que l'on prend dans les bras...

Je te raconte tout ça papa, parce que je n'ai jamais été franc avec toi, ni sincère, depuis ce jour où tu m'as convoqué dans ce même bureau, si visiblement content de moi que ça me trouait le cœur de te décevoir, me sentant redevable de quelque chose. Pas seulement parce que tu n'avais pas lésiné sur les moyens de ma réussite, mais aussi à cause de cet espoir que tu avais placé en moi, quand Pierre te semblait trop rigide et Alexis... Tu as fait un geste de la main, qui voulait dire « Ça ne compte pas ».

Comment t'avouer que tu ne pouvais pas compter sur moi non plus ?

Un soir, j'ai voulu venir te parler. C'était l'hiver, il pleuvait. La nuit, déjà, était tombée... Je ne t'avais même pas prévenu de mon passage. Ça ressemblait un peu à de l'improvisation, mais j'avais tout prévu dans ma tête : le discours à tenir, les arguments, la tenue, même, qui devait témoigner pour moi que je ne serais jamais l'homme de la situation.

Je n'ai pas osé entrer. Je suis resté sur le trottoir une bonne demi-heure, abrité sous une porte cochère.

Comme il était cinq heures, tes employés quittaient l'entreprise à heure pile, sans une seule minute de rab. Une manière de te dire « merde ». Tous les soirs. Des gens fatigués, se vendant à toi avec réticence, du bout des lèvres, dans un conformisme vestimentaire triste, où les sacs Vuitton sont achetés à la sauvette, et les chaussures bon marché.

Ce n'est pas ce qui m'attendait, bien sûr, mais un poste de direction, quand il suffisait de lever la tête pour les voir dans leurs bureaux illuminés, dynamiques et sûrs d'eux, comme des lévriers courant après un lapin en plastique parfumé.

Ces gens-là, dans dix ans, ce serait moi.

Je ne suis pas entré finalement, tu vois, repoussant les aveux à aujourd'hui.

Alors on va faire comme si.

Je vais dire les questions et les réponses, en essayant d'imiter ta voix qui est quand même beaucoup plus grave que la mienne. Tu es d'accord ? Oui ? Alors tu commences :

— Mais qu'est-ce que tu veux faire, Guillaume, en définitive ?

— J'ai des pistes... Un copain qui a un plan du côté de Toulouse. Ou bien je pourrais travailler pour une ONG, dans l'humanitaire... Cet été, je compte bien faire un stage de guide de montagne.

— Mais ton Master ?

— Je ne le ferai pas.

Évidemment, ça ne te plaît pas du tout. Tu parles de gâchis. Tu crains même que je sois embrigadé dans une secte ou un mouvement d'extrême gauche. Laisse-moi te rassurer :

— La vérité, c'est que même si je ne sais pas exactement ce que je veux, je sais en tout cas ce que je ne veux pas.

— C'est-à-dire ?

— Je ne veux rien qui, de près ou de loin, ressemble à ta vie.

C'est difficile à entendre, n'est-ce pas, ce que je suis venu te dire ? Tu n'es pas tout à fait prêt à le recevoir. Aussi, tu ne t'avoues pas vaincu. Tu argumentes et, ce faisant, me déstabilises, parce que je ne suis pas sûr de moi encore, qu'il me faut du temps

Guillaume

pour assumer ma différence qui n'est pas que sexuelle, tu sais, mais complète, corps et âme.

Tu hausses le ton. Tu penses pouvoir faire mon bonheur à ma place, parce que tu sais mieux que moi ces choses-là.

Et puis tu t'arrêtes. Tu poses tes mains sur ton bureau et tu me souris, parce que tu me sens déterminé. Tu sais bien qu'on ne peut pas changer les gens, ni revenir en arrière. Alors tu me donnes ta bénédiction, tu me dis : « Quoi que tu fasses, je serai toujours fier de toi. »

Voilà, il n'y a rien d'autre à ajouter. Maintenant, tes paroles m'accompagneront partout où j'irai.

Alors je me lève, te souriant une dernière fois, et je quitte ton bureau en refermant la porte doucement derrière moi.

Pierre

Samedi 27 juin

1.

Et quand bien même je ne devrais pas penser à des choses comme ça un jour pareil, j'y pense papa, j'y pense sans arrêt, rien qu'à voir sa tête, cette expression qu'il a toujours, cet air suffisant qui me donne envie de l'insulter, mais c'est mon frère, Alexis.

Et maintenant que tu es mort, on a vraiment l'impression qu'il aspire à être le chef de la famille. Cette façon qu'il a d'accueillir vos amis, recevant leurs condoléances comme si elles lui étaient adressées personnellement, cette manière qu'il a de se laisser prendre les mains ou le bras, quand personne ne me touche, moi, l'homme froid de la famille, qu'on salue d'un signe de tête seulement ou d'une phrase toute faite. « Mes sincères condoléances. »

Mais qui est vraiment sincère ici ?

Certainement pas lui, avec ses petits regards en coin, un genre de : « Tu vois, je te l'avais bien dit ! » Parce qu'il sait des choses que je ne sais pas, partage

un secret avec maman, dans ce déséquilibre des forces désormais, quand il y avait, encore, toi et moi d'un côté de la corde et maman et lui de l'autre.

Je ne veux plus le voir ! Ce regard supérieur qu'il porte sur moi désormais, cette place au-dessus des autres qu'il a toujours essayé de prendre par la ruse parce qu'elle ne lui est jamais revenue naturellement, quant à ses tests d'évaluation annuelle, la note qu'il a continuellement obtenu à la rubrique « Capacité à prendre naturellement le leadership », c'est un zéro !

Mais je ne devrais pas penser à ça un jour pareil, papa, qui devrait être un jour de réconciliation où la douleur nous solidarise entre membres d'une même famille, où l'on devrait se tenir dans les bras, par la main, lorsque le plus fort épaulé le plus faible et le soutient dans son chagrin, de sorte que les gens voient celui qui souffre le plus, celui qui t'était le plus attaché, aux larmes qu'il ne peut pas retenir au moment du discours d'adieu écrit à trois mains, quand on essaye de lire notre feuille, nous les frères, qu'on a froissée sans le faire exprès, simplement parce que les poings se sont fermés dessus tout seuls, avant de monter sur l'estrade sans voir l'assemblée, l'église comble, et de se répéter encore et encore « Mais qu'est-ce que je vais devenir sans toi ? » Puis changer de figure, devenant grave mais pas désespéré, délivrant un message honnête et vibrant,

Pierre

quelque chose comme « Tout ce que je suis, je le lui dois », m'adressant à la communauté, tu as entendu ? Sans oser te parler face à face, avant de céder la place à mon comédien de frère, Alexis, sanglotant entre chaque phrase, visiblement très affecté, le pauvre, parlant de ta mort si brutale, de ton cœur tellement généreux qu'il s'est arrêté de battre, un arrêt cardiaque, ce que maman voudrait faire croire à tout le monde.

2.

Mais je le sentais, je le savais !

Du moment où tu as disparu dans ton bureau avec ce type, le jour de ton anniversaire, j'ai su que les choses allaient changer. Que je n'étais plus ton bras droit, mais redevenu Pierre, ton fils seulement. Et encore !

Je n'attendais qu'une chose, c'était que tu sortes de là et me donnes les explications auxquelles j'avais droit. Ça m'a paru interminable.

J'étais en nage, et pas seulement à cause de la chaleur. J'ai senti dans mon dos les regards d'Alexis qui se foutait de ma gueule. Je l'ai vu ricaner de me voir dans cet état-là, parce qu'il attendait ce moment depuis des années. Il n'attendait que ça. Alors pour la lui fermer, je lui ai mis un peu la pression, lui collant une présentation à faire chez AMR lundi après-midi.

Tu aurais vu sa tête. Il a changé de couleur, le bel Alexis. Il a cessé de ricaner. Je crois qu'il m'aurait

sauté à la gorge si Amélie ne l'avait pas retenu de la main.

Je les ai laissés à leur méditation pour passer devant ton bureau, au cas où tu aurais laissé la porte ouverte, que tu aurais eu besoin de moi, m'appelant à ton secours comme tu l'as fait si souvent, rappelle-toi, quand, la première fois, j'ai rencontré tes associés pour le Big Deal.

C'était l'hiver, un peu avant Noël. Il faisait froid et il pleuvait. Je suis arrivé devant l'entreprise, sans plaque ni nom, un immeuble imposant des années soixante-dix, tout en béton, un délire d'architecte qui a mal vieilli, un bloc sur quatre étages seulement, mais qui occupait presque tout le pâté de maisons.

Ce n'était pas une compagnie d'assurances. Il y aurait eu une enseigne, ça se serait vu. Une banque plutôt. Une filiale du secteur bancaire, discrète et volontairement effacée.

Un endroit secret pour une rencontre à huis clos.

Vous occupiez le bureau du dernier étage, comme une chambre d'enfant la nuit, dans la douceur et la tranquillité, à cause de la lampe qui faisait penser à une veilleuse. Dans l'obscurité, on ne voyait que ce qui brillait sur toi : ta chemise blanche, tes lunettes élégantes et, à ton poignet, le cadran d'une montre.

Vous parliez à voix basse, dans un murmure presque, comme si vous craigniez d'être écoutés, comme deux gangsters préparant leur coup dans

une chambre d'hôtel, la carte de la banque dépliée sur le lit.

Je me tenais à la porte que vous aviez laissée ouverte parce qu'il n'y avait plus aucun personnel à cette heure avancée. Vous ne m'aviez pas vu. En m'entendant tousser, tu as dit « Ah, voilà mon fils Pierre ! » à tes associés qui m'ont regardé avec sympathie parce que tu avais dû me vendre, mes références, mon *background*, mes diplômes... La belle histoire, quoi...

J'ai installé mon ordinateur, fait défiler en les commentant ma quinzaine de *slides* de chiffres et de graphes et maintenant, tout le monde attendait la conclusion qui n'était pas écrite, comme s'il n'en fallait garder aucune trace.

Combien ? Combien y avait-il dans le coffre ? Combien ça allait vous rapporter ?

Tu as sorti de la poche de ta veste une calculette, avec quatre opérations arithmétiques seulement et des pourcentages. Tu as pressé quelques touches et présenté l'écran à tes interlocuteurs qui se sont redressés sur leurs sièges, parce qu'ils ont eu du mal à compter les chiffres, à séparer les zéros. Puis leurs visages se sont illuminés. Ils avaient bien vu : 23 000 000. Vingt-trois millions d'euros à se partager.

C'était vraiment le casse du siècle. Ton dernier coup avant la retraite.

3.

Et j'ai repensé à ce cri que nous avons entendu depuis le salon, alors que nous t'attendions pour te fêter. Ce cri qui venait de ton bureau, « Sors d'ici ! Sors d'ici immédiatement ! », cette injonction qui ne te ressemblait pas du tout, adressée à un inconnu, dans le fracas d'une porte violemment ouverte.

À qui parlais-tu ?

À cet homme ? Ou bien à nous tous, ta famille, dont tu aurais bien voulu te débarrasser, n'est-ce pas ?

On n'y a rien compris, sur le coup, parce que tu ne nous as jamais rien dit, même à moi qui étais ton préféré, c'est-à-dire celui qui te ressemblait le plus, des trois, celui qui était le plus à même de poursuivre le chemin. Sauf que tu l'as laissé se perdre, le chemin, brouillant les pistes, me laissant en plan.

En vous voyant tous les deux traverser le hall, lui, traînant les pieds, disant « Attends, je vais t'expliquer », et toi, le poussant dans le dos, presque vio-

lemment, j'ai demandé à maman qu'elle me dise ce que tout cela signifiait, parce qu'il n'était pas possible qu'elle ne le sache pas, étant donné votre couple, mon modèle d'harmonie.

Je l'ai trouvée tremblante, livide, proche de tomber, et j'ai repensé à toi, au moment de la photo, ne voulant pas quitter ton fauteuil, refus que j'ai pris sur le moment pour un caprice mais qui s'expliquait autrement : tu savais qui était cet homme et cela te faisait peur.

Maman m'a dit :

— Enfin, Pierre ! Tu ne reconnais pas Gabriel ? C'est Gabriel, un ami de ton père, un ami de trente ans...

Je me foutais bien de savoir si ce type était un coursier, un ami d'enfance ou bien l'ange Gabriel en personne : je voulais que tu me dises ce qu'il foutait là ! Mais on n'a eu droit à aucune explication.

Après avoir jeté cet homme dehors, tu es revenu en souriant, faisant comme à l'accoutumée, semblant de rien, ce qui a toujours été ta stratégie, pire que le mensonge : prétendre que la chose n'a pas existé, ce qui est une autre manière de la nier. Tu as dit calmement :

— Et si nous passions à table ?

Ce qui a provoqué des hurlements de satisfaction chez les enfants, couvrant le malaise de nous autres, les adultes.

Quand tout le monde a été assis autour de la table, tu as eu le culot de lever ton verre et de dire haut et fort :

— Mes enfants, il est temps de porter un toast au Big Deal !

Évidemment, j'étais le premier à lever mon verre avec toi.

Ensuite, tu t'es même fendu d'un discours et je n'arrive toujours pas à comprendre comment tu as pu, un jour pareil, agir ainsi, faisant de moi, dans ton *speech*, ton bras droit, ton conseiller stratégique, soulignant l'importance de ma vision dans l'élaboration du Big Deal.

Et me trahir.

Je ne peux pas me faire à cette idée, papa, parce que tu as toujours tout organisé dans ma vie.

Ce que tu as commis par la suite, ton acte désespéré – je ne sais pas comment l'appeler autrement –, tu l'as fait contre moi.

Alors que je t'ai toujours suivi. Au point de me faire détester, tu le sais, par mon frère qui n'a pas eu cette chance de te ressembler. Au point d'épouser une femme qui ne m'aime pas. Au point de devenir un homme fermé, dur, impitoyable, incapable de sentiment, parce qu'aimer c'est toujours mal faire.

Après ton discours à la famille, après ton verre porté à ma gloire, tu t'es rassis à table, donnant la main à maman.

J'ai regardé Alexis qui devait souffrir de n'être pas, une fois encore, associé à tes projets, à ta vie, à notre réussite. Amélie, la pauvre, qui devait supporter les lâchetés de son mari. Et puis Camille que tu m'as forcé à épouser, alors que j'étais déjà engagé ailleurs, avec une fille trop sexy pour toi, une fille pour s'amuser, selon tes propres mots, mais pas pour construire une famille. Un mariage de raison, avec dans la corbeille de la mariée une entreprise utile au développement de la tienne. Ton premier deal un peu ambitieux.

Je ne me plains pas. J'en ai profité, tu m'as renvoyé l'ascenseur.

Mais mon mariage, vois-tu, ce n'est pas cela. Dans les unions arrangées, il arrive que les époux finissent par s'aimer. Il arrive aussi que non.

Je te surprends ? Tu tombes des nues ?

Pourquoi ?

Parce que tu nous as vus dans le *Figaro Magazine*, posant façon famille royale sur la pelouse de notre jolie maison ? Cela t'a suffi ? Vraiment ?

Alors il aurait fallu que tu la voies, Camille, dans votre salle de bains tout à l'heure, désinfectant une blessure au mollet. Camille en position de grand écart, un pied sur la baignoire, l'autre à des kilomètres derrière, comme pour un saut en longueur, un triple saut plutôt, ses grandes jambes musclées qui ont fait sa gloire et aussi la mienne.

Pierre

Là, tu l'aurais vue la véritable Camille, celle avec qui je vis au quotidien, sans aucune pudeur ni secret, depuis toujours, depuis le premier moment de notre rencontre, quand elle est arrivée, tu te souviens ?, au rendez-vous que tu nous avais fixé.

Oh ! Je ne l'avais pas trouvée très belle à l'époque, juste assez grande, la taille qui me fallait pour impressionner mon entourage.

Et je l'ai épousée, comme tu me l'avais suggéré. Je me suis enchaîné à une femme en pierre, une obsédée de son corps, sans mystère ni promesse, nous illusionnant depuis, l'un l'autre, sur l'extraordinaire rayonnement de notre couple.

Alors j'ai eu cette pensée, au moment du dessert, quand les enfants sont arrivés avec maman, cette pensée terrible en forme de question, je voulais te demander : toi qui m'as toujours dit comment faire les choses, ne voulais-tu pas me dire comment les défaire ?

4.

Mais tout a changé avec ta mort, tout a volé en éclats, il a fallu tout reconsidérer.

Je me suis pris à détester vos amis, ces gens qui étaient venus pour toi, que je connais pourtant, parce que tu me les as présentés quand cela pouvait nous être utile. Des vieux qui ne veulent pas vieillir, des « Cinquante-quatre ans, c'est tellement jeune ! », des porteuses de sacs à monogramme, retirant leurs vestes à cause de la chaleur et découvrant des bras squelettiques et fripés.

Et puis Camille au milieu d'elles, resplendissante comme je ne l'avais jamais vue auparavant. Camille, venue à mon secours le jour de ta mort, quand j'avais passé la journée à boire dans un no man's land entre Paris et Roissy, un bar sur une voie de garage pour les hors gabarits, l'hôtel-bar des Trois Piliers.

Maintenant que tu n'es plus là pour excuser mes absences, comment vais-je faire ? Ces fois où tu me

voyais arriver ivre dès huit heures, pour une réunion stratégique, et que tu me confiais une mission urgente qui ne pouvait pas attendre, consistant à me passer la tête sous l'eau glacée et boire un grand thermos de café.

J'aurais voulu t'en parler, te dire la peur du jour qui commence, quand tout reste à faire, avec cette obsession de la réussite et de ce qui va avec, l'échec. Ces verres du matin dans des bars anonymes, le trajet en voiture plein de détours pour ne pas, surtout pas croiser un collègue, un employé, un subalterne, mon frère. Quand l'alcool te réconcilie avec toi-même, qu'il est la force pour te faire tenir, tu partages ces moments-là avec des anonymes, des gens insignifiants, sans poids ni existence, ni responsabilité. Des gens libres de se mettre à mort, se retirer du monde, des irresponsables dont le peu qu'ils ont, ils n'y tiennent même pas.

Et cette paix que l'on ressent à lâcher prise... Tu ne peux pas savoir ce que c'est ! Quand tout ce qu'on a, qui a été si dur à obtenir et à conserver, on le lâche pour un verre, deux verres, dix verres...

Tu aurais vu leurs têtes quand j'ai poussé la porte du bar des Trois Piliers ! Parce que j'étais en Boss, Boss de la tête aux pieds, et que je suis cadre supérieur, un patron qui arrive d'un pays fabuleux où les hommes gagnent mille années de SMIC en bonus, au milieu des petites gens qui se demandent ce qu'ils

feraient avec tout cet argent-là. Oui papa, Boss de la tête aux pieds, comme une cuirasse qui ne me protégeait pas seulement de l'extérieur, mais qui m'empêchait de me répandre au moment de dire, comme dans la chanson : « *One bourbon, one scotch, one beer !* »

Ça devait être pour un verre seulement, mais ça a duré la journée.

Je suis allé m'asseoir. J'ai sorti mon ordinateur et des dossiers pour donner le change, faisant semblant de travailler, incapable de t'écrire ce mail où je te disais ce que j'avais sur le cœur, un appel au secours que tu as dû finir par recevoir, le lendemain je pense, après ta mort en tout cas.

J'ai bu jusqu'à ne plus pouvoir me lever. Je voulais appeler quelqu'un, mon assistante. Mais je me suis trompé de numéro, tombant sur Camille, qui m'a crié à l'oreille :

— Pierre ! Mais tout le monde te cherche ! Où es-tu ?

— Dans un pays merveilleux où les gens ne me demandent pas d'être un mari sans défaut, un manager parfait, un père en or et un amant brillant... À l'hôtel-bar des Trois Piliers, peuplé d'aimables congénères qui ne me demandent rien.

— Tu es ivre, Pierre !

— Tout à fait ! Et tu devrais t'y mettre aussi, je t'assure, l'ivresse, ça te donne une distance, une vue d'hélicoptère sur ta propre vie.

Elle avait quelque chose à me dire, quelque chose de très important, mais je ne l'ai pas laissée parler, jusqu'à ce mon téléphone s'éteigne, panne de batterie, comme un dernier appel, celui du condamné.

J'ai recommandé à boire.

— Fait soif, pas vrai ? m'a dit la patronne.

Un homme est entré dans le bar. Il s'était perdu, comme moi, et cherchait sa route. Un homme en costume et cravate, dans la vitesse et l'efficacité, comme moi.

J'aurais dû l'appeler, lui demander de l'aide, mais je n'ai pas osé. J'ai eu honte. J'ai levé le bras finalement, comme à l'école, l'index tendu, pour demander : « S'il vous plaît ? S'il vous plaît ! » Trois fois. Chaque fois plus assuré, chaque fois plus autoritaire. Si bien que tout le monde s'est retourné. Tout le monde sauf lui qui ne m'a pas vu et s'en est allé rejoindre les autres, la société des hommes en mouvement, sans moi.

Je suis resté encore un peu comme ça, pas vraiment debout, ni vraiment assis, et finalement, le serveur s'est approché pour demander : « Oui ? »

Mais c'était trop tard.

Je me suis rassis, j'ai mis ma tête entre mes bras et j'ai fermé les yeux. Je ne sais pas combien de temps ça a duré.

Ensuite, Camille est entrée dans le bar. Elle est venue me chercher, me sauver.

Elle a payé les consommations, m'a aidé à me relever en me parlant gentiment, jusqu'au Cayenne où les deux garçons nous attendaient, sanglés à l'arrière.

Puis elle m'a annoncé que tu étais mort et qu'on se retrouvait tous là-bas, à Saint-Lunaire, qu'on s'arrêterait en route pour acheter quelque chose en pharmacie, me passer la tête sous l'eau et me faire boire du café.

Elle a été parfaite. Personne ne se serait conduit de cette manière.

On est monté dans le Cayenne, et le temps qu'elle fasse le tour de la voiture, j'ai regardé mes deux garçons en leur faisant cette promesse, qui n'était pas celle d'un homme ivre, mais quelque chose qui venait du plus profond de moi. Je leur ai promis que, plus jamais, quels que soient les événements, je ne me soustrairais à mon rôle de père.

Avant que Camille ne démarre, j'ai cherché son regard, tâchant d'avoir l'air le moins saoul possible, lui disant :

— Merci.

— Quelle haleine !

Ce qui nous a fait rire tous les deux, comme aux premiers jours de notre rencontre. Puis elle m'a pris la main et dit :

— Il y a des gens qui t'aiment Pierre. Plein ! Moi en premier sur le podium.

Pierre

Voilà peut-être à quoi tout ça a servi. Je veux dire, ta mort.

Vivant, tu nous as mariés. Mort, tu nous as réunis.

Alors j'ai ouvert la fenêtre, respiré un grand coup et fermé les yeux pour surmonter ma nausée.

Amélie

Dimanche 21 juin

C'est une maison sans femme, sans amour, remplie d'hommes seulement.

Une maison comme une fontaine vide, pleine de personnages victorieux et solides, portant sur leurs épaules des mondes entiers, des volutes et des armes ; une fontaine de pierre, de cuivre et d'or pour briller et durer dans le temps, éternellement. Mais une fontaine sans eau, râpeuse et sèche.

J'étais aux toilettes pour une séance pipi, aussi régulière qu'une horloge, et j'étais bien, enfin, loin de tout, de vous, du bruit et des conversations. Heureuse, simplement heureuse avec mon enfant et son petit concert de percussions contre mon ventre.

Aimer votre maison, c'est aimer Sophie, son souffle délicat sur les couleurs et les objets, jusqu'ici, jusque dans les détails.

J'y aurais bien passé la journée, à parler avec mon bonhomme, assise sur la cuvette refermée, pensant à ce problème mathématique insoluble qui veut que

l'amour que l'on donne à ses enfants ne le soit jamais au détriment des autres – si l'amour pour ses enfants est représenté par un ensemble, comment peut-on diviser celui-ci en autant de parts qu'il y a d'enfants, sans jamais réduire la part d'aucun ?

Pourquoi ne pourrions-nous pas nous aimer ? Qu'est-ce qui nous en empêche ? Pourquoi nos maris ne s'aiment-ils pas, malgré Sophie et l'inépuisable énergie qu'elle met à nous réunir ? Nos enfants ne s'adorent-ils pas ? Ça n'a pas l'air si difficile. Pourquoi pas nous ?

Est-ce parce que, à part eux-mêmes, les hommes ne savent pas aimer ?

Et encore ! Alexis s'aime-t-il vraiment ?

Mais alors les femmes ? Les femmes entre elles ?

Camille est un homme. Une tête d'homme vissée sur un corps de poupée. Sophie toute seule, ce n'est pas suffisant.

Quand je suis revenue à table, Alexis m'a demandé « Tout va bien ? » Vous aviez commencé sans moi vos pâtes à l'encre de seiche.

Moi ça va. Bien sûr, il y a les nuits impossibles, les bagues que je ne peux plus passer, la maison qui n'est pas prête encore pour l'arrivée du bébé, la chaleur, mon dos, les regards d'Alexis chaque fois que je me resserts à manger... Ce n'est pas grave. Je suis bien, je suis heureuse.

J'ai ressenti le besoin d'être en paix avec vous

tous. Il fallait que nous nous réconciliions, parce qu'il serait trop tard ensuite, comme une dernière chance qui nous était donnée.

Alors j'ai posé ma main sur vos joues, à tour de rôle, commençant par mon mari, disant : « Alexis, mon cher époux. Tu ne m'aimes plus ? C'est provisoire. Je ne suis pas ton ennemie, ni contre toi. Prends ton temps, ne panique pas, les choses redeviendront comme avant. J'ai confiance en toi. »

Ensuite je me suis adressée à Camille et à Pierre, déposant toutes mes cartes sur la table, c'est-à-dire mon mari et mes enfants, un roi et deux princes. « Vous voyez ? leur ai-je dit, c'est tout ce que j'ai. Nous ne sommes rivaux en rien. En dehors de ces trois cartes, tout le reste est à vous. Prenez, prenez tout. Tout vous appartient. Je suis déjà si lourde. Je n'ai besoin de rien d'autre. »

Pour vous, ça a été plus difficile, je dois bien le dire. Il y a eu des réticences à cause de toutes ces petites disputes que nous avons eues. Parce que vous n'avez jamais supporté que je vous tienne tête sur des sujets d'hommes, me fuyant la plupart du temps pour éviter la controverse. Alors que vous m'auriez voulue Camille, insaisissable et glissante, roucoulante comme une petite volaille, un héron plutôt, s'agissant d'elle. Un poisson s'agissant de moi, une jolie petite tortue dans les eaux silencieuses et profondes.

Vous voyez ? Qu'est-ce que je vous disais ! J'ai eu du mal à tourner la page.

Mais vous ne m'avez pas beaucoup aidée non plus, jusque pendant le repas, évitant tout contact avec moi.

Avant de poser ma main sur votre visage, je me suis demandé si vous étiez capable d'amour, et même, d'accepter ma réconciliation.

Sophie vous a toujours prétendu secret, pudique, incapable de communiquer vos sentiments, disant que vous nous aimiez tous, à votre manière. À moins que ce ne soit elle qui ait tout pris à sa charge, pour vous deux.

Vous aimez vos petits-enfants, je le vois bien. Vous espérez qu'ils vous aimeront en retour. Vous en demandez des preuves, souvent : qu'ils vous embrassent en premier ; qu'ils rient à vos blagues ; qu'ils participent à vos jeux. Sinon vous vous vexez, comme un tout petit garçon.

Et comme un tout petit garçon, vous aimez Camille, parce qu'elle vous trouve beau.

Mais vous ne m'aimez pas, moi qui ne suis pas jolie, quand la beauté vous rassure comme seul point d'ancrage avec une femme.

Pourtant je vous aime parce que vous êtes le père de mon mari. Je le vois en vous. Je retrouve ce que j'aime en lui, ce qui fait de vous deux des hommes. Je vous aime, quoique je ne vous l'aie jamais dit,

Amélie

parce que vous désiriez des preuves, que je fasse le premier pas, attendant de recevoir avant de donner. Comme le font toujours les hommes.

Enfin j'étais prête. J'ai tendu ma main vers votre joue, mais une vision m'a arrêtée.

Vous mangiez ces pâtes préparées à l'encre de seiche, noire, si noire ! Et vous qui étiez blanc, si blanc. Il était anormal que personne ne s'en rende compte.

Ce que j'ai vu alors, Jean, c'était vous, vomissant des algues noires.

Alexis

Dimanche 21 juin

1.

Amélie était authentiquement furieuse. Elle n'a pas arrêté de râler, avant, pendant et après. À sa décharge, il faut bien avouer que sa grossesse influe d'une manière dramatique sur son humeur.

Mais qu'y puis-je ?

Après que mon salopard de frère a déchargé son semi-remorque de merde à mes pieds, demandant de tout nettoyer pour, allez, lundi, « Matin ? », « On va dire quinze heures », Amélie a planté son coude, qu'elle a pointu, dans mon côté le plus vulnérable, lâchant :

— Enfin Alexis, tu ne vas pas laisser passer ça !

Car un homme doit saisir toute opportunité pour poser ses couilles sur la table, montrant qu'il est, justement, un homme.

Mais tu n'étais pas là pour écouter ce que j'avais à dire, comme toujours. Et de mon côté, je ne me voyais que très moyennement te rapporter ce que

tout le monde dit de Pierre dans ta boîte, en vrac : connard, trou du cul, petit con, ordure, etc.

Non, mauvaise stratégie, vulgaire. Le mieux c'était quand même de ne rien dire du tout.

Évidemment, mon épouse m'a encore répété : « Lâche, tu es un lâche Alexis ! »

Ce n'est pas à moi d'en juger : on est mauvais arbitre lorsqu'il s'agit de soi. Mais il m'a semblé que mon honneur était en jeu, qu'il fallait répondre quelque chose, tâchant de la faire participer à mon quotidien en lui proposant de se mettre à ma place, c'est-à-dire attaché à une entreprise dont le P-DG est mon père, et le DG mon frère, ce qui l'autorise à me traiter comme un chien – c'est une expression, les chiens sont des animaux bien traités –, harcelé par des clients odieux qui me parlent comme à un consultant, alors que je suis manager, merde ! Une entreprise qui demande un investissement total, jour, nuit – « J'ai pensé à ton problème toute la nuit et je crois avoir la solution » –, week-ends, jours fériés, au lit, à la ville, en famille, jusqu'à l'écoeurement. Une entreprise prête à te pomper le sang jusqu'à ce que mort s'ensuive, à moins d'avoir de quoi tenir tête à la machine – des couilles grosses comme ça par exemple – et d'en ressortir plus fort encore, tout aurolé de gloire, comme mon bon Pierre, le saint homme.

Voilà ce que j'aurais dû lui répondre.

Alexis

Mais ça m'a fatigué, j'ai une tout autre stratégie et d'autres guerres à mener.

— Ne sois pas blessante, ai-je fini par lui répondre, ce qui a eu pour effet de la décoller du canapé, très en colère, alors que c'est moi qui aurais dû l'être, je trouve.

2.

Je n'avais vraiment pas envie de me battre avec Amélie, mais plutôt de me réconcilier. Je l'ai suivie dans la cuisine.

En la voyant de dos, j'ai repensé à cette fois où tu l'avais confondue avec maman, la collant à toi et lui malaxant les fesses à pleines mains, alors qu'elle se tenait derrière toi. Et cette gêne, oh cette gêne de part et d'autre ! J'aurais voulu être là pour voir ça.

Aujourd'hui, je peux te l'avouer : j'ai horreur des femmes enceintes.

Bien sûr, je ne vais pas le lui dire. Le penser seulement. Sinon je passe pour un salaud, que je ne suis pas. Un nouveau père avant tout, qui s'occupe de ses enfants et travaille en même temps. Un nouveau mari qui vit et partage et comprend tous les moments de la grossesse. Un mari idéal qui trouve que les rondeurs de sa femme lui vont bien, même si ce que j'aime, moi, ce sont les femmes minces, les

grandes jambes, les petits culs et les ventres plats. Oubliées ces femmes-là, enterrées.

Parce que *in fine*, c'est ça l'enjeu : ne pas aimer sa femme enceinte, c'est ne pas l'aimer du tout. Tout le monde sait ça.

On se comprend toi et moi, papa, que les femmes laides n'ont jamais intéressé. On ne va pas se la raconter.

Tout ça m'a rappelé cette discussion que nous avons eue, Amélie et moi, sur le rôle des épouses dans l'ascension sociale de leur mari. Lorsque nous sortions ensemble aux fêtes de la boîte, je lui demandais de faire un effort, de s'habiller mieux, d'être plus sexy, vu la concurrence sévère, en particulier de Camille qui ne manque jamais une occasion de montrer ses jambes à la *pretty woman*. Mais tout ce que j'ai obtenu d'elle, c'est : « Si tu crois que je vais porter un string à l'arbre de Noël, tu te fous le doigt dans l'œil. »

Évidemment, je n'ai pas eu la chance d'avoir un gentil papa qui m'organise un gentil mariage avec la plus jolie des filles de son associé. Il a fallu que je fasse tout seul. Mal, apparemment, comme toujours. Ce qui ne t'a pas empêché de dire d'Amélie : « Elle est moins jolie que Camille, mais c'est tout à fait le genre de femme qui convient à Alexis. »

Dans la cuisine, je lui ai demandé :

— Tu pleures ?

Elle s'est retournée brusquement, les yeux rouges effectivement, et s'est mise à dire dans un seul souffle :

— Tu as manqué l'échographie, Alex. Tu m'as oubliée, une fois encore, tu m'as laissée y aller seule, toute seule à lire des magazines pour femmes enceintes, entourée de femmes enceintes, accompagnées de leurs maris. Des maris qui peuvent s'absenter sans avoir à se justifier, des jolies filles aux jolies jambes, comme Camille qui ne prend que du ventre et des seins, tandis que moi, un vrai tonneau sur deux poteaux. Ça irait plus vite de la rouler, ta grosse épouse. Je sais bien que c'est pour ça que tu n'as pas envie d'être gentil avec moi, après ta journée, et que tu restes dans ton coin, ne me demandant rien, ne me faisant rien partager, pour ne pas, surtout pas me donner quoi que ce soit, au cas où cet instant d'effacement serait comme un aveu : mon sac est moins lourd que le tien finalement. Mais moi, tu vois, j'ai dû m'allonger toute seule sur la table verte. « Ne vous contractez pas, madame », m'a dit le médecin, plus facile à dire qu'à faire ; si tu avais été là, ça m'aurait aidée. Toute seule quand elle m'a demandé : « Vous ne voulez pas savoir, n'est-ce pas ? », et que j'ai répondu « Si », finalement, j'ai craqué, par dépit, puisque tu n'étais pas là, ce serait ta punition. Mais c'est moi qui ai été punie finalement, la réponse : « Un joli petit garçon. » Toute

Alexis

seule à penser « Merde », ma première pensée, « Merde ». Une pensée honteuse, à ne jamais lui répéter, pauvre petit bonhomme. Un garçon, encore un, il faut arrêter d'y penser, de penser au petit zizi, aux voitures, aux robots, moi qui voulais une fille, une petite poupée blonde aux yeux bleus comme les miens, douce et tendre et sensible, comme moi. Et pas un garçon, non ! Pas un garçon. Mais j'ai dû garder ça pour moi toute la semaine, je n'ai rien pu te dire parce que tu n'es jamais là et que tu l'avais oubliée sur le bord de la route, ton épouse enceinte. Comment un homme peut-il oublier ça, Alexis ? Je te le demande. Comment un mari peut-il oublier d'accompagner sa femme à une échographie ?

Elle avait raison. Je me suis senti vraiment malheureux.

J'ai voulu la prendre dans mes bras pour la consoler, mais tu es sorti de ton bureau précisément à ce moment-là, en gueulant comme un fou furieux.

Samedi 27 juin

1.

On est prié d'être triste et de le montrer. Effondrement dans les bras d'un proche vivement apprécié.

Prendre Pierre pour exemple : discours d'adieu éloquent, yeux rouges, apparence générale blafarde, proche d'un lendemain de fête difficile.

S'adapter aux interlocuteurs et aux situations : afficher de la compassion à l'égard de maman. Marquer sa distance vis-à-vis de Camille, mais ne pas cacher son ironie face à Pierre.

Et, dans tous les cas, conserver une certaine distance élégante, même dans le deuil.

Tu me trouves cynique ? Tu bous de l'intérieur ? Tu voudrais bien me dire de la boucler comme tu l'as si souvent fait d'une phrase assassine ?

Ne te gêne pas. Nous somme tous là autour de toi, une fois encore, personne pour manquer ça, pas même ton vieux copain, le cycliste dont l'arrivée a provoqué une sorte de cri général, un genre de

« Encore lui ! », oiseau de malheur dont personne ne parviendrait à se débarrasser cette fois-ci, vu que tu n'es plus là pour l'attraper par la peau du cou.

Anyway... Il faudrait lui parler à cet animal-là. À nous deux, on devrait pouvoir dresser un portrait de toi un peu plus réaliste que cette pièce montée écoeurante servie par notre pauvre maman.

Heureusement que je suis là. Tu me connais. J'ai essayé de faire de l'humour, histoire d'alléger un peu l'atmosphère épaisse comme de l'écume. J'ai dit aux frères :

— Vous savez qu'en Chine, les familles riches invitent des stripteaseuses aux enterrements ? Sérieux ! On les appelle « stripteaseuses funéraires ». Avec ça, on est sûr d'avoir du monde à l'enterrement. Parce que là-bas, plus l'assemblée est nombreuse, plus le défunt est honoré ! Et c'est pas tout...

Mais Pierre m'a attrapé par le bras pour me glisser à l'oreille :

— Qu'est-ce que tu cherches, grand con ?

— Je ne sais pas ! À ton avis ?

— Je ne te laisserai pas faire Alexis, pas cette fois-ci, pas un jour comme ça !

Je me suis assis sur le canapé en soupirant, aux côtés d'Amélie qui m'a demandé avec une certaine tendresse :

— Mais enfin Alexis, mon écorché vif, est-ce que tu ne pourrais pas, un jour, trouver un peu la paix ?

Alexis

J'ai failli répondre « Amen ».

— Eh bien quoi ? On est tous catholiques, non ?
On ne devrait pas se réjouir ?

— Je sais que tu souffres. Mais quel besoin aussi
de parler de stripteaseuses ? C'est très gênant tout de
même. Le jour de l'enterrement de ton père...

2.

Pierre continuait à me foudroyer du regard, mais je suis certain qu'il m'envie cette désinvolture qui est aussi une force de caractère, je crois. La vérité, c'est que j'avais fait mon deuil de toi depuis quelques années déjà. Tout ça ne m'a donc pas surpris. À force de passer pour l'idiot de la famille, il a bien fallu que je me trouve une parade pour continuer à vivre. C'est un classique de la psychanalyse – je sais que tu es contre : il faut tuer le père, n'est-ce pas ? Une question de survie.

Les gens me voient comme un sale mec.

Mais ils ne savent pas ce que tu m'as fait subir. Quand je dis ça à Amélie, elle prétend que j'exagère. Évidemment, je ne peux pas lui raconter notre dernière aventure commune, papa, quelques jours avant ton anniversaire, quand je t'ai ramassé comme un clochard au pied de cette porte cochère du triangle d'or. J'attendais que tu me remercies de t'avoir sauvé la vie et mis dans un taxi. Mais tu as eu le culot de

me demander ce que je faisais dans un endroit pareil, à une heure pareille. Typique de toi, ça, l'attaque comme moyen de défense. Ou bien, comme dit maman : « Très maladroit quand il s'agit de parler de lui. » On y croit !

Tu as gagné une fois encore. Je n'ai pas osé te répondre et on en est restés là, parce que tu m'as toujours impressionné. Et même, disons-le, terrorisé. Voilà, le mot est lâché. Ce n'est pas une attitude très virile de ma part, n'est-ce pas ? Plutôt lâche, même. Mais c'est comme ça que ma vie tout entière s'en est trouvée gênée, mon incapacité à tenir tête aux hommes, préférant les femmes avec qui tout est tellement plus facile. Y a qu'à sourire.

En l'occurrence, je vais te dire ce que je faisais là. C'est tout simple. J'étais au Goobies également. Oui, en même temps que toi. C'était mon QG avant de devenir le tien, cher père. Il n'y a pas de hasard.

Ça a quand même été un drôle de choc de te voir là, avec une fille sur les genoux. Très fort et instructif finalement. J'ai ressenti quelque chose qui était, je crois, assez proche de la tendresse. Ça ne m'était jamais arrivé auparavant. Tu ne l'aurais pas permis de toute façon.

Tout à coup, notre filiation m'a semblé évidente. J'étais bien le fils de mon père. Tu m'avais donc finalement donné quelque chose qui ne pouvait pas se dire au grand jour, mais en secret, comme un grain

de beauté sur le sexe, ou une preuve ADN. Invisible, mais irréfutable.

Je te jure, j'étais à deux doigts de traverser le bar et de venir jusqu'à toi. J'ai même imaginé que, porté par les circonstances, tu m'accueillerais à bras ouverts, disant à tes associés : « Je vous présente mon fils qui est à peu près quelqu'un comme moi », m'invitant à m'asseoir prendre un verre et une fille, tant qu'à faire, signifiant ainsi que je n'étais plus seul, maintenant, à porter ce poids, cette croix, mon propre corps, ma personnalité, mes envies, ma lâcheté, mon inconséquence, mes contradictions, mon égoïsme. Désormais, tu les partageais avec moi. Tout cela et aussi autre chose, cet appétit du ventre, insatiable.

Mais je ne suis pas venu te voir, me contentant d'observer, pris d'une certaine panique après l'euphorie. Ce que je voyais à travers toi, c'était moi dans vingt ans.

Je voulais m'enfuir maintenant, mais tu bloquais l'entrée. Une des filles avec qui j'étais m'a demandé :

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc de si intéressant là-bas ?

— C'est cette fille. Elle est très jolie.

— Connais pas. Elle doit tourner.

Ensuite, ça a été un peu comme si j'avais eu l'alcool triste – je ne suis jamais ivre. Il y a eu une sorte de retombée. Oui, je me suis senti envahi par une

grande tristesse. Si tu ne m'avais jamais aimé, c'est sans doute parce que je marchais dans des traces que tu aurais bien voulu effacer. Le chien qui entre dans la maison avec ses pattes pleines de boue alors que le carrelage vient d'être briqué.

Je devais sûrement représenter tout ce que tu détestes en toi et que tu nous as si bien caché. Une preuve visible, une tache sur tes cravates, un bâtard avec qui il faut bien faire parce qu'il habite le même village, qu'on le croise tous les jours et qu'on ne peut pas l'éviter.

C'est difficile à admettre, ce genre de choses, vraiment. Heureusement que tu étais mort pour moi depuis des années. Ça aurait fait trop d'un seul coup.

Je t'ai suivi ensuite, à la sortie du bar, sans comprendre pourquoi tu n'es pas parti avec la fille. Peut-être à cause de cette ivresse qui te gênait.

En te voyant tomber à terre, je ne me suis pas dit que c'était là une occasion de me placer, afin que tu me sois redevable, débiteur. Non, franchement, il n'y a eu aucun calcul de ma part, juste le désir de t'aider à te relever, ce désir que j'avais de t'entendre me dire « Merci », tout simplement, et de te répondre modestement « Je n'ai rien fait que tu n'aurais fait à ma place ». N'est-ce pas papa ? Je ne me trompe pas ? C'est ce que tu aurais fait ?

Mais ce n'est pas ce que tu m'as dit, seulement : « Qu'est-ce que tu fais ici à une heure pareille ? »

De manière à connaître le jour et l'heure

On s'est ratés, une fois encore, mais il est trop tard pour envisager une autre occasion.

Je garderai, pour ma part, le souvenir de ce geste gratuit, dont personne ne saura jamais rien, cette figure que nous avons formée ensemble, qui devait être assez touchante à voir, celle d'un fils passant le bras de son père autour de son épaule pour le relever après sa chute.

3.

Maintenant, entourée de vos amis, maman nous obligeait à raconter la belle histoire, ce qui ne me dérangeait pas plus que ça. Mais à la condition de connaître la vraie, la *off*, celle qu'on ne dit pas, celle que l'on murmure seulement.

C'est pour ça que je suis entré dans ton bureau.
« À nous deux papa, à nous deux ! »

Personne n'avait encore osé toucher à tes affaires. C'était à moi de le faire.

Je pense avoir regardé à peu près partout. J'ai fouillé tes tiroirs, violé ta bibliothèque, lu ton courrier, feuilleté les cahiers, les calepins, j'ai même exploré le fond de ta poubelle... Tu devais forcément cacher quelque chose. Et c'était à moi de lever le secret.

Mais je n'ai rien trouvé.

Quelqu'un a frappé à la porte, un ami qui voulait... Qui voulait quoi ? Je le connaissais, celui-là, on

s'était déjà croisés. Je lui aurais bien proposé d'aller se faire foutre mais il a compris tout seul, rien qu'à me voir, il s'est même excusé.

Et puis j'ai trouvé ton ordinateur, c'est-à-dire toute ta vie. Il était là, et je ne l'avais pas vu ! Je me le suis mis sous le bras pour me cacher dans la petite pièce et, assis sur la cuvette, je l'ai ouvert.

Il était vide, papa. Vierge comme à son premier jour de vie. Quelqu'un l'avait réinitialisé.

Qui avait fait ça ?

Toi, qui voulais quitter maman pour une autre vie et ne rien laisser derrière toi ?

Maman dans un genre de politique de l'autruche qui lui irait bien ?

Pierre ? Guillaume ?

On ne saura jamais.

J'étais furieux.

J'ai quitté la petite pièce, mais lorsque j'ai voulu remettre l'ordinateur à sa place, je suis tombé sur Amélie qui ressemblait à une Sainte Vierge dans un halo de lumière. J'ai craint le pire, une de ces visions mystiques dont elle est coutumière. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Elle avait ouvert un grand livre devant elle, sur ton bureau, et elle m'a dit : « Regarde. »

La Bible illustrée par Rembrandt.

Sur la page de gauche, il y avait une histoire de

vierges sages, aucun intérêt. Mais sur l'autre, la scène du Fils prodigue, ce moment où il dépense sa part d'héritage dans le vin et les filles.

Ça m'a littéralement frappé au visage : ce type qui tenait une fille sur ses genoux en rigolant comme un ivrogne, merde, c'était toi papa ! Alors, il m'est apparu comme une évidence que tu avais disposé ce dessin à mon intention, moi qui croyais que tu ne m'avais laissé aucune place, que tu me demandais seulement d'imiter Pierre, de marcher dans ses traces qui s'enfonçaient dans les tiennes.

En fait, tu lui avais laissé l'apparence de la vie réussie seulement, la joie de l'homme d'affaires qui gagne sur tous les fronts, du bâtisseur, de l'homme engagé et responsable.

Et à moi, les autres plaisirs, la vie marginale, adultère, brillante, secrète, une vie d'ivresse et de filles, parce qu'on sait ce que c'est tous les deux que d'être aimés, papa, quand on est toujours et partout celui que l'on désire et qu'il faut en profiter, parce que l'on est fait pour ça.

Vivant, tu avais porté un toast à Pierre. Mort, c'est à moi que tu t'adressais maintenant, quand il suffirait, l'heure venue, de ne rien laisser derrière soi, d'effacer toute trace, pour confier aux autres le soin de raconter la belle histoire qui durerait toujours.

De manière à connaître le jour et l'heure

Alors j'ai pris Amélie par l'épaule, posant mon autre main sur son ventre et j'ai dit : « Viens maintenant, on rentre à la maison », certain désormais d'avoir trouvé ma place.

Camille

Samedi 27 juin

1.

Et maintenant, quand je repense à cette journée, votre anniversaire, tout me semble clair, comme si les choses avaient un sens, comme dans un roman de Paolo Coelho.

Ce que j'ai à vous dire restera entre nous. Ce sera notre secret. Une histoire tirée de mon journal intime que j'ai jeté dans votre cercueil. Vous avez vu ? En même temps que la poignée de terre.

Tout a commencé le jour de votre anniversaire.

Je suis allée dans la salle de télévision pour télécharger les photos sur votre ordinateur. Là, j'ai trouvé Louis et Alexandre devant l'écran, par un temps pareil, sans même avoir demandé l'autorisation. Ça m'a vraiment contrariée.

— Voulez-vous éteindre ça tout de suite et aller jouer dehors !

Il y a bien eu une tentative de négociation jusqu'à ce que la grille sonne et que Louis s'enfuit en cou-

rant demander à Sophie : « Est-ce que je peux ouvrir, grand-mère, est-ce que je peux ouvrir ? »

Je voulais faire une surprise : envoyer les photos par mail afin que tout le monde les reçoive en rentrant, un souvenir de votre anniversaire.

Les photos parlent, vous savez. Elles disent toujours quelque chose, même lorsqu'elles sont ratées. Parfois même parce qu'elles sont ratées. L'une d'elles, je l'ai effacée et pourtant... Elle est restée gravée dans ma tête. Il y avait eu un problème avec le flash. On ne voyait que vous dans la lumière, dans un halo qui nous éclipsait complètement, comme si vous étiez une sorte de soleil, un ange de lumière. C'est très troublant de penser ça. Surtout rétrospectivement.

Sur les autres photos, celles que j'ai gardées, vous portez un blazer qui vous donnait un air de capitaine au long cours, il ne manquait que la casquette.

C'était une journée particulière.

Pendant que les photos se chargeaient sur l'ordinateur, j'ai repensé à ce rendez-vous que vous m'aviez fixé, dans le plus grand secret, quelques mois auparavant.

J'ai un aveu à vous faire. À l'époque, j'ai cru... imaginé... autre chose. Mais c'est parce que vous ne m'aviez rien dit, cultivant le mystère, ce qui vous allait si bien !

J'étais un peu stressée de vous retrouver. Je portais

court, parce que les hommes ne me regardent pas sans ça, je voulais garder le contrôle de la situation, très femme fatale. Mais la vérité, c'est que je me suis perdue en chemin, l'idiote ! Coincée dans le cimetière de Montmartre. Un homme m'avait dit « Passez par là, c'est un raccourci ». J'ai suivi son conseil et voilà, je m'étais perdue.

C'est vraiment drôle, quand on y pense.

J'ai demandé mon chemin à une vieille folle qui trimbalait son arrosoir partout. Elle m'a prise par la main pour me montrer la tombe de son mari qu'elle entretenait depuis trente ans, le pauvre. Trente ans.

J'ai eu toutes les peines du monde à m'en débarrasser : il a fallu que je cavale, avec ma jupette qui me remontait le long des cuisses... Dans un cimetière !

Je n'étais pas beaucoup plus avancée. Je ne savais toujours pas par où sortir. J'ai fini par m'asseoir sur un banc, au hasard, face à la tombe de Michel Berger, couverte de pots de fleurs et de petits mots d'amour.

J'ai trouvé ça ridicule, écrire à un mort !

Tout ça m'a quand même refroidie. Je veux dire, j'étais rentrée là, pleine d'idées, mais tous ces morts, tous ces gens qui étaient là, ils m'ont calmée. Je n'avais plus besoin, ni envie de rien. J'étais bien. Et je me suis dit : « Camille, ma fille, le jour où tu auras

envie de tromper ton mari, tu viendras ici te refroidir les fesses. » Voilà ce que je me suis dit.

Mais vous ne m'aviez pas fixé ce rendez-vous pour une partie de jambes en l'air. Non, pas du tout, il s'agissait du Big Deal. Pierre était là. Vous vouliez seulement vous assurer que je tiendrais le coup, que je serais une épouse exemplaire qui ne reprocherait pas à son mari de rentrer tard, ni de travailler le week-end... « Parce que c'est du gros », pour reprendre les mots de Pierre.

Je vous ai rassurés tous les deux sur mes capacités à être à la fois une épouse et une belle-fille parfaite.

Alors je vous pose la question aujourd'hui, à tous les deux : la réciproque est-elle vraie ?

2.

Plus tard, Sophie m'a dit :

— Camille, ma chérie, vous saignez !

— Où ?

— Au mollet.

Comment j'avais pu me faire ça ? En montant dans la salle de bains, j'ai cru vous voir de dos à la fenêtre, mais c'était Alexis, qui vous ressemble tellement ! Au point d'en conclure ceci : Pierre me plaît parce qu'il ressemble à Alexis qui vous ressemble, vous qui me faites penser à mon père... Ça se tient, non ?

Dans la salle de bains, j'ai retiré ma sandale et posé le pied sur le rebord de la baignoire pour nettoyer ma plaie.

L'alcool m'a brûlée et j'ai recommencé à penser à vous.

Autrefois, on aurait dit que le Malin m'avait mordue, qu'il m'était passé par la plaie, la seule explication pour cette idée dans ma tête. Mais je ne crois

pas au Malin, ni qu'on m'ait mordue. En fait, je ne m'expliquais pas du tout cette pensée. Mais elle ne me quittait plus.

La blessure désinfectée, je me suis regardée dans le miroir, de la tête aux pieds. J'ai un beau corps, mais je n'aime pas mon visage. Oh non ! Je n'aime pas mon visage qui est mon ennemi, me trahit, qui vieillit, tombe et s'affaisse. Malgré les crèmes. Un visage de poupée molle, à trente-deux ans je fais déjà vieille. Les gens disent que j'ai un visage d'homme sur un corps de déesse.

Sauf vous. Votre regard d'homme sur moi. De la tête aux pieds.

Les gens sont sidérés quand je leur dis que je suis mère, deux fois. Vous m'avez vue enceinte ! Quand je prends du ventre seulement et des seins. Restant sexy à sept mois, en jupe à huit. Sophie m'a dit que j'étais un vrai cauchemar pour les autres femmes. J'imagine bien ! La pression de leurs maris qui disent du regard : « Tu vois que c'est possible de rester mince pendant la grossesse. Il y a des femmes qui y arrivent. Alors pourquoi pas toi ? Est-ce que tu ne pourrais pas faire un effort ? »

Une affaire de volonté.

Amélie dit que c'est ridicule, qu'une grossesse doit se voir. Alexis, pareil. Et ils sont en accord avec ce qu'ils disent, ô combien !

Et Pierre ?

Pierre, vous voyez, il n'en dit rien, jamais. Sait-il qu'une femme a besoin de se trouver belle dans les yeux de son mari ? Le lui avez-vous dit ? Que lui avez-vous appris, sinon à faire de l'argent ?

C'est à se demander s'il me voit.

On devrait en parler. Mais on ne parle pas chez vous. On a la culture du silence.

Je me disais qu'il aurait fallu organiser un petit entretien, lui et moi, trouver le temps, un soir où il ne rentrerait pas à vingt-deux heures par exemple, au moment de se coucher, avant qu'il ne s'endorme comme une masse, après sa journée, c'est bien normal. Un dimanche alors ? Je me disais : Pourquoi pas ce soir ? Peut-être n'a-t-il rien prévu ? Pas de sortie avec ses amis ? Pas de beuverie ? Pas de rentrée à quatre heures, sans sa voiture parce que la fourrière la lui avait prise. Ah non pardon, ce n'est pas la fourrière, c'est un vol, à déclarer à la police. Vraiment ? Moi je crois qu'il avait commandé un taxi. Alors elle doit être encore au garage, non ? J'en étais sûre ! Mais comment est-il rentré alors ? Avec qui ? Il ne s'en souvient plus ! Il n'a pas de comptes à rendre ? C'est vrai. Avec lui, c'est toujours du travail. Donc, ça excuse tout.

Saviez-vous qu'Alexis me draguait ? Non ? Juste retour des choses au demeurant. Vous m'auriez laissée choisir, il n'est pas dit que je n'aurais pas pioché

le fils second. Mais on ne m'a pas donné le jeu complet.

Évidemment, j'aime bien qu'on me drague. Cette façon qu'il avait de passer sa main dans mon dos pour me dire bonjour... Assez gonflé de sa part, troublant aussi, à cause de la taille de ses mains.

Drôles de pensées, n'est-ce pas ?

C'est la plaie. La plaie qui brûle.

J'ai toujours voulu être plus mince. Au moins le faire croire. Je me trouve trop grosse, c'est chronique, au niveau du ventre, il y a du gras que les séances de gym ne font pas partir. « C'est de la peau ma chérie, de la peau, pas de la graisse », me disent les copines. Et j'ai envie de les croire.

Devant le miroir de la salle de bains, j'ai relevé mon pull pour inspecter mon ventre, s'il avait changé depuis tout à l'heure, si l'apéritif se voyait, j'étais sûre que oui. Pourquoi avoir dit oui ? J'allais le payer.

Puis j'ai retiré mon pull tout à fait, torse nu devant la glace, mon corps 0 %, c'est vrai, tout le monde est bien obligé de l'admettre.

Et j'ai pris mes deux seins à pleines mains, je les ai soulevés, les offrant à un homme pour qu'il les embrasse.

3.

Pendant le déjeuner, il fallait que j'arrive à me fixer sur quelque chose. Je ne parvenais plus à regarder personne.

Alors j'ai fait ce qu'on attendait de moi, j'ai fait ma Camille, parlant fort, m'occupant des enfants en bout de table pour ne pas avoir à croiser votre regard satisfait, éternellement satisfait, c'était insupportable.

Et cette complicité entre Pierre et vous, au détriment des autres, comme si personne n'était à la hauteur de votre fils, le grand Pierre, mon mari.

Eh bien parlons-en de mon mari !

Parlons de la nuit dernière, d'accord Pierre ?

Tout un programme, n'est-ce pas ? Qui commence ?

Quand je t'ai pris la main parce que je voulais que tu me caresses. Je me disais : Où sont ses mains ? Où les a-t-il laissées traîner ? Pas sur moi en tout cas. Si bien que j'ai dû aller les chercher, une fois de plus.

Et ta bouche qui embrasse mal, qui ne dit jamais rien, pas un mot, non, pas un bruit. En silence. Ta

bouche qui ne répond même pas à mes questions. « Tu aimes comme ça ? » Et la réponse à froid, plus tard, arrachée : « Si je ne te dis pas d'arrêter, c'est que ça me plaît. » Une réponse par défaut.

Et ce programme avec toi, chaque fois c'est pareil, mêmes actions, mêmes résultats, un chemin connu et balisé, à emprunter les yeux fermés, mieux vaut fermer les yeux et ne rien voir, ça passe plus vite, et faire semblant pour le reste, comme toujours.

Parce que c'est plus simple.

Parce que c'est impossible d'en parler avec toi.

Parce que ça fait toujours des histoires sinon et que tu te fâches et te vexes.

Parce que tu n'es pas un explorateur à la conquête de mon corps, mais seulement un mari lié à moi par un contrat de mariage, où tout ce qui est à toi est à toi, rien à moi, c'est dans le contrat.

Tes mains jamais sur mes hanches, jamais sur mes seins. Pourquoi faut-il te le dire à chaque fois ? Pourquoi ne le fais-tu pas de toi-même ?

Je voulais parler, crier des choses à l'oreiller. Mais tu aurais pu prendre ça mal.

Par exemple j'aurais bien voulu te demander ce que tu préfères chez moi et si tu voulais bien me prêter à un autre homme. Un prêt sans gages, qui n'engage à rien, comme on prête un livre sur lequel on a marqué son nom. Un livre de chevet que l'on conseille à son meilleur ami, pour faire plaisir à tout

Camille

le monde, au livre aussi, il faut bien qu'il serve, autant le partager. Pourquoi ne pas partager ce qu'on aime ?

Et puis tu vois, mon amour, c'est arrivé !

Pourquoi cette fois-là, et jamais avant, je ne sais pas.

Quand tu t'es détaché de moi, que tu as roulé de l'autre côté du lit, j'ai voulu te dire ce que j'avais ressenti, pour qu'on sache comment s'y prendre la prochaine fois.

Et tu te souviens de ce que tu m'as répondu, Pierre ?

Vous savez ce qu'il m'a répondu ?

— Je ne suis pas ton gynéco, Camille !

4.

Mais vous n'auriez pas dû mourir si vite, pas ce jour-là, dans une coïncidence des calendriers qui n'était pas due au hasard, mais à autre chose.

Quand j'ai décidé de tromper votre fils avec un autre, Alexis, le jour même de votre disparition. Mais nous n'en savions rien, comme s'il m'était impossible de vivre une autre vie que celle-là. Qu'il n'y en avait qu'une, et qu'elle durerait toujours.

Je ne pourrai jamais raconter ça à un autre que vous, cette journée qui a été la plus importante de ma vie de femme, quand je n'étais plus la Camille que les gens attendent, parlant fort, m'occupant des autres, mère parfaite, belle épouse, mais femme amoureuse désormais, qui veut faire l'amour, aimer et être aimée en retour, comme dans la chanson qui dit que c'est la plus belle chose au monde.

C'est Alexis qui m'a envoyé un texto, avec une adresse, pour que l'on s'y retrouve.

Et cette tête qu'il faisait, comme un petit garçon,

s'excusant : « C'est l'appartement d'un ami... J'espère que tu ne vas pas croire que... Enfin, pour moi, c'est la première fois ! » Je l'ai cru.

Il m'a pris la main pour me mener dans une impasse fleurie près de Montmartre, grim pant en riant tous les deux sous les toits, dans un petit nid d'amour, un atelier d'artiste, baigné de lumière, comme si jamais rien ne pouvait être fait de mal dans la lumière.

Et moi si heureuse d'être là, loin de la colère, de l'adultère et du mensonge, si heureuse d'être là que je demande à Alexis : « Tu veux que je danse ? Que je danse pour toi ? », me déshabillant en effeuilleuse, sentant que tous les sacrifices auxquels j'avais consenti, obscurément, sans le savoir, c'était pour ce moment-là, où il me prend dans ses bras, où il m'embrasse, oh ce baiser ! comme si je n'avais jamais été embrassée de ma vie !

Et puis sa bouche qui n'en reste pas là, une bouche qui n'est pas faite pour embrasser seulement, mais pour dévorer, comme l'ogre des contes, mon cou, mes lèvres, mes seins, jusqu'au ventre, jusqu'au sexe, quand il s'arrête tout à coup, qu'il se décolle de moi quand nous ne faisons qu'un, mon corps avec sa bouche, et qu'il tombe à côté de moi dans le lit comme le font les hommes après l'amour, comme le fait Pierre, si bien que j'imagine tout et n'importe quoi, que quelqu'un est entré, qu'Alexis...

je ne sais pas, je n'ose rien dire, ni le regarder. Alors ce silence entre nous, moi souriante, figée et lui à côté, tout aussi immobile, peut-être qu'il a une panne, peut-être...

— Ça ne va pas, Alexis ?

Et il a cette réponse qui me transperce :

— Ta cicatrice, Camille !

Parce que Alexandre est né par césarienne, quand tout le monde était en vacances, que le médecin n'a voulu prendre aucun risque avant de partir lui aussi. Alors il m'a ouvert le ventre, moi qui n'avais pas une seule cicatrice, pas même le BCG, ou une chute de vélo qui aurait laissé une trace sur le genou, rien. Il m'a ouvert le ventre pour sortir Alexandre qui se présentait mal, la faute à pas de chance, ou bien ma faute à moi, qui n'ai pas été une vraie femme, incapable de faire sortir un enfant naturellement, je veux dire comme Amélie.

Alors ce mensonge ensuite, qui est devenu une vérité pour Pierre, pour moi, pour Alexandre, pour le monde entier.

Et cette panique face à Alexis, cette impression d'avoir été prise en faute, la vérité mise à nue, ce corps que j'ai cru enfin pouvoir aimer, quand je dansais pour lui, je l'ai recouvert avec le drap et j'ai répondu :

— Tu ne lui diras pas, n'est-ce pas, à Amélie, pour

Camille

la césarienne ? Personne n'est au courant. C'est un secret ! Il ne faut rien dire !

Et cet homme qui était couché à côté de moi, qui m'avait touchée avec ses doigts, ses mains et son sexe, cet homme a répondu :

— Je ne peux pas. Je ne peux pas te faire l'amour. Cette cicatrice... C'est comme si tes enfants étaient là. Tu comprends ? Avec nous, dans le lit. Et tu vois, ce n'est vraiment pas ce dont j'ai besoin, Camille, pas d'une mère mais d'une femme. Tu comprends ? Je suis sûr que tu me comprends, Camille !

Et il est parti comme ça.

5.

Bien sûr, j'ai fait ma Camille.

Bien sûr, je lui ai presque serré la main en disant « Je comprends » et aussi « D'accord ! » quand il m'a demandé de claquer la porte au moment de partir, parce qu'il était prêt avant moi.

Mais quand je me suis retrouvée toute seule dans l'appartement de Richard, Franck ou Bruno parti organiser une exposition à New York, à Londres ou à Berlin... Il a bien fallu que je prenne une décision.

Je l'ai suivi.

Il s'est rendu dans un hôtel, sûrement pour retrouver une femme. Je veux dire, une autre femme que moi, le salaud, c'est ce que j'ai pensé.

Alors j'ai pris un fauteuil au bar de l'hôtel et j'ai attendu son retour. J'ai bien fait, il est passé avec une grande fille blonde qu'il tenait par le bras.

Évidemment, Camille ou pas Camille, ça m'a vraiment clouée à mon siège.

Je l'ai laissé filer une première fois, mais j'ai eu de

la chance, pas lui : il est revenu au bar, tout seul, sans sa blonde.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Évidemment, je l'ai un peu surpris. Camille sait prendre les hommes par surprise.

— Tu vois, je bois un thé.

Il a essayé de me raisonner, c'est-à-dire de me faire partir, mais j'ai dit non, une fois, deux fois, trois fois, de plus en plus fort, tellement fort que les gens se sont retournés, et c'est comme si je leur criais à tous « Non, je ne bougerai pas de ce fauteuil ! », ce qui voulait dire quelque chose comme « Je ne suis plus celle que vous imaginez. Je suis différente, j'ai changé ». En fait j'essayais de me persuader, de me faire violence et j'avais besoin de témoins.

Ça l'a surpris. Changeant de stratégie, il s'est agenouillé, m'a prise par la main et s'est mis à me raconter tout un tas de salades... Peine perdue ! Ce que je voyais, c'était sa chemise ouverte, son torse, sa chaîne de baptême et puis il y avait ce parfum... Évidemment, j'en avais plein les mains encore.

Quand il a vu que je ne bougeais pas, il a cru l'affaire pliée, il a dit : « Bon, je m'en vais. Je trouve ça vraiment dommage, ton attitude. » Mais dès qu'il a eu le dos tourné, j'ai hurlé son nom, « Alexis ! », ce qui l'a fait revenir, complètement paniqué. Il a plaqué ses mains sur ma bouche, regardant autour de lui, essayant ensuite de me prendre le bras pour me

soulever, ce qui tombait bien, parce que j'avais envie qu'il me touche.

J'ai commencé à me lever, et puis j'ai perdu toute dignité, je suis tombée à ses pieds, sanglotant « Alexis, mon amour, ne me quitte pas ! », ce qui, pour le coup, lui était tout à fait impossible, vu que je lui tenais les jambes, que je les lui serrais même, comme une tenaille, comme on serre un être cher entre ses bras, amorçant une remontée, pressant ma joue contre ses cuisses, l'attrapant par les fesses, parce que les fesses d'Alexis c'est quelque chose, et même, allant jusqu'à coller ma bouche au niveau de son sexe, le couvrant de baisers, disant « Oh Alexis, Alexis, mon amour ! » et lui, horrifié, essayant d'avancer pour se dégager de moi comme d'un boulet, répétant « Tu es folle, complètement folle ! » Oui, je crois, avec du recul, qu'il n'avait pas tout à fait tort. Camille complètement folle, ça m'allait bien.

Il a fini par me tirer les cheveux pour me décoller de lui, ce qui a eu l'effet escompté, même si j'ai crié encore plus fort, je crois même que j'ai gueulé pour le coup « Aïe ! Tu me fais mal ! » J'ai lâché prise. Oh, très peu ! mais suffisamment pour lui laisser l'opportunité de faire comme un cabri, un petit saut par-dessus mes bras, et de me donner un coup de pied au passage, dans le nez, rien de personnel là-dedans, on peut même parler d'accident involontaire. Et le voilà

qui file direction la sortie, sans se retourner, comme un lâche, ce que je lui ai crié, effondrée sur la mouquette : « Lâche, tu es un lâche Alexis ! »

Ça, ce n'était rien à côté de ce qui m'attendait ensuite, la honte des regards sur moi, le monsieur élégant qui m'aide à me relever et me donne son mouchoir à cause de mon nez qui saigne. Et moi confuse parce que je lui mets du sang partout, « Ce n'est pas grave, venez vous asseoir au bar », le barman qui me demande ce que je veux, disant « C'est pour moi », tous ces hommes si gentils avec moi, ça m'a touchée... Alors j'ai pensé à cette chanson que nous écoutions Pierre et moi, dans la voiture, à fond la caisse, quand nous étions jeunes mariés, ce type qui entre dans un bar et qui demande « *One bourbon, one scotch, one beer !* »

J'ai dit tout naturellement « Champagne ! », parce que Camille se souvient de ses origines quelle que soit la situation. Mais il n'y avait plus personne pour trinquer avec moi, le monsieur élégant ayant préféré disparaître, lui aussi, ne fréquentant pas les hystériques, probablement.

— Un autre, mademoiselle ?

Non, Camille ne se saoule jamais, mais elle est très sensible au fait que vous l'appeliez mademoiselle.

Ensuite, le calme est revenu. Le couple de vieux me faisait la tête. Les Américains s'étaient retirés, j'étais seule de nouveau, pour penser.

Et je me disais : Au moins ma vieille, tu l'auras fait, une fois dans ta vie, tu auras montré ce que c'est qu'une femme amoureuse. Oui ! Camille amoureuse, c'est ça !

— Est-ce que ça se voit beaucoup ? ai-je demandé au barman. Est-ce que j'ai vraiment l'air amoché ?

Il a été gentil, prétendant que non, disant « Ça fait mal l'amour, hein ? C'est dangereux ! »

Oh oui !

J'avais l'air d'une de ces filles qui font rire les gens, une grande godiche rigolote qui picole et refait le monde, affalée au comptoir d'un bar chic.

Et puis j'ai avancé dans mes réflexions, me disant que ce n'était peut-être pas l'amour le plus dangereux dans cette histoire, mais elle, l'autre Camille, celle que personne ne connaît, ni même ne soupçonne, sinon Alexis qui ne dira jamais rien, ce sera notre secret.

Et peut-être qu'un jour, il pensera à moi à ses pieds, à ma bouche contre la sienne, à mon corps, à nos baisers, il se rappellera tout ça en se disant que personne en définitive ne l'aura jamais aimé comme moi. Et il reviendra. Et il me suppliera. Mais ma réponse sera toujours la même, dans dix ans, dans vingt ans, lorsque nous aurons votre âge, mon cher Jean, et qu'Alexis vous ressemblera sans doute.

Alors je me suis redressée. J'ai retrouvé ma voix

Camille

forte et autoritaire en demandant au garçon « Combien je vous dois ? » et j'ai appelé Pierre, tout à fait prête, désormais, à vivre cette vie-là jusqu'à la fin de mes jours.

Amélie

Samedi 27 juin

Ensuite, vous êtes venu vous asseoir à côté de moi, sur le banc du jardin, en disant : « N'ayez pas peur ! » Mais je n'ai pas peur des morts, vous verrez, que je préfère souvent aux vivants.

Alors seulement, je me suis aperçue que mes sens étaient si aiguisés que c'en était carrément gênant. Par exemple, la femme qui est passée devant nous en souriant. Vous l'avez vue. Mais avez-vous entendu, dans son ventre, cet épouvantable bruit de chasse d'eau ? Et dans votre maison, tous ces murmures, le plancher des chambres qui craque, Louis qui pleure parce qu'il s'est cogné, les aiguilles de votre vieux réveil quand elles touchent celle de l'alarme...

— Entendez-vous ? m'avez-vous demandé.

— Tout ! Jusqu'aux araignées dans la vigne vierge.

— Je parlais de la conversation entre Alexis et Camille.

— Oui. Ils parlent d'assiettes à dessert.

— En êtes-vous bien certaine ?

De fait, ils ne parlaient plus, mais bougeaient seulement. Quand il levait le bras, elle faisait pareil. Quand elle avançait de deux pas, il la suivait. Ensuite, leur chorégraphie s'est complexifiée, ils formaient des figures quasiment acrobatiques sans jamais se toucher pourtant. C'était si beau que j'ai été tentée d'applaudir, ce qui a brisé net le charme, comme deux beaux serpents dont on aurait interrompu la parade.

— Tout va bien, ma chérie ? a-t-il demandé cependant que Camille filait dans la maison.

— Oui, mon amour. C'est à cause des fourmis. Le sang qui n'arrive plus à se traîner jusqu'aux extrémités sans se faire aider. Il fallait bien faire quelque chose, tu ne crois pas ?

— Sans doute... Oui. Tu as besoin de quelque chose ?

— Si tu avais la gentillesse d'aller refermer la porte de la chambre de tes parents qui claque depuis une heure, ce serait vraiment extraordinaire.

Et de nouveau vous et moi, dans une relation chaleureuse, presque, nous découvrant un genre de points communs que nous ne soupçonnions pas.

— Je me demande quand même, avez-vous dit en prenant une attitude réfléchie, si je n'ai pas fait une grosse bêtise en vous mariant tous les deux. Est-ce qu'on n'aurait pas dû mieux mélanger les cartes ?

— Vous voulez dire me marier avec Pierre et laisser Alexis à Camille ? Vous n’y pensez pas.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que j’aime Alexis depuis que je l’ai vu sauter en short par-dessus notre barrière pour reprendre un ballon.

— Alexis n’est pas intelligent.

— Mais il me fait rire.

— C’est un adolescent attardé. Un menteur pathologique.

— Mais il est beau et Pierre est laid. Voilà. Tout est dit. Il n’y a rien à ajouter.

Quand Sophie est venue s’asseoir à côté de moi, j’ai bien noté que vous lui aviez fort galamment cédé la place.

— Vous devriez rentrer ma chérie, m’a-t-elle dit. Il fait plus frais dans la maison.

Parce qu’un homme ne sera jamais aussi gentil avec une femme qu’une autre femme. J’espère que vous l’aurez trouvée très élégante en Rykiel.

Elle ne transpirait pas. Comme le figuier du désert. Elle était aussi sèche que lui. J’ai mis ma main sous ses aisselles, contre ses seins et son ventre, à la pliure des coudes et des genoux. Tout était sec.

Était-elle une jolie femme à votre rencontre ? Ou portait-elle déjà ses seins trop lourds et des jambes qu’on ne montre pas parce qu’on en a honte ?

Étiez-vous fusionnels au point que l'on vous prenait pour un couple de frère et sœur ?

Faisiez-vous l'amour souvent ? Avez-vous été une révélation pour elle ?

Vous feigniez de ne pas m'entendre sous le prétexte que vous vous étiez éloigné pour nous laisser entre femmes. À d'autres !

J'ai demandé à Sophie si elle était triste.

— Que ressentez-vous ? Pourquoi ne pleurez-vous pas ? Êtes-vous certaine qu'il n'y a pas, ici, dans cette assemblée de chapeaux noirs, une femme qui l'aurait aimé autant que vous ? Voire même plus ? À un autre âge, dans d'autres conditions, différemment ?

Je crois l'avoir mise mal à l'aise avec mes questions. Elle m'a demandé :

— Amélie, est-ce qu'on ouvre le champagne maintenant, ou ce serait trop ?

— Du champagne, Sophie, à un enterrement...

— Il y en a du très bon à la cave. Et chaque fois que l'opportunité se présentait pour en ouvrir une, Jean disait « Attendons une meilleure occasion. »

— Peut-être voulait-il parler du mariage de Guillaume. Ou de la naissance de Paul ?

— Oh, mon Dieu ! Amélie, c'est donc un garçon ?

La gaffe ! Évidemment, j'ai rougi jusqu'aux oreilles.

Et vous, très grand seigneur, qui leviez la main, de

sorte que nos paroles semblaient revenir vers nos lèvres... Et tout est oublié !

— Peut-être est-ce du champagne funéraire ? a continué Sophie. Alexis dit qu'en Chine...

— Alexis dit beaucoup de bêtises.

— Vous avez raison ! Jean a toujours voulu ce qu'il y a de mieux pour lui et sa famille. C'est ce qu'il aurait voulu : du rosé millésimé.

Quand elle s'est levée, je vous ai aperçu à la fenêtre de votre bureau qui me faisiez des signes avec l'éclat de la vitre dans le soleil. Mais le temps que je réussisse à me lever du banc, à traverser le jardin, gravir les marches du perron et rejoindre votre bureau, vous aviez dû vous impatienter car il était vide.

Sur la table, j'ai trouvé le livre que vous aviez laissé à mon intention, ce grand *Rembrandt et la Bible* ouvert sur la parabole des Vierges sages que j'ai lue pour vous, à haute voix :

Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, sortirent au-devant de l'époux. Or, cinq d'entre elles étaient folles, et cinq sages. Car les folles, en prenant leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; mais les sages prirent, avec leurs lampes, de l'huile dans des vases. Mais comme l'époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. Or, au milieu de la nuit, il y eut un cri : Voici l'époux ! Sortez au-devant de lui. Alors toutes ces vierges se réveillèrent et préparèrent leurs lampes.

De manière à connaître le jour et l'heure

Et les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile ; car nos lampes s'éteignent. Mais les sages répondirent : Non, de peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous. Allez plutôt vers ceux qui en vendent, et en achetez pour vous. Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Mais plus tard viennent aussi les autres vierges, disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ! Mais il leur répondit : En vérité, je vous le dis, je ne vous connais point. Veillez donc ; parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

J'espère que vous avez vu mon sourire, qui était celui de la reconnaissance, quand vous m'avez donné, à moi, les raisons de votre départ. Quand Alexis est entré, il m'a demandé : « Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu en fais une tête ! » Je lui ai répondu en tendant une main vers lui :

— Viens, tu vas comprendre.

Gabriel

Samedi 27 juin

1.

Et lorsque, de nouveau, moins d'une semaine après ton anniversaire, je suis retourné chez toi, dans ta jolie maison cachée par une grille, je n'étais plus un coursier ni un livreur de pizzas en combinaison fluo, mais un ami de la famille en costume sombre, salué par le gardien qui ne m'a sans doute pas reconnu, mais laissé passer sur ma bonne mine.

Il y avait des voitures et du monde devant chez vous, des gens qui ne se saluaient pas, parce qu'ils ne se connaissaient pas, n'estimant pas comme raison suffisante d'avoir un ami en commun pour échanger.

J'ai fait comme eux, je les ai ignorés, entrant par la grille laissée ouverte dans le jardin où une table avait été dressée, sur laquelle on avait mis du vin rouge dans des carafes et des pains surprises. Puis, gravisant le perron, traversant le hall, je suis entré dans le salon, comme quelques jours auparavant, où je les ai tous retrouvés, mais dans une configuration différente, comme une cellule dont les atomes auraient

été mélangés, dans une répartition anarchique des plus et des moins, des noirs et des blancs.

Oui, c'est exactement cela que j'ai ressenti en les voyant, l'anarchie, le désordre, le renversement des valeurs, comme si l'unité et l'harmonie de ta famille avaient disparu en même temps que toi, parce que tu en étais le garant.

Ils ne se parlaient pas, dans des attitudes opposées, regardant la fenêtre ou détournant la tête, évoquant un de ces ballets contemporains où chaque intervenant semble œuvrer dans son coin et ne pas participer à l'ensemble. Pourtant, ce qui ressortait de cette vision, c'était de la colère. Tes enfants étaient furieux. Ça se voyait. Ça se sentait. Et comme ils ne se touchaient pas et restaient éloignés les uns des autres, on aurait dit des écorchés vifs, des grands brûlés dont le seul contact d'une main ou même d'une lèvre aurait été une souffrance insoutenable.

Sophie était assise dans ton fauteuil, accablée par le poids de son chagrin, qui est une phrase toute faite, mais qui décrit bien la situation : Sophie physiquement courbée sous le poids de son fardeau.

Il y avait d'autres gens, un couple de vieillards, tes parents peut-être, ou ceux de Sophie, un homme et deux femmes de nos âges dont on n'aurait pu déterminer s'ils faisaient partie de vos amis ou non.

Je suis entré, m'approchant de Sophie pour ne pas avoir à crier son nom, mais à le murmurer seule-

Gabriel

ment, près de son épaule que ma main a touchée, la sortant de ses pensées, pour un « Bonjour Sophie » qui n'a pas obtenu de réponse, pas même un échange de geste.

Je me suis agenouillé près de ton épouse. Tes enfants m'ont regardé. J'ai surpris leurs regards modifiant d'invisibles circulations, ouvrant des portes, en fermant d'autres, changeant la configuration des échanges, le regard noir de Pierre sur moi, celui d'un homme qui m'aurait foutu son poing sur la gueule s'il avait pu. Celui de Camille sur Alexis qui regardait Amélie, souriante presque, tenant son ventre entre ses mains.

J'ai demandé s'il était possible de te voir, où tu étais, et c'est Pierre qui m'a répondu : « Au même endroit que la dernière fois, dans son bureau. »

2.

Bien sûr, ça a été un choc de te revoir sur cette grande photo entre deux cierges, dans ce blazer de capitaine.

Je n'ai pas osé m'asseoir à ton bureau, toujours pas, mais sur le canapé, butant contre une pile de magazines, et je me suis dit : Tu m'as eu, mon salaud ! Tu m'as mené en bateau. Et quand la côte est devenue inaccessible, tu as sauté en mer.

Je n'ai rien vu venir. Et même, j'ai reçu ton appel comme une délivrance, parce que je n'avais eu aucune nouvelle de toi depuis que tu m'avais mis à la porte dimanche dernier.

« Viens me chercher », m'as-tu dit. J'ai immédiatement tout quitté.

Tu m'attendais seul et chic, avec ta valise somptueuse, mais une sale gueule.

En montant, tu t'es permis une plaisanterie sur ma bagnole, deux cent cinquante mille kilomètres au compteur, mais décapotable, ma vieille Saab.

— On va nous prendre pour un couple de vieux gays, as-tu dit en claquant la porte.

— Je ne crois pas, non. Je suis beaucoup trop bien pour toi. Ça saute aux yeux.

Notre humour de potache, celui de nos vingt ans. Ça m'a fait du bien. J'ai cru que je t'avais retrouvé.

— Où va-t-on ?

— À Saint-Lunaire, à côté de Saint-Malo.

— Quelle direction ?

Nous avons pris par la côte, qui n'est pas la voie la plus rapide, mais tu ne semblais pas pressé.

Jusqu'à Rouen, nous n'avons rien dit, ou presque, que des banalités, parlant fort, à cause du vent dans nos oreilles. Je t'ai donné une casquette qui ne t'allait pas du tout, mais le soleil tapait fort encore.

Quand je t'ai demandé : « Tu as prévenu Sophie, quand même ! », tu m'as menti, répondant : « Oui, j'ai tout prévu. »

Et puis, comme si ces mots avaient servi de prétexte, tu as lâché : « J'ai revu Estelle », ce qui m'a fait rire, répondant : « Estelle ? Tu veux dire L'Estelle ? » Et comme tu as fait oui de la tête, on s'est marrés tous les deux comme des crétins.

— Oui, Estelle. Celle-là même.

— Merde ! Ça a dû te faire un choc.

Parce que c'était ton grand amour, que tu as fini par trahir, pour m'enlever le mien.

— Pas tout à fait, non. Je peux te le dire aujourd'hui.

d'hui qu'il y a prescription : c'est elle qui m'avait quitté. J'en ai tellement bavé que toute ma vie par la suite s'en est trouvée bouleversée.

Et que tu as épousé Sophie pour être certain de ne plus jamais souffrir.

Mais ce n'est pas ce que je t'ai dit, te demandant plutôt :

— Eh bien raconte, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un genre de déjeuner épouvantable, qui te reste sur l'estomac toute la journée. Et pas seulement à cause du plat en sauce.

— Elle a changé ?

— J'ai eu cette image en la voyant... comme de la pâte à gaufre, lorsque tu la fais couler dans le moule. Elle m'a proposé de remettre le couvert, trente ans après, de remettre ça. Son couple n'allait pas très bien.

— Et tu l'as fait ?

— Non.

— Comment l'as-tu retrouvée ? C'était le hasard ?

— Je ne l'ai jamais réellement perdue de vue. Je voulais... savoir, quelle image elle avait gardée de moi, mesurer le changement, la distance que j'avais parcourue. Mais on ne peut pas revenir en arrière, n'est-ce pas mon vieux ?

3.

Revenir en arrière, non. Reprendre ce qui a été interrompu, oui. C'est ce que je croyais.

Mais chez toi, dans ta jolie maison parisienne, au milieu de tous ces gens, Sophie me fuyait. Toujours et encore. À peine retrouvée, elle me fuyait, comme lorsque vous vous étiez embrassés, le soir de Mishima, alors que j'étais derrière vous, arrivé en retard, témoin de votre rapprochement.

Je ne t'en ai jamais rien dit. Quel ami délicat je suis, n'est-ce pas ? Tout le monde sait ce que c'est qu'un ami de trente ans, pas besoin d'expliquer, même si, en l'occurrence, notre amitié, à ce moment-là, en a pris un coup.

Tu as trouvé tout à fait naturel que je revienne vers toi après quelques mois, disant « Allez vieux frère, c'est oublié. Notre amitié est au-dessus d'une affaire de nana ! Tu ne crois pas ? »

« Eh bien, oui, oui », c'est ce que tu as eu l'air de penser, un peu méfiant au début. « Tu es sûr ? »,

mais ça n'a pas été très difficile de te convaincre finalement. Il a suffi d'une soirée un peu arrosée dans un bar branché pour te faire oublier tes scrupules, si tu en as jamais eu, une certaine gêne, peut-être que j'ai levée, proposant de ne plus jamais parler de Sophie, qui était passée de moi à toi, tu sais ? Comme une bouteille d'eau qu'on tend à un ami après y avoir bu, si bien que l'autre ne sait pas trop s'il doit d'abord nettoyer le goulot et puis qui n'en fait rien, qui se la fourre dans la bouche parce qu'on est entre copains et qu'on partage tout.

Pour te dire la vérité, j'ai cru que ça ne durerait pas entre vous. Parce que Sophie, ça n'a jamais été une femme pour toi, quoi qu'on en dise. Je vous connais tous les deux, je vous connais par cœur. J'ai toujours imaginé qu'elle me reviendrait.

Tu me trouves dur, mon vieux copain ? Surtout un jour pareil, surtout quand tu ne peux pas me répondre.

Mais c'est la faute de Sophie. Cette attitude qu'elle a eue avec moi, cette manière de me tourner le dos, toujours et encore, qui m'a rappelé la douleur d'aimer quelqu'un qui ne vous aime pas.

Et voilà que ça recommençait, que l'histoire se répétait, alors que nous nous étions enfin retrouvés elle et moi, quand je l'ai appelée, le jour de ta mort, depuis votre maison de Saint-Lunaire pour lui dire :

« Sophie, j'ai une bien mauvaise nouvelle à t'annoncer » et qu'elle m'a rejoint ensuite, avec tes enfants.

Là, il s'est vraiment passé quelque chose de fort. On s'est retrouvés à Saint-Lunaire.

Je leur ai raconté ce qui s'était passé. Tes enfants ne me croyaient pas. Sophie m'a défendu contre Pierre qui m'insultait presque. Elle m'a pris la main devant eux, nous étions solidaires, elle et moi.

Alors j'ai imaginé que ça pourrait recommencer entre nous, qu'elle accepterait ne serait-ce que de me revoir. Pas tout de suite, bien sûr, mais avec le temps. C'est une nouvelle vie qui pouvait commencer, comme dans un livre de Marquez.

Mais ça ne c'est pas passé comme ça : du moment où je l'ai retrouvée, chez elle, à Paris, le jour de l'inhumation, Sophie ne m'a pas adressé une seule fois la parole. Je n'en pouvais plus. Je me suis frayé un passage parmi les gens autour d'elle en disant « Vous m'excusez ? » et l'ai tirée par le bras jusqu'à ce petit couloir, près de ton bureau. Là, je lui ai demandé des explications.

— Qu'est-ce qui se passe, Sophie ? Pourquoi ce silence ? Pourquoi...

— Tu me fais mal Gabriel, lâche-moi !

Je n'ai pas ta personnalité combative, Jean. Je suis incapable d'aller jusqu'au bout des choses.

— Tu as parlé aux enfants ? m'a-t-elle demandé.

Tu as dit quelque chose à Alexis ? Il fait des allusions. Gabriel, qu'est-ce que cela signifie ?

Et bien sûr, nous avons pensé tous deux à la même chose, ce moment où je lui ai rendu tes affaires abandonnées sur la plage et que nous avons trouvé, dans la poche de ton pantalon, une montre de fille en plastique translucide rose.

— Mais non Sophie, je n'ai rien dit, je te le jure !

Espérant qu'il me suffise de jurer pour qu'elle accepte de m'aimer de nouveau.

— Alors restons à ce que nous avons convenu, Gabriel : Jean est mort d'une crise cardiaque. Je t'interdis de raconter autre chose.

Autre chose, c'est-à-dire la vérité.

4.

La vérité, la voici.

Dans ma voiture, nous n'avons plus parlé jusqu'au barrage de la Rance où l'on découvre la mer. Là, tu as commenté un peu le coin, les marées, le barrage, le nom des villes sur la côte.

Un peu avant dix-neuf heures trente, nous sommes arrivés à Saint-Lunaire, par la vieille église. Une messe y était célébrée. Il y avait des voitures de Parisiens partout. Tu m'as demandé de m'arrêter.

— On va jeter un œil ?

Ce n'était pas du tout une bonne idée, mais je t'ai laissé faire, restant dehors, parce que tu sais bien que ce n'est pas ma tasse de thé, les églises.

Et puis je me suis dit qu'il valait mieux ne pas te laisser seul, pénétrant à mon tour dans ce très bel édifice roman, de taille humaine, une église de pêcheurs, trop petite pour contenir tant de monde, des Parisiens venus là se souvenir d'un mari, mort trop jeune, mort trop tôt, il y a un an déjà... Le

temps passe si vite... Les mots du curé qui me hérissent, cette façon qu'ils ont de tirer la couverture à eux, d'employer des paroles toutes faites, comme une rhétorique apprise par cœur.

Je suis resté dans le fond, près de la porte comme s'il s'agissait d'une sortie de secours, et je t'ai vu t'avancer dans l'allée centrale, te foutant manifestement pas mal des regards des gens sur toi, trouvant une place parmi eux, sur le côté d'un banc, au moment où l'assemblée se lève et se met à chanter. Insupportables chants chrétiens, rose et bleu guimauve, écrits par des sœurs à guitares, pour des familles en uniformes.

Tu étais entre de bonnes mains, tu n'allais pas t'échapper comme ça, j'ai voulu ressortir.

Mais au moment de me retourner pour prendre la porte, j'ai vu tes épaules bouger doucement, signe que tu chantaï aussi, comme un petit garçon, toi qui dirigeais une entreprise de plusieurs centaines de personnes, acceptant avec humilité ton rôle dans la communauté, capable de ça, chanter un chant chrétien aux paroles doucereuses, t'agenouiller en quelque sorte, te faire tout petit comme un enfant de chœur... J'ai trouvé cela beau et touchant, et ça m'a ému. Je me suis dit que je ne te connaissais pas, que j'avais sans doute trop parlé pendant toutes ces années-là et pas assez écouté.

Après l'église, tu m'as fait visiter ta maison don-

nant sur la mer, splendide, vraiment, quelle vue ! Une de ces vieilles demeures de famille dont tu avais hérité, mais qui te coûtait une fortune.

Quelle importance ?

— C'est là que tu mourras, centenaire, entouré des tiens.

Tu m'as proposé un apéritif, « Allez, soyons fous ! », me faisant asseoir face à la mer. Je ne me suis pas méfié, je te trouvais plein d'entrain.

On a beaucoup bu, moi surtout. Au moment de se coucher, je t'ai demandé si je pouvais dormir dans le salon, face à la mer, pour que la première chose que je voie en me réveillant, ce soit elle, et tu m'as répondu, faussement piqué : « Très bien, puisque Monsieur veut faire chambre à part... », en descendant une couverture et un oreiller.

Je crois n'avoir jamais aussi bien dormi, étrangement, d'un sommeil de plomb. J'ai cru que c'était l'air de la mer.

5.

J'ai tout gâché avec Sophie. J'ai complètement perdu le sens de la mesure. Le jour de ton inhumation !

À force de la voir me repousser, de l'entendre raconter à vos amis « Mon pauvre Jean, une crise cardiaque... », j'ai fini par lui glisser :

— Comment peux-tu mentir sur la mort de ton mari ?

Alors elle a eu cette phrase, qui n'était pas une réponse, mais un cri du cœur :

— La vérité Gabriel, c'est que tu as toujours été jaloux !

Ça m'a rendu fou furieux.

— Non, Sophie ! La vérité, celle que tu ne voudras jamais admettre, c'est que Jean ne t'aimait pas, qu'il ne t'a jamais aimée, au contraire de moi. On en a parlé, lui et moi : votre couple, c'était du pschitt, de la façade, de l'extérieur, de la tromperie pour la galerie. Et c'est ça qui l'a tué !

Propos suicidaire, j'en conviens.

Elle m'a répondu comme toi, une semaine auparavant, mais très froidement : « Sors d'ici ! »

Comment lui en vouloir ?

J'ai repris ma veste, traversé le jardin et, avant de refermer la grille, regardé une dernière fois ta jolie maison parisienne, pensant à nos derniers moments ensemble, à Saint-Lunaire, lorsque j'ai rouvert les yeux, après cette nuit de plomb et qu'il faisait grand jour. Je t'ai appelé, plusieurs fois, dans toute la maison, mais tu avais disparu.

Et, c'est drôle ces choses-là, j'ai pensé, une fois n'est pas coutume, à une scène de l'Évangile, lorsque les Apôtres s'endorment sur le mont des Oliviers, alors qu'ils auraient dû veiller avec le Christ qui va mourir.

Dans la cuisine, j'ai trouvé un carnet et un stylo. J'ai cru que tu m'avais laissé un mot, je l'ai feuilleté. C'était très touchant, vos écritures, vos petits mots, des dessins, l'orthographe magique des enfants... Mais le dernier message datait d'avril.

Revenant au salon, je t'ai aperçu sur la plage, quasiment seul, en maillot : tu t'apprêtais à entrer dans l'eau glacée, quatorze degrés peut-être, pas beaucoup plus, et moi qui spéculais sur tes capacités. « Dix contre un que tu ne te trempes pas plus que les pieds ! »

Mais tu y es entré sans flancher, sacré Breton, jus-

qu'aux hanches, jusqu'aux épaules, puis nageant la brasse, te jouant des vagues.

Ça m'a impressionné, salopard ! cette facilité que tu as toujours eue pour entrer dans les choses, la vie, les éléments, glissant au travers, te laissant porter, ou bien les saisissant à pleines mains lorsque cela était nécessaire. Au contraire de moi, pour qui tout a toujours été plus lent, difficile et compliqué.

Puis l'admiration a cédé le pas à l'inquiétude. Te voyant si loin de la plage, je t'ai fait un signe du bras : « Reviens ! »

Est-ce que tu m'as vu ?

Tu t'es arrêté, et ça m'a soulagé parce que j'étais sûr que tu reviendrais.

Il me semble t'avoir vu te retourner dans la direction de la côte, de ta maison d'enfance, et de l'ami que tu avais choisi pour ce moment-là.

Alors je t'ai appelé tout bas : « Allez, reviens, Jean, mon vieil ami, reviens ! »

Il s'était passé peu de temps, peut-être le temps nécessaire à ta décision.

Tu m'as répondu par un signe, je crois, j'ai envie de le croire, et tu as continué vers le large, nageant doucement, tout doucement, quand chaque brasse, si douce et légère, te rapprochait un peu plus du point de non-retour, que tu as franchi, sous mes yeux, jusqu'à ce que tes bras ne puissent plus te sup-

Gabriel

porter au-dessus de la surface, disparaissant, réapparaissant, suivant le plein et le délié des vagues, laissant la mer choisir le meilleur moment pour te prendre, et tu as disparu tout à fait.

Jean

1.

Naturellement, les jours suivants, un homme qui a passé un *deal* pareil est autorisé à commettre des écarts. Quand bien même n'aurais-je pas été, ce soir-là, 17 juin, saoul comme un Polonais, je les aurais suivis, mes associés, contre fortune bon cœur, au moment du dernier verre, quand l'un de nous a dit « On ne va pas se séparer comme ça ». Alors qu'il aurait été si simple d'appeler un taxi, de retrouver Sophie, me tenant aux murs de la maison, titubant jusqu'à la salle de bains pour un brossage de dents appliqué, espérant dissiper mon haleine d'alcool au moment de regagner mon lit, de me glisser entre les draps, du côté frais, malgré la chaleur, sans toucher Sophie de peur de la réveiller et qu'elle me demande, comme un réflexe : « Où étais-tu ? » parce que l'odeur de l'alcool n'aurait pas disparu.

Mais ce n'est pas ce que j'ai fait. Je ne suis pas rentré chez moi, à cause de Sophie peut-être, justement, répondant « Je suis ! », ou « J'en suis ! » au

programme qu'on avait décidé pour moi, un bar de nuit en l'occurrence, le Goobies, un bar à hôtesses chic, où les filles ne sont pas les seules à être au top, mais l'endroit aussi, me dit-on, la clientèle idem, « Aucune chance que quelqu'un nous reconnaisse », l'alcool nous protégeant comme un brouillard.

On y va.

Le passage est gardé par deux vigiles qui ne veulent pas nous ouvrir les bras, ni la porte, parce qu'on est ivres et que « L'établissement se réserve le droit d'entrée », ce qui est bien normal, allons ailleurs. « Pas question », c'est l'Iranien qui parle, jamais aussi à l'aise que dans la négociation, même saoul. « Que veulent ces messieurs ? » leur demande-t-il.

Pas de l'argent. L'argent n'est pas un critère différenciant, tout le monde en a ici. Mais alors quoi ? Des promesses ? Des suppliques ? Les gardiens veulent être sûrs que nous nous tiendrons bien, ils nous sermonnent comme des enfants et nous, nous jurons. « Au moindre problème... – OK. – Si jamais... – D'accord ! – Je vous préviens.... – C'est compris ! » Peut-être aussi pour mesurer notre détermination à entrer, s'assurer que ce n'est pas le hasard qui nous a conduits ici, mais la préméditation, afin qu'aucun de nous ne prétende par la suite avoir agi sous la contrainte, mais par libre choix.

Et nous entrons. « Merci messieurs ! » C'est moi qui dit ça ?

À l'intérieur, ce n'est pas du tout comme je l'avais imaginé, mais mieux, plein d'hommes comme moi, ivres et gais, offrant ce qu'ils ont de plus intime, leurs sourires béats de petits garçons, à des inconnues qui se baladent dans les allées, comme autrefois des courtisanes sous les arcades du Palais-Royal, mais seins nus. Des filles vraiment belles et vraiment jeunes, refusées, peut-être, au Crazy Horse, échouées au Goobies en attendant un mieux qui viendra, une nuit, sous la forme d'un veuf, un célibataire ou un homme marié qui voudrait changer complètement de vie avec une fille comme ça. Pourquoi pas ? se disent les hommes. Oui, pourquoi pas ?

Un groupe se lève, nous cédant leurs places, ce dont nous les remercions. « Mais je vous en prie, messieurs, bonne soirée. – Vous de même. – Attendez un instant. – Quoi donc ? – N'êtes-vous pas... ? – Si, c'est moi. » Échange de poignées de main, présentation, tout ça entre le sombre de l'alcôve et le rose des plumes, pas gênés pour un sou d'être là, comme les membres d'une même communauté, appelons-la la « communauté des hommes », presque rassuré qu'il y en ait autant, devenant ainsi un homme parmi d'autres, un homme comme tant d'autres, entendant le murmure de Sophie à mon

oreille, prétendant « n'avoir jamais rencontré quelqu'un comme toi », alors qu'il lui suffirait de venir ici pour en compter un certain nombre.

Nous nous asseyons, non sans avoir remercié notre connaissance commune pour sa recommandation : « Une Black de toute beauté, vraiment superbe. Tootsie, demandez-la, Tootsie. – OK, mon vieux, on s'en souviendra, merci du tuyau. – Il faudrait que l'on déjeune ensemble. – Vous avez mon téléphone ? – Oh, je sais où vous travaillez maintenant ! » Ce qui fait rire tout le monde.

Mais aucun de nous n'a envie d'une Noire manifestement, ne faisant aucune demande en ce sens à l'hôtesse qui vient prendre notre commande « Champagne, *of course* ! », laissant faire le hasard parmi les filles encore libres qui s'en grillent une dans les vestiaires, au moment où le haut-parleur crache « Trois filles pour la 23 », trois baby-sitters polonaises, hongroises, sénégalaises, russes ou peut-être même françaises, comme Aurore.

— Tu peux y aller si tu veux !

— Tu es sûre ?

— Oui, vas-y ma chérie, je suis crevée, je ferai les prochains.

— OK, comme tu veux, c'est gentil.

Le temps que les filles utilisent à se refaire une beauté, nous trinquons « Au Big Deal ! », l'assurance d'être à l'abri pour les trente années à venir, jusqu'à

Jean

ma mort, en somme. « Au Big Deal ! » On n'a pas arrêté d'y trinquer. On devrait arrêter, ça pourrait porter malheur, sait-on jamais, si on cassait un verre ?

Mais voici les filles.

2.

Et c'est Aurore qui vient s'asseoir à côté de moi, presque gentiment, dans une répartition des filles et des clients qui nous a semblé relever du hasard, mais qui ne l'était probablement pas, alors que nous étions trois hommes également habitués à exiger ce qu'il y a de mieux, en produits et en services, dans le face-à-face avec celui qui a quelque chose à vendre, qui vous jauge et vous évalue afin de fixer un prix, auquel vous répondez d'un regard ou d'une simple attitude dominante : « Ce que vous avez de mieux. »

Pourtant, ici, à ce moment-là, je ressens une gêne, cette envie de la couvrir de ma veste, de la cacher aux regards, cette impression d'avoir contre ma cuisse une fille qui vaudrait mieux que moi.

L'autre nous sert à boire et nous trinquons, une fois encore, au même sujet, si bien que les filles se croient autorisées à demander des explications, qu'elles n'obtiennent pas. « Oh pourquoi ? – Parce que c'est un secret ! – Mais vous savez, Monsieur le

Directeur, rien ne sort jamais d'ici ! » Et lui de répondre « Tu ne pourrais pas comprendre... », ce qui est exact.

— Alors au « gros deal », reprend la fille en levant son verre, provoquant un rire bruyant et gras de la part de mon associé qui voudrait bien qu'elle ferme les yeux quand il lui touche le bout des seins, les fesses ou les cuisses, parce que c'est interdit, même contre de l'argent. Tout va dans l'alcool, dans l'alcool seulement.

Moi je ne ris pas, souriant seulement, parce que je ne suis pas assez saoul pour oublier combien je les déteste, mes partenaires, combien j'ai besoin d'eux.

— Vous n'êtes pas très bavard. Comment vous appelez-vous ?

— Jean.

— Aurore, enchantée.

Ma main prend la sienne, puis effleure son bras qui dit la jeunesse du corps, la vie, moi qui ai vécu entouré de garçons, de gros bras, et puis de Sophie qui les cache désormais.

Si aucun secret ne sort d'ici, alors moi aussi, je reste là.

Maintenant que mes associés n'ont plus rien à gagner, juste à dépenser, qu'ils ont desserré leurs poings qui leur faisaient comme des moignons, ouvrant les doigts pour caresser leurs compagnes, je les vois tels qu'ils sont, tels qu'aucune femme, sans

doute, ne les a jamais vus, sinon leur mère lorsqu'elle les regardait au fond des yeux en disant : « Tu sais que tu es le plus beau des petits garçons du monde ? »

Et ce sourire qu'ils font aux anges, bêtement ou naïvement, ça n'a plus d'importance, personne n'ira le rapporter parce que nous sommes ici entre nous, au milieu des hommes qui ont laissé leurs armes et n'ont plus à se battre, puisque tout est payé d'avance.

Lorsque je m'avance vers l'oreille d'Aurore pour lui murmurer quelque chose, je la sens se raidir à l'approche de ma bouche, parce qu'elle préférerait donner ses seins à embrasser, plutôt que son oreille ou ses yeux ou ses lèvres, qui sont du domaine privé, comme tout ce qui se trouve relié au cœur. Elle me fait répéter deux fois ce que je lui ai murmuré, à cause de la musique qui couvre tout et de ma voix d'homme ivre articulant « Je ne partirai pas d'ici sans vous ». Elle se recule, étonnée, souriante, d'un sourire qui signifie « Mais qu'est-ce que vous racontez comme bêtises ? », parce que ça ne peut pas être autre chose, des bêtises.

Alors je me souviens de ma rencontre avec Sophie, dans une inversion des rôles et de la maturité, sur une pièce de Mishima que je n'ai pas comprise, dormant la plupart du temps, quand bien même il se jouait autre chose, cette intime certitude que Sophie

serait celle qui m'apprendrait mon métier d'homme, cette avance impressionnante qu'elle avait sur moi dans la compréhension des choses essentielles, au point que nous avons passé un *deal* le soir même, alors qu'elle était engagée ailleurs, avec mon meilleur ami, tendant la main pour qu'elle la tope, disant : « Maintenant Sophie, on ne se quitte plus » et qu'elle m'avait répondu : « Chiche ! »

L'autre nous ressert, vide la bouteille, en commande une autre. Les filles sont contentes, on dépense, quatre cents, cinq cents euros, ce qui ne représente rien pour nous, une goutte de champagne dans la mer, une avance sur le *deal*, une infime part du bateau que j'achèterai pour Sophie et moi, c'est prévu, quand nous aurons décidé de quitter la terre ferme pour un tour du monde à deux.

Je n'ose pas quitter Aurore des yeux, évitant ses épaules et ses seins constellés de paillettes, et sors de mon portefeuille mes cartes de crédit, mon argent, mes papiers d'identité, tout, allant même jusqu'à retirer mon alliance et ma montre que je pose en tas sur la table, disant « C'est pour toi, prends, tout est pour toi », parce que je ne suis plus une force centrifuge qui attire les gens et les choses à moi, mais devenu centripète.

Aurore en rit d'abord, parce qu'elle sait ce qu'un homme attend d'elle. Elle rit en repoussant son trésor de guerre, disant « Vous n'y pensez pas ! – Mais

si, prends. – Mais non, je ne prendrai pas ! », jusqu'à ce que son sourire s'efface pour marquer de l'inquiétude presque, ou de la colère, comme si j'étais un enfant avec qui l'on aurait chahuté, un peu, trop, avant d'aller se coucher et qu'on peine maintenant à calmer parce qu'il continue, encore et encore, jusqu'à ce que le parent se fâche et que ça se termine dans les larmes.

Mais nous sommes entre adultes consentants, dont l'une des parties a payé pour un service que l'autre se doit d'assurer. Alors l'inquiétude ou la colère font place à une prière, « S'il vous plaît », tout à fait à l'opposé des minauderies de ses collègues, « Voulez-vous bien arrêter ? Gros cochon ! » retirant une main ici, une main là, tandis que pour Aurore, c'est un appel à raison, « S'il vous plaît », tout à coup très sérieuse dans sa volonté de préserver certaines valeurs.

Un homme ne démord pas comme ça. Un homme ne se retire pas du jeu simplement parce qu'une fille le lui demande. Alors je la questionne une dernière fois « Vous êtes sûre ? », pour me donner le dernier mot en quelque sorte, et qu'il y ait moins de honte à tout reprendre, quand elle me fait oui de la tête en souriant « Ah, vous êtes enfin redevenu raisonnable ! »

— C'est que tout est lourd, si lourd à porter !

— À cause de votre argent... Votre portefeuille est plein ! C'est ça qui pèse lourd !

Jean

Elle me rend mon alliance, me la passe au doigt, avec beaucoup de délicatesse, mais peinant un peu à cause de mes articulations qui ont gonflé, dans une symbolique qui ne nous fait pas rire, et nous gêne même, au point de nous reculer l'un l'autre au fond de nos banquettes, sans plus oser rien ajouter, ni même nous regarder.

3.

Et maintenant que nous sommes tous dehors, l'un de nous dit : « On ne va pas finir la soirée à faire le trottoir ! », quand bien même il s'agit des Champs-Élysées, dans une ambiance de fin de fête, où les gens se séparent d'un geste de la main, cherchant un improbable taxi.

Je mens, je réponds « Non, pas pour moi, j'arrête là ! », en ce que nous avons poussé nos corps au-delà de l'acceptable, en les considérant comme des éponges, si bien que mes associés sont obligés de se rabattre sur la dernière fille disponible, avec qui ils s'éloignent, cherchant leurs voitures dans le labyrinthe des rues adjacentes, le dieu des riches les protégeant de l'accident mortel et de la police.

Maintenant, c'est comme un grand plateau de théâtre que le trottoir trace pour Aurore et moi. J'ai trop bu.

— Moi aussi, me répond-elle. Mais le champagne

ne fait pas grossir, il ne tache pas et ne laisse aucune trace. Un genre de crime idéal. Vous ne trouvez pas ?

Je me tais, elle continue :

— Pas de taxi. Vous me raccompagnez ?

— Je ne suis pas en état de conduire.

— Je pensais plutôt que vous pourriez me porter sur vos épaules. C'est extrêmement loin et ça monte tout le temps. Ça vous tente ?

— Où habitez-vous ?

— Vous me vouvoyez ?

— Je crois que oui.

— Et pourtant, tout à l'heure...

— Parce que j'étais le client.

— Et moi la marchande de bouteilles...

— Combien gagnez-vous ? Je veux dire, sur chaque bouteille. Combien vous donnent-ils ?

— Est-ce que c'est important ?

— Non.

— Quand j'ai postulé, j'ai demandé quel était le salaire. Le patron a rigolé. Il a dit : « Un salaire ? Tu oublies. Ici, pas de salaire, seulement une commission. » C'est une zone de non-droit, voyez-vous, ce bar. On ne cherche pas trop à savoir comment ça se passe. Ça se passe, voilà tout.

— Est-ce une manière de m'interdire de poser des questions ?

— Peut-être. Parce que vous allez finir par me demander pourquoi je fais ce métier, si les hommes

me touchent au-delà de ce qui est permis, s'ils couchent avec moi, si je leur demande de l'argent. Et que je n'ai pas envie de vous répondre.

— Ce n'était pas mon intention.

— Alors on va chez moi ? Là où j'habite, vous ne devez pas connaître, le « mauvais 18^e » comme disent les agences. Un genre d'immeuble enfoncé de force au milieu des autres, une construction en aluminium exposée sur la rue comme on donne à voir son intimité, les cuisses relevées sur les forceps. Ça vous tente ?

Et comme je ne lui réponds pas, posant seulement ma main sur son épaule, elle la prend et l'embrasse, glissant mon index entre ses lèvres, l'enfonçant dans sa bouche pour le sucer en y mettant beaucoup de salive si bien que lorsque je le retire, je le vois briller dans la lumière des lampadaires.

J'essuie mon doigt sur un mouchoir, lui disant qu'elle n'est pas obligée, ce qui la vexa, ou peut-être même la blessa, car elle s'éloigna en me tournant le dos vers une borne de taxis. Mais la voiture ne démarra pas et quand je m'en approche, la portière s'ouvre.

— Venez ! me dit-elle en me tendant la main. Ce n'est pas vous qui avez besoin de moi, mais moi de vous. Ne me laissez pas seule. Et puis j'ai gardé votre montre et vous la mienne. Ça veut bien dire quelque chose.

Alors cette place à côté d'elle sur la banquette dure et basse du taxi, c'est peut-être la mienne, dans un moment où le fait d'avancer, ou non, change radicalement l'orientation de ma vie, dans une scène qui ressemble fort à un récit de tentation, puisque nous nous sommes passé la bague au doigt, il n'y a pas une heure, que nous n'avons envie de nous quitter ni l'un ni l'autre, subitement pris l'un par l'autre quand la séparation est une déchirure, oui, une déchirure, mais facile à faire, il suffit de dire « Non, Aurore, je suis désolé ».

— Pourquoi, Jean ? Pourquoi ?

— Parce que j'aurai cinquante-quatre ans dans quatre jours, que je suis marié et qu'il n'est pas possible de revenir sur les choses passées.

Alors ce baiser qu'elle me donne, c'est une manière, peut-être, de se venger, quand elle semble dire avec ses lèvres et ses deux mains posées sur mes joues : « Vous ne saviez pas ce que vous ratez. Maintenant, si. »

Lorsque le taxi s'éloigne, j'ai ce pressentiment d'avoir fait le mauvais choix, cette impression d'être l'homme au milieu des eaux qui dit au bateau venu le secourir : « Merci, non, je prendrai le prochain », d'avoir laissé partir l'unique chance de rester en vie. Et c'est pris de panique que je reviens sur mes pas, en vacillant, à cause du champagne, tapant à la porte close du Goobies, si fort et si longtemps qu'on vient

m'ouvrir, sans plus aucun ménagement maintenant que « C'est fermé ! »

— Je sais bien que c'est fermé, mais j'ai besoin que vous me rendiez un service, le numéro d'Aurore, c'est important, vital même.

Et le videur qui ne prend même pas la peine d'être poli, mais referme la porte sur mon pied, disant « Ce sont des choses que la Maison ne permet pas », tandis que je continue à gueuler comme un clochard ivre : « J'étais avec elle il n'y a pas deux minutes ! Elle voulait que nous rentrions ensemble et attend probablement mon appel. C'est elle qui me l'a demandé, et même supplié. Elle vous remerciera, et si c'est de l'argent, j'en ai plein, je peux même vous faire un chèque. Combien voulez-vous ? »

Mais la porte reste close, si bien que je suis obligé de m'éloigner, échafaudant des plans d'homme ivre dans ma tête, imaginant demander à un taxi de m'accompagner dans le mauvais 18^e, à la recherche d'un immeuble en aluminium qui brillerait dans la nuit, ça ne doit pas courir les rues non plus, d'où l'on verrait Aurore ranger son appartement, disant « C'est moche, mais c'est chez moi », désignant un canapé qu'elle viendrait de se faire livrer, me demandant mon avis sur la couleur, puis se peignant les cheveux avant de se coucher et de me dire : « Est-ce qu'on peut dormir seulement ? Moi dans vos bras

Jean

parce que j'ai toujours froid la nuit, même un 17 juin, quand tout le monde, déjà, meurt de chaud. »

C'est vrai qu'il fait chaud, à en coucher dehors, sur les marches d'une porte cochère du triangle d'or ; cette envie de dormir si soudaine qu'elle me fait tomber cul par terre, le froid et le dur de la pierre pour celui qui dort dans la rue, qui n'a plus aucun recul ni distance sur rien, puisqu'il est à terre, à même le trottoir.

J'attends qu'on vienne me chercher, qu'on s'occupe de moi comme on dit : « Ne vous inquiétez pas, je m'occupe de tout. »

Et c'est exactement ce qui se passe. J'entends une voix « Ça ne va pas ? », et je sens une main qui me tire et me redresse, celle d'Alexis qui me saisit maintenant à bras-le-corps, disant :

— Allez, viens, papa. Je te raccompagne à la maison.

4.

Ces grands accès de fatigue, je pensais que ce n'était rien, un manque de fer ou de sucre, ou les deux à la fois, qu'il suffirait de repos, quinze jours au Prince Maurice et autant de séances de spa, comme une route défoncée à refaire intégralement.

Je m'en voulais d'avoir bu la veille, de m'être maltraité comme quelqu'un dont on abuse, dont on ne se soucie pas de savoir s'il était consentant ou pas. Et maintenant, je suis comme un égout après une pluie d'été diluvienne, saturé d'alcool, incapable d'en assimiler le trop-plein, dans le silence de mon bureau, attentif aux bruits de la maison, perturbé seulement par les allées et venues de Sophie affairée à la préparation du repas, puisque nous recevons ce soir les Duviella, les Godin ou les Dufour, je ne sais plus.

En fermant les yeux, je me revois la nuit dernière, assis sur la cuvette des toilettes, avec une envie de vomir ou de mourir, c'est pareil, dans la lumière

aveuglante de la salle de bains quand Sophie me demande, du côté de l'obscurité :

— Où étais-tu ? Tu as vu l'heure ? !

Mais comme je ne m'absenterais jamais sans un solide alibi, je lui réponds :

— Avec mes associés. Nous avons arrosé le Big Deal. Tu peux comprendre, non ?

Apparemment, c'est suffisant. De toute façon, je pourrais tout aussi bien lui parler d'Aurore, de ses seins pailletés et de ses lèvres contre les miennes, ça resterait dans le cadre de l'entreprise, donc ça ne compterait pas, il y aurait immunité, comme si nous avions fait cela dans une valise diplomatique.

Alors Sophie s'éloigne de la porte où elle se tenait pour s'allonger sur notre lit, dans la chambre maintenant éclairée, attendant que je me couche pour éteindre : je vois sa main posée sur le bouton, mais aussi qu'elle est nue.

— Tu peux éteindre, merci.

Parce que je ne veux pas la voir, ni la comparer à Aurore dans cet affrontement que seul l'amour pourrait sauver au moment de m'effondrer à mon tour, pensant : Bon Dieu ! Je suis mort !

Bientôt, Sophie frappera à la porte de mon bureau. Je le sais, tout cela est très précis et codifié entre nous. Cette manière qu'elle a de passer devant une fois, deux fois, trois fois, chaque fois moins discrète, comme une sorte d'introduction, une étape

supplémentaire au rituel qui consiste à ne pas entrer dans une pièce sans s'être fait annoncer auparavant, pour ne pas me brusquer, ou me tirer de mes pensées complexes et me laisser le temps de renfiler mon costume d'homme d'affaires, de remettre mon pantalon, me réveiller, changer d'expression, retirer les doigts de mon nez, remettre une chaussette *or whatever*.

Car je ne déteste rien autant que d'être surpris dans mon intimité, qui est celle du rêve et de la faiblesse, mon secret d'alcôve, quand je prends à l'entrée et à la sortie de mon bureau l'attitude accablée de l'homme pensant, de l'homme pris par ses affaires, expression que j'abandonne une fois seul, retirant mes chaussures pour m'allonger de tout mon long sur le canapé, parcourant un livre pioché au hasard de ma bibliothèque, jusqu'à ce qu'il m'assomme et continue à vivre sa vie en moi, dans le sommeil.

Mais voici que Sophie frappe à la porte et l'entrouvre :

— Tout va bien mon chéri ?

— Mais oui !

— Ils arrivent dans une petite demi-heure. Je te laisse t'occuper d'ouvrir les bouteilles ?

— Bien sûr !

Comme deux araignées dans l'anfractuosité d'un mur, se touchant du bout des pattes pour connaître

l'humeur et la disponibilité de l'autre, s'il va vouloir le manger ou bien s'il est disponible pour autre chose de moins grave.

Ou bien deux êtres humains dans un discours codifié à l'extrême, où les mots sont avancés comme des dominos qui sont autant d'aimables invitations à continuer la figure en suivant des règles bien précises : jamais de 3, ou de 6, ni de mot qui fâche, ou alors, celui qui joue cela, il en assume les conséquences.

Les Duviella sont arrivés.

Je remonte de la cave les bouteilles qui ne seront pas ouvertes à temps. Je leur souris gentiment. Ce sont des gens simples. Elle travaille dans une crèche, je crois, et lui non plus ne gagne pas beaucoup d'argent.

Nous dînons dans le jardin. Ils envient nos conditions de vie, sans jalousie, avec l'émerveillement d'une chose tout à fait hors de portée. Lui demande :

— Alors, cet accord ? Ça y est ? Il est signé ?

— Oui. Mais le plus dur est à venir, vous savez ? On a cinq ans pour revaloriser l'entreprise. Cinq années de travail intensif, et même, disons-le, difficile, avant de pouvoir revendre et créer une plus-value.

— Pierre travaille toujours avec toi ?

— Plus que jamais ! Et pour dire la vérité, c'est surtout pour lui que cela va devenir un enfer.

— Mais de toute façon, il a son père à côté de lui au quotidien ! N'est-ce pas ?

— Oui, je serai là.

— Et ensuite ? Dans cinq ans vous revendez et c'est la fête ? ! Le grand tour du monde en bateau, ça tient toujours ?

Et voilà comment la chose arrive, d'une manière inattendue, imparable et irréparable, au moment où je reprends la parole : « Oui, c'est exactement cela, un grand yacht blanc et vogue la galère... » et que je me retourne machinalement vers Sophie pour lui sourire, je réalise que cet aboutissement, qui est celui de toute une vie, ce grand projet de couple, toutes amarres larguées, c'est comme une maison fabuleuse que j'aurais passé ma vie à construire sans jamais imaginer qu'il faudrait un jour y habiter avec elle, Sophie.

Et ce que je vis à ce moment-là, dans une sorte d'épiphanie inversée, c'est la mort soudaine de notre relation, un effet de cristallisation dans la cendre, ce moment où la bûche qui s'est consommée par le milieu tombe en deux morceaux indépendants et s'éteint doucement.

Alors c'est la panique, c'est la main que je prends, c'est le sourire faux, ce sont les conversations qui reprennent sur eux, nous, les enfants, la musique sur instrument d'époque, la dernière exposition de

Jean

Sophie, les fleurs fanées dans leur vase, comment a-t-on pu les laisser pourrir sans en changer l'eau ?

Et maintenant qu'ils sont partis tous les deux, après la promesse de nous revoir, mais chez eux cette fois-ci, et que nous sommes dans la cuisine à essayer les verres, je dis à Sophie :

— Je l'aime bien, lui, il est sympa. Et puis marrant aussi.

— Il a quelqu'un d'autre.

— Comment sais-tu cela ?

— Elle me l'a dit.

— Comment l'a-t-elle appris ?

— En fouillant dans ses affaires. Elle a trouvé des mails et des textos.

Puis, après une pause, Sophie lève la tête de l'évier pour demander :

— Je ne trouverai jamais rien de ce genre dans tes affaires, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non !

— C'est ce que je me disais aussi. Parce que tu n'es pas du genre à laisser des traces derrière toi. Tu es même du genre à ne rien laisser, pas même un mot.

5.

Le jour, l'heure et le lieu ont leur importance. Il faudrait que tout soit dit et je ne peux pas.

Parce que la vie continue sur sa lancée tant qu'aucune décision n'a été prise, ni aucune parole dite. Elle continue en suivant un planning décidé des semaines à l'avance, selon ce qui a été écrit sur le calendrier qui parle d'invitations à des soirées de prestige, de dîners avec les enfants, de concerts ou de rendez-vous privés.

C'est une galerie d'art contemporain, ce soir. Grande comme un musée, blanche comme un hôpital, pour un happening organisé par Sophie.

Voyez comme on s'y presse : il y a foule autour du manger et du boire, parce que mieux vaut ne pas avoir le ventre vide pour supporter les pitreries de l'artiste invité, qui nous rassemble maintenant dans une salle d'exposition et distribue de quoi manifester contre tout, en vrac, la société, la pollution, la guerre, les injustices, nous invitant à nous saisir de

bâtons et de banderoles en criant des slogans pacifistes.

Et dans son projet, toujours, l'artiste a fait venir des comédiens, déguisés en nous, hommes d'affaires, industriels, investisseurs appelés ici à donner à la Fondation des sommes symboliques exonérées d'impôts, si bien que je ne sais pas si l'homme avec qui je parle est un comédien ou bien s'il est vraiment ce qu'il prétend être lorsqu'il me pince le bras comme un crabe en murmurant :

— C'est dommage, cette pantalonnade qui sera ce dont on se souviendra de lui, alors qu'il ne lui reste pas trois mois à vivre avant la liquidation judiciaire de son entreprise – qui le mènera au suicide –, cette soirée ne suffisant manifestement pas à convaincre les banques qu'il lui reste assez de ressources personnelles pour ne pas sombrer et même rebondir. Non, personne n'y croit, cher monsieur. Il va bien falloir qu'il se résigne à en finir ici.

— Mais de qui parlez-vous ?

— De vous, bien entendu !

Comme je dégage mon bras, il pose une main sur mon épaule, si près de moi que je sens son souffle dans mon cou lorsqu'il dit en riant « Souriez, vous êtes filmé ! », et qu'il suffit de lever la tête pour nous voir à l'écran au moment où tout le monde applaudit la prestation.

Il voudrait bien s'enfuir, disparaître, mais je le ratrape par l'épaule et lui crie, presque, hors de moi :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que cela signifie ? Que voulez-vous ?

Soudain survient une de ces crises de fatigue extrême, comme un coup porté à la nuque, qui me fait lâcher prise et chanceler tandis que l'homme s'éloigne en ricanant. Je me traîne jusqu'à un canapé noir pour m'y laisser tomber lourdement, honteux, tripotant un plan de la galerie, afin de donner le change à des gens qui ne me voient plus, comme un enfant que l'on aurait couché à côté et auquel on ne prête plus attention puisqu'il dort.

Je ne suis pas seul.

Il y a, face à moi, un homme également affalé sur son canapé, dormant, bouche ouverte, tête en arrière, au point que je me demande si nous n'entrons pas une fois encore dans le projet de l'artiste, qui nous aurait réunis ici dans une œuvre contemporaine, représentant deux hommes mis à l'index, contraints d'abandonner l'action pour l'observation, quand leur corps ne les soutient plus.

Ensuite, lorsque je cherche du regard Sophie pour m'aider, je découvre sur une toile peinte la figure de l'homme barbu dans son canoë qui m'apparaît clairement comme étant celle de la mort ou du Christ, replié sur sa pagaie, effaré autant que moi par cette rencontre importune, chacun se deman-

dant si l'autre l'a vu, vraiment vu, lui dans son commerce secret en eau trouble et moi, non plus avec les vivants, mais à côté d'eux.

Alors, de même manière qu'un homme, lorsqu'il se sent en danger, évite les yeux des autres en les gardant à terre, je détourne mon visage vers mon voisin qui s'est réveillé, sortant des profondeurs du sommeil en disant :

— Tiens, vous êtes là ?

Parce qu'il prétend me connaître.

Puis il s'en va, me laissant seul, immobile pendant de longues minutes encore – mais elle ne durera pas, cette crise, il le faut – jusqu'à ce qu'une double porte, au bout d'un couloir, s'ouvre et se ferme au gré des allées et venues des artistes, me révélant Sophie, dans les bras d'un homme qui la tient serrée contre lui, bassin contre bassin.

Cette vision me fait me redresser, et même avancer, mais si péniblement, vers la porte refermée, désirant confirmer ce que j'ai vu, même si tout cela ne saurait être, ce dont je me persuade, quand chaque pas en avant est un souvenir relié à un autre, une mise en perspective de toutes ces questions du quotidien mises bout à bout et demeurées sans réponses au fil des années. Cette boue de microévénements charriée dans un endroit reculé : l'emploi du temps de Sophie sur trente années, ses retraites solitaires deux fois l'an, ses secrets, sa pudeur à parler d'elle,

ces après-midi où elle avait dû se changer, pourquoi ? Ces allers-retours dans la journée pour des soldes privés au Havre. Une note de taxi pris à Lille, qu'est-ce que tu y faisais, Sophie ? Ce tête-à-tête dans le bus, on aurait juré... Mais non mon chéri, tu as mal vu, et encore le dos de cet homme qui s'éloigne, jusqu'à des souvenirs plus lointains, jusqu'à cette phrase dite dans l'obscurité de nos premières nuits ensemble : « Traite-moi comme ta putain, Jean ! », comme une gaffe monumentale entre deux êtres qui se seraient totalement mépris sur leurs intentions respectives, de mon côté, incapable de prononcer un mot, ni même de faire un mouvement, paralysé par la gêne, si bien que je crois m'exonérer d'un « Qu'est-ce que tu as dit, ma chérie ? Pardon, je n'ai pas entendu », parce que ce n'était pas toi, Sophie, n'est-ce pas, qui aurais pu dire une chose pareille ?

À moins qu'il ne s'agisse d'un gigantesque malentendu entre nous, supporté toutes ces années par des non-dits, des non-dits malentendus.

Et maintenant que je mets la main sur la clenche, que je m'apprête à ouvrir la porte, je me souviens de ce livre qu'elle m'avait donné, au tout début de notre relation, comme une épreuve initiatique, un rite d'introduction à notre histoire, sans lequel rien n'aurait été possible entre nous, elle me l'avait présenté comme ça, *Le Jardin des Finzi-Contini*, où il est question d'un secret auquel le narrateur renonce

Jean

librement, quand il lui suffirait de faire un pas supplémentaire pour en avoir la révélation, il se détourne et s'éloigne, comme je le fais alors, préférant au feu de la vérité le flou de l'incertitude.

6.

Je me décide à aller voir Gabriel à son cabinet, pour une de mes visites surprises, quand j'ai besoin d'un peu de chaleur humaine et que je veux me sortir de mes abstractions chiffrées. Je le retrouve dans son petit bureau, je m'assois sur ma pauvre chaise verte en bois, ma place de prédilection, le dossier collé au mur, mes deux mains posées sur une béquille supportant le poids de ma tête, refaisant le monde avant d'être repris par lui, dès que j'aurais quitté son cabinet.

Fatigué, si étrangement fatigué, au point qu'il propose de m'examiner, son devoir de médecin, et de vieux pote.

— Tu veux dire maintenant ?

— Eh bien oui, pourquoi pas ? Ça te gêne ? Tu as des trous à tes chaussettes ?

Je me déshabille, pendant qu'il se lave les mains, ne gardant que mon slip et mes chaussettes, posant mes affaires sur ma chaise fétiche, une chemise

encore fraîche et parfumée parce qu'il est onze heures seulement.

— Qu'est-ce que tu as dit à ton assistante ?

— Que j'avais rendez-vous avec ma maîtresse.

— Alors dis-lui aussi que ta maîtresse a du poil aux jambes. Attends, ne t'allonge pas tout de suite.

Ses mains sur mon dos glissent le long de ma colonne. Quoiqu'il connaisse mon corps depuis trente ans, il subsiste toujours un peu de gêne, quand même, chez moi en tout cas, si bien que Gabriel se sent autorisé à détendre un peu l'atmosphère en disant :

— Tu es quand même sacrément bien conservé pour ton âge, mon salaud. Quel est ton secret ?

— Pas de cigarettes, pas d'alcool, pas de vice...

— Mais tu baises aussi un peu, parfois ?

— Ta mère, oui, souvent.

Il me retourne par les épaules et me regarde de haut, parce qu'il est plus grand que moi :

— Eh ! Il y a des plaisanteries qu'on ne peut pas faire, même entre vieux copains ! Allonge-toi.

En m'allongeant, je vois comme une bouée de graisse autour de mon ventre. Je dis :

— Toi tu ne grossis pas, mon salaud. Plus le temps avance, plus tu ressembles à un anachorète du désert, un genre de saint Jean-Baptiste après sa rencontre avec le Christ.

— Allonge-toi complètement s'il te plaît, et laisse-toi aller, tu es contracté. Tu es nerveux ?

— Non.

Ses doigts qui me tâtent, le froid du métal sur mon torse. Il en profite pour me demander :

— Dis-moi, vieux frère, j'ai une nièce qui cherche un stage dans l'assurance. Tu pourrais me la prendre ?

— Pourquoi pas ? Dans quel service ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'elle se destine à être comme toi : une bonne femme qui pique du fric aux autres et qui ne le rend jamais.

— Tout le monde ne peut pas être celui qui sauve des vies...

— Tu es vraiment très fatigué ?

— Par périodes.

— Il faut dormir.

— Je dors. Je dors bien. Mais parfois, je suis tellement fatigué que je ne pourrais pas monter un escalier.

— Depuis combien de temps ?

— Six mois.

— Et c'est maintenant que tu m'en parles ?

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Qui ?

— Ta nièce.

— Je ne sais pas trop. Daphné ? Daphné. Elle est très mignonne, si tu veux savoir.

Et comme je ne réponds rien, il ajoute :

— Enfin, je veux dire... elle est célibataire. On pourrait organiser un mariage avec ton fils, Guillaume. Il n'a toujours pas de copine ?

— Non. Pas que je sache.

— Il ne serait pas un peu pédé ?

— Arrête avec ça !

— Et la famille ? Comment va-t-elle ? Assieds-toi s'il te plaît.

— Tout le monde vit à l'heure du Big Deal.

— C'est pour quand la signature ?

— C'est fait.

— Bravo ! Tu vas finir par atteindre ton objectif : devenir plus riche que moi ! Qu'est-ce que tu vas faire de tout cet argent ? Tu t'es décidé finalement ?

— Eh bien... On fait ce qu'on a dit, il y a ce projet de croisière...

— Quelle horreur !

— Pourquoi ?

— Te connaissant, tu vas t'emmerder ! Loin de Paris ! Dans six ans, tu as soixante ans mon vieux ! Soixante ans !

— Ça ne me fait pas peur de vieillir. Je vais même te dire un truc, je suis content de vieillir, de lâcher tout ça. Parce que tu vois, malgré les apparences, ma vie, ça n'a jamais été l'entreprise. Je n'étais pas fait pour ça au départ.

— Tu plaisantes ? Tourne-toi.

— Non. Je l'ai fait parce qu'il fallait le faire. Et je

l'ai bien fait. Mais c'est terminé maintenant. J'ai envie d'autre chose.

— Tu vas élever des chèvres ?

— Arrête de te foutre de moi ! Tu n'as pas le monopole de l'humanisme.

Il pose ses mains sur mes épaules et en profite pour dire, parce que nous sommes pudiques tous les deux et que ces choses-là ne se disent pas les yeux dans les yeux :

— Ce que je comprends, c'est que l'on ne se verra plus.

— Bien sûr que si !

— Non ! On va se perdre de vue. Parce que toi, tu as Sophie, ta bonne étoile qui va s'occuper de toi. Et moi, je resterai le même, avec ma vie ici, ma vie de fou, que je ne changerais pour rien au monde. Alors ça ne pourra plus coller entre nous. Un jour on se reverra et tu diras à Sophie : « J'ai croisé Gabriel. On a été boire un verre, mais dans le fond, on n'avait rien à se dire. C'est vraiment triste. » Tu peux te rhabiller.

— C'est toi qui me dis que c'est triste, ou tu me cites ?

Il s'assoit pour remplir la paperasse et dit :

— Il va falloir faire des examens plus poussés mon vieux.

— C'est grave ?

— Je ne sais pas. Mais tu devrais voir ma secrétaire

Jean

de manière à déterminer un jour et une heure. On est vendredi. Si tu peux revenir cet après-midi, on aura les résultats dimanche.

— Dimanche ? Il y a des gens pour bosser en France le dimanche ?

— C'est ça le service public, mon vieux. Et je te ferai envoyer les résultats par coursier. Ça te va ?

— OK, je repasse cet après-midi. Mais tu vas finir par me faire peur.

— Ne t'inquiète pas. C'est juste un contrôle de routine. Regarde-toi ! Tu es un roc !

Il me raccompagne jusqu'à l'ascenseur et je lui dit :

— Parce que je ne veux pas souffrir, tu comprends, mon vieux Gabriel ?

7.

Mon anniversaire, pour une photo de famille.

Ce pourrait être une gravure d'autrefois sans âge ni date, ancienne seulement. La représentation d'une famille au travers de laquelle la stratification générationnelle serait bien lisible, la pyramide des âges évidente.

Le décor serait celui d'une maison bourgeoise, un salon confortable et cossu, un 21 juin, l'été pour tout le monde et, accessoirement, la fête de la Musique. Mon anniversaire. Le jour de mes cinquante-quatre ans.

Une fois la photo prise, les femmes retournent en cuisine, les enfants sortent dans le jardin en courant, des enfants d'appartements, comme des plantes d'appartement, bien entretenus, pourtant dès qu'on les met au jardin « c'est autre chose », comme le dit Amélie qui voudrait bien un jardin elle aussi. Mais Alexis est loin de pouvoir s'offrir ce luxe. Sa carrière est en stand-by, parce qu'il a fait les mauvais

choix, les mauvaises études, qu'il a choisi la mauvaise entreprise, le mauvais job, sous la coupe de son frère.

Guillaume revient de la cuisine, tenant un plateau.
— Voici vos verres.

Chacun prend le sien et l'on porte un toast entre hommes, au Big Deal.

— Qu'est-ce que vous faites, les femmes ? On ne va pas vous attendre, vous savez ? On a déjà commencé à trinquer ! lance Pierre à travers l'entrée.

Ce qui a pour effet de les faire venir.

Alexis se lève pour laisser la place à Amélie, passant la main sur son ventre, à l'adresse du bébé, leur troisième. Tout le monde espère une fille parce qu'il n'y en a que pour les garçons ici, l'équilibre des forces est à trouver.

Sophie entre ensuite et demande de l'aide pour son plateau. Les garçons sont confus, elle ne devrait pas avoir à le demander.

— Donne-moi le plateau, enfin ! Maman !

Délivrée, elle s'assoit sur son fauteuil et dit :

— Ouf ! Je ne bouge plus.

Moi non plus ; j'attends la nouvelle, assis à mon fauteuil, pétrifié par la peur.

On lève de nouveau nos verres au Big Deal, au bateau et à la nouvelle vie qui commence.

On sonne au jardin. Sophie est étonnée. Peut-être le gardien de l'allée.

Louis entre en hurlant dans le salon « On a sonné ! On a sonné ! », une vraie pile électrique ! Camille lui demande de se taire :

— Mais enfin, Louis ! Qu'est-ce qui te prend de rentrer dans le salon comme ça, et d'interrompre les conversations ?

Il continue, impossible de l'arrêter, comme un courant qui déborde la digue, le visage levé vers sa mère, les yeux grands ouverts, rayonnant : « On a sonné ! On a sonné ! »

— J'y vais, dit Guillaume, et l'on sent bien de la part de chacun un désir de bien faire, de servir, d'être utile à la communauté.

Camille m'observe, pense que je ne la vois pas faire dans le reflet du miroir, avec son visage qui tombe et s'affaisse, ses joues comme des bajoues, sa tête de bouledogue qui tranche avec son corps parfait.

Guillaume revient, visiblement embarrassé, comme s'il avait échoué dans sa mission.

— C'est un coursier, papa, il a un pli à te remettre. En main propre.

Mais je ne peux pas me lever, sous peine de me vider par terre. Mon ventre comme un grand sac percé par la peur.

Je dis : « Dis-lui d'entrer », et comme tout le monde

Jean

s'en étonne, j'ajoute : « Travailler un dimanche, ça vaut bien une coupe, non ? »

Finalement Guillaume revient avec le coursier, et c'est Gabriel.

8.

Assis sur le siège des toilettes, dans le couloir qui mène au jardin, sans chauffage, condamné l'hiver.

Assis à me vider les entrailles, dans le blanc brillant des peintures et les carreaux de porcelaine, me vidant comme un égout, l'impression que j'en ai. Impossible de me contenir ni de rien retenir.

Mais je ne suis pas malade, sinon de peur.

Quelqu'un essaye d'ouvrir la porte et je dis « C'est occupé ». La voix de Pierre, gênée, qui s'excuse et s'en va annoncer la bonne nouvelle à la famille : il m'a retrouvé.

C'est fini. Je tire la chasse d'eau.

Non. Mon corps, lui, n'en a pas fini avec moi, il ne me laisse pas partir, reprend le contrôle et me force à me rasseoir.

Sophie toque à la porte :

— Mais enfin, chéri, qu'est-ce que tu fais ? Gabriel t'attend, tu sais ?

Comme si je ne le savais pas !

— Je suis en train de me vider les entrailles et tu me parles du coursier qui attend !

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ? Tu veux que j'appelle un médecin ?

— Mais non ! Je ne suis pas malade.

Et comme elle reste derrière la porte :

— Tu peux me laisser maintenant ?

Elle ne répond rien et s'en va, habituée à obéir. J'entends la porte du couloir se refermer.

Je suis seul. C'est fini. Mon corps m'a relâché.

Je quitte les toilettes et gagne mon bureau où m'attend Gabriel éclairé par la lumière du grand jour, comme l'ange de l'Annonciation sur une fresque de Fra Angelico. Je m'assois, il me tend le résultat des analyses. Je les lis et lui demande :

— Est-ce que j'ai bien compris ce qui est écrit ?

— Qu'est-ce que tu as compris ?

— Que je suis condamné... Que je vais mourir... Dans ?

— Trois mois... Peut-être moins, peut-être plus, si ton corps réagit bien à la chimio. On a un nouveau traitement, qui vient des États-Unis, qui pourrait se révéler très efficace pour ce que tu as. J'ai bon espoir.

Je fait semblant de regarder le calendrier me servant de sous-main pour dire :

— 21 juin, 21 septembre, notre anniversaire de mariage. Merde, Gabriel, qu'est-ce que tu viens m'annoncer là !

Je me tourne vers le jardin, lui présentant le dossier de mon fauteuil, comme les deux grandes épaules d'une veste noire.

— Jean. Je t'ai donné le pire des scénarios, dans le cas où aucune des thérapies ne marcherait. Tu es jeune, en pleine forme. Il est tout à fait possible que les choses se passent différemment. Je ne veux pas te donner de faux espoirs, mais tu le sais comme moi, on peut guérir aussi, si tu en as la volonté.

— J'adore ce gosse. Louis, le deuxième de Pierre. Il veut tout connaître, tout faire, tout voir. Il a quatre ans. Quel souvenir gardera-t-il de moi, de cette journée ? Qui la lui racontera ? Que lui dira-t-on ? Tu le feras pour moi, Gabriel ? Tu leur diras ce qui s'est vraiment passé ?

— Tu parles comme si tu étais mort !

Alors je me retourne brusquement, pour passer ma colère sur lui :

— Dis-moi Gabriel, qu'est-ce que ça fait de dire aux autres qu'ils vont mourir ? Est-ce que ça donne du pouvoir ? Je me demande : vous les médecins, comment mourez-vous ? On n'en parle jamais. On lit simplement que tel grand professeur est mort, comme une lettre à la poste. Vous ne souffrez jamais ? Comment ça se fait ? Qui vous soigne ? Qui vous dit les choses ? Où êtes-vous au moment de mourir ? Chez vous ? Je suis persuadé d'une chose : tous les médecins meurent en dormant. Tu sais que

Jean

c'était la pire des morts au Moyen Âge ? Parce que les gens n'avaient pas le temps de préparer leur âme, de se confesser ni de demander l'extrême-onction. Mais aujourd'hui, tu imagines ? Quel pied ! « Il est mort sans souffrir, pendant son sommeil. » Ce n'est pas ça qui m'attend moi, hein, Gabriel ? Je vais la sentir passer, la pilule. Les nuits d'angoisse et de souffrance pendant que tu roupilles chez toi, dans ton lit, et pour trente ans encore. Alors si c'est ça, mon cher ami, je te dis non, je te dis non tout de suite, comme l'enfant de l'histoire, assis sur un mur, qui dit au serpent à ses pieds : « Tu es sûr que tu as du bon venin ? Tu es sûr de ne pas me faire souffrir ? » Ce sont les questions que je te pose à mon tour, vieux frère. Qu'est-ce que tu en dis de tout ça ? Qu'est-ce qu'en dit le médecin, et l'homme et l'ami ?

— Je suis là, Jean, on est tous là autour de toi. C'est une grande chance que tu as, un élément très important dans le processus de guérison.

— Je ne te parle pas de guérir, Gabriel. Toi et moi, on ne va pas se raconter d'histoires, on sait bien à quoi s'en tenir. La question que je te pose, c'est : « Qu'est-ce que l'ami va faire pour m'aider à mourir ? »

Il m'a répondu :

— Je ne suis pas curé, Jean. Je suis médecin.
Alors, je l'ai foutu dehors.

9.

Je suis vraiment venu pour parler à Sophie, dans un autre contexte que celui de la maison. Un lieu plein de cris et de corps vivants, un jardin public pour enfants de bonne famille, dans lequel les mamans chic croisent des gardiennes portugaises, russes et yougoslaves. Un jardin à thèmes où les activités abondent : théâtre de Grand-Guignol dont la séance est annoncée par une cloche, balançoires à chronomètre, courses de voitures à pédales, poneys et, pour les seniors, jeu de pétanque dont on entend, au loin, le choc du métal contre les planches.

Plus loin, interdit aux enfants de plus de quatre ans, un jardin dans le jardin, un grand rectangle divisé en deux parties égales, offrant à ma gauche un bac à sable et, en regard, un bassin.

Je regarde les mamans qui avaient épousé des hommes préhistoriques, partant à la chasse tous les matins pour revenir à la nuit tombée, leurs sacs pleins ou presque vides selon leur habileté, déposant

sur la table de la cuisine des volailles à plumer, des pièces de viande encore chaudes et une poignée de petits œufs blancs, disant en s'affalant sur leur canapé : « Femme ! Prépare-nous donc ça ! »

C'est l'heure du goûter, le moment où les enfants pataugent dans l'eau en hurlant, pendant que les mamans parlent à côté de moi, comme si j'étais sourd ou bien invisible, l'une d'elles évoquant son divorce « fait dans le respect et l'amour, parce que je l'aime encore et lui aussi, malgré l'autre femme, ça ne change pas les liens qui existent entre nous, il a été très généreux, tellement généreux avec moi ! »

Et puis Louis me voit enfin. Il se précipite dans ma direction en courant, les bras tendus. J'ai peur qu'il ne tombe et me baisse jusqu'à terre pour le soulever à ma hauteur.

— Gropère !

Parce qu'il ne lui a jamais été possible d'articuler ça autrement, même aujourd'hui, un grand garçon comme toi, qui va à l'école ! Non, ce sera toujours comme ça, « gropère », et ça me fait plaisir.

— Ça va, mon lapin ? Tu t'amuses bien ?

— Non. Grand-mère, elle ne veut pas que je joue dans le bassin !

— Pourquoi ?

— Elle dit que c'est trop de responsabilités. Ça veut dire quoi « responsabilités » ?

— Elle a raison. Ça peut être dangereux. Tu n'as pas des copains pour jouer au ballon ?

— Si.

— Ils sont où ?

— Là.

— Comment s'appellent-ils ?

— Louka, Kévine, Poljan et Alexandre.

— Tu veux retourner jouer avec eux ?

— Oui.

— Avant, je voulais te dire quelque chose d'important. Quelque chose dont tu devras te souvenir toute ta vie, d'accord ?

— Tu as accroché le dessin que je t'ai fait pour ton anniversaire ?

— Oui, mais écoute-moi bien.

— Où ça ?

— Dans mon bureau.

— Oui mais où dans ton bureau ?

— Je l'ai accroché... Je l'ai mis dans un cadre que j'ai posé sur la table de mon bureau.

— Comme ça, tu vas penser à moi tous les jours !

— Exactement, mon lapin !

— Je peux aller jouer maintenant ?

— Attends ! Écoute-moi bien ! Je veux que tu saches que tu es le plus extraordinaire petit garçon de la terre, et même au-delà. Dans dix ans, dans vingt ans, dans trente ans, quand tu seras devenu un

Jean

homme qui se rase la barbe, tu devras toujours te souvenir de ça. C'est d'accord, tu n'oublieras pas ?

— D'accord gropère. Je vais aller le dire à grand-mère pour en être sûr.

— Ah non ! Surtout pas ! C'est un secret entre toi et moi. Tu ne dois même pas dire que tu m'as vu.

— Ça va être dur ce que tu me demandes, gropère : comment on peut se souvenir d'un secret, si on ne le dit à personne ?

— Attends, je vais t'aider. Attention !

Je lui souffle dans les cheveux, puis, avec le doigt, je trace un chemin qui va de l'oreille jusqu'à son cœur.

— Voilà, mon bonhomme. Maintenant, ton cerveau peut oublier ce que je t'ai dit. C'est gravé dans ton cœur.

Je le dépose à terre et il détale. Combien de temps se souviendra-t-il de moi ?

10.

Maintenant, c'est le moment du face-à-face avec Sophie, assise au bout d'un banc, à côté d'inconnues, plongée dans la lecture d'un magazine, *Elle* probablement, jetant de temps à autre un regard sur le bassin : tant que Louis n'y est pas, il ne risque rien.

J'étais venu m'asseoir à côté d'elle, mon intention première. Profiter de ce moment de flottement pendant lequel elle aurait senti ma présence à ses côtés, jusqu'à ce qu'elle se retourne pour me dire :

— Oh, c'est toi ? Tu m'as fait peur ! Mais qu'est-ce que tu fais là, mon chéri ?

Sous le regard des autres femmes touchées qu'un mari vienne retrouver sa femme à l'heure du goûter, dans un jardin d'enfants.

Puis, je me serais assis sur le banc, moi aussi, les mains dans les poches, les jambes tendues devant moi, lui demandant :

— Que faisons-nous, il y a dix ans, jour pour jour, le 24 juin 1997 ? Tu t'en souviens ?

Alors nous aurions consulté nos vieux agendas, et il aurait suffi de quelques mots écrits, le titre d'un ballet de Forsythe, *The Loss of Small Detail*, pour se souvenir de la lumière entre nous deux, de la chaleur qui nous avait pris à la sortie du théâtre du Châtelet, de la foule encore, à cette heure-là, et de cette discussion enflammée avec Benjamin – tu te souviens de lui ? – dans un café du coin, sur l'avenir de la chorégraphie dans un contexte mécanisé par la surprise des ordinateurs.

Et maintenant, même date, mais trente ans auparavant.

— Regarde ce que j'avais noté : « Confo, clic-clac, 8 h 30 / 12 h 30 ».

La date de livraison de notre premier achat commun, pour notre studio de la rue des Saints-Pères, notre nid d'amour, c'est facile de l'appeler comme ça aujourd'hui, hein ? Un bocal pour deux poissons seulement, qui nous obligeait à vivre empilés, ce qui nous allait bien en tant que sardines filiformes, l'un contre l'autre devant la télé, l'un dans l'autre dans le dit clic-clac, toi sur moi au fond de la minibaignoire où je n'arrêtais pas de me brûler contre le robinet d'eau chaude.

Continuant au hasard, remontant le temps, nous serions tombés sur une première date vide, suivie d'une semaine complète, puis de tout un mois sans rien. Nous nous serions affolés, disant : « Attends, je

vais regarder sur le mien, il doit bien y avoir quelque chose », tournant en même temps les mêmes pages vides, sinon ici ou là, un rendez-vous chez le docteur Untel, un comité exécutif, une couleur pour toi chez J.M. Robin et puis plus rien, des pages et des pages privées de vie, sans plus aucune trace de nous, qui avons bien continué à vivre pourtant, n'est-ce pas ? Toutes ces années, qu'avons-nous fait ? Rien de très précieux, rien qui mérite d'être conservé, que du perdu pour toujours, quelqu'un sera passé derrière nous pour ramasser les restes et les aura jetés. Ça n'avait pas d'intérêt.

Et nous aurions conclu : nos agendas, s'ils sont vides, c'est que nous n'avions plus d'histoire commune. On pourrait en raconter le début, sur une pièce de Mishima. Mais comment dire la fin ? On ne sait même pas où ça s'est arrêté.

Et ce vide soudain nous aurait si fort angoissés que nous ne l'aurions pas admis sans nous défendre, Sophie me demandant :

— Qu'est-ce qu'on disait déjà ?

Et moi répondant :

— Rien d'important je crois.

Et c'est pour ça que je ne suis pas venu m'asseoir à côté de toi, mais resté debout, derrière, à te regarder. Et comme tu n'as pas senti ma présence, maintenant tu sentiras mon absence quand j'aurai quitté le jardin des enfants, quand tu auras levé les yeux vers

Jean

le mur contre lequel je me tenais, sentant passer à travers toi une inquiétude passagère, mais sans conséquence, prise par la vie qui continue chez vous, les vivants : Louis cramois de bonheur qui tape dans un ballon.

11.

Maintenant, c'est le temps de la valise.

Depuis la fenêtre ouverte de la chambre, je vois le gardien officier à la grille de l'allée qui passe devant notre jardin, domaine de Sophie duquel je suis exclu par ignorance de ces choses-là, dans un mélange de fleurs sauvages mal fagotées, mais jolies, d'herbes fines ou mauvaises qui marquent le chemin de gravier qui mène jusqu'à moi, qui détourne la tête maintenant vers le miroir, où j'apparais presque nu.

Mon corps n'a pas changé. C'est moi, mon œil. Je voudrais continuer à l'aimer comme avant, satisfait de lui qui tient les apparences d'un âge que je ne fais pas, à cause du tennis, mais surtout grâce à lui, mon *partner*, l'ami sur le bras de qui on s'appuie. Pourtant, je lui en ai fait avaler des couleuvres, des heures d'avion, des nuits sans sommeil, des ballons de stress... Mais jamais d'alcool, de goudron ni de pilules, voilà mon secret. Enfin, ce que je disais pour justifier ma forme exceptionnelle, comme le lapin

Duracell, qui continue d'avancer quand les autres sont restés sur le bas-côté, décidément increvable.

Maintenant, il va falloir s'arrêter un peu, marquer une pause, lâcher du lest, cesser de vouloir tout tenir, tout contrôler. Faire sa valise, la routine.

Mais je ne peux pas me séparer de mon reflet, me retournant même comme font les femmes pour se regarder le derrière, pour voir s'il y a quelque chose qui m'aurait été caché, ou qui aurait changé, une trace de quoi ou qu'est-ce. Mais non. Tout est à sa place, tout est rangé.

Dans la valise, je mets un pyjama que je ne porterai jamais, des affaires de toilette et je m'habille, prenant le temps de choisir précisément dans le dressing une chemise de lin blanc par-dessus un pantalon couleur de terre et des sandales.

Voilà, il faut partir.

Il n'y a aucune raison de se retourner, alors j'avance dans l'allée, croisant le gardien qui me souhaite « Bon voyage » à cause du sac de toile que je porte en bandoulière et de mon apparence décontractée. Tout va bien.

Je ne prendrai pas de taxi, ni ma voiture. J'irai à pied, parce que ce n'est pas loin, que j'ai le temps, et que j'ai envie de sentir physiquement la distance qui me sépare de là où je vais en termes d'enjambées.

La chaleur est un peu forte pour moi, encore. Je sens se former sur ma chemise les premières

taches sombres de la transpiration et, sur mes pieds humides, se coller la poussière des trottoirs.

C'est une promenade comme je n'en fais jamais, à vitesse d'homme, où l'on traverse des ponts, des jardins publics, des places aux fontaines remplies d'enfants qui s'y baignent, quoique ce soit interdit, on ne dit rien, il fait trop chaud.

J'ai l'impression de sourire à tout le monde. Je suis bien, mais aussi probablement un peu suspect aux yeux des hommes et des femmes bloqués dans leurs voitures, clim à fond. Lorsqu'ils me voient passer, ce qu'ils retiennent, c'est une allure générale, une chevelure abondante, des épaules larges. Mais aussi une lenteur suspecte, un penchant pour la flânerie, le temps perdu, la douceur de vivre, et ils détournent la tête.

Et il est tout à fait probable que j'occupe désormais la place de l'homme au canoë qui œuvre silencieusement en eau trouble.

J'y suis, c'est là. Je m'arrête, je n'entre pas.

Gabriel m'avait bien parlé d'une grande grille et de murs de pierre, mais je m'attendais à autre chose. Oui, j'aurais voulu autre chose, un grand bâtiment florentin, où les couloirs ajourés donnent sur des jardins, où les voûtes supportent dans leurs écoinçons des céramiques bleues et jaunes de Della Robia. Où dans les coins morts des cours sont disposés des statues de la Vierge à l'Enfant, des David nus, des saint

Pierre en bois avec clef rouillée, n'importe quoi plutôt que ce que je pressens de l'intérieur, des lits de métal que l'on cogne contre les portes et les peintures, des blouses ni blanches ni fermées parce qu'il fait trop chaud, sur des corps fatigués et sales, des écrans, des moniteurs Sony des années quatre-vingt, des tuyaux, du plastique partout.

Alors je m'assois sur un banc, détournant mon visage de la grille en me répétant « Non », dix fois, vingt fois « Non », en rigolant aussi « Non », comme un débile heureux au pied de son asile, pas dangereux pour un sou, non, bougeant la tête de gauche à droite « Non, non, non », avec la bouche aussi, marmonnant « *No way !* », les épaules qui s'y mettent, puis tout le corps, comme si j'avais le hoquet, bouche grande ouverte, rigolant franchement, disant « Ça va pas être possible, là », jusqu'à ce que tout ça retombe et que je me mette à l'abri d'un arbre pour appeler Gabriel.

— Tu peux venir me chercher ?

— Mais bien sûr mon vieux ! Tu es chez toi ?

— Non, je suis devant.

— Devant chez toi ?

— Non devant. Ici quoi. J'y suis.

— Je ne comprends rien. Qu'est-ce que tu veux ?

— Que tu viennes me chercher. Je voudrais prendre l'air. Que tu m'emmènes à la mer. Qu'on se fasse une petite virée à deux.

De manière à connaître le jour et l'heure

— Jean ! Ne me demande pas une chose pareille !

— Pourquoi ? Ça ne va pas me tuer ! Aujourd'hui ou demain, qu'est-ce que ça change ?

— Jean...

— Tu ne peux pas me refuser ça. Après ce que tu m'as fait... Allez, aboule ta fraise. Et n'oublie pas ton maillot !

Après avoir raccroché, je me tourne vers la grande grille ouverte, et, présentant mon poing tendu, je forme avec ma main un immense doigt d'honneur.

12.

Maintenant, sur la plage de Saint-Lunaire, au matin du 25 juin, si l'homme dont le chien tire la laisse a écouté toute mon histoire sans rien dire, voilà qui se lève en murmurant quelque chose comme un adieu, parce que je lui ai dit : « Il est temps d'aller se baigner, n'est-ce pas ? » Et que, joignant le geste à la parole, j'ai retiré mon pantalon en regardant la mer.

Alors, il s'éloigne en suivant son chien, pour retrouver la digue, la pierre et le goudron, m'abandonnant au sable mou et instable.

Je regrette de ne pas lui avoir demandé son prénom, qui était peut-être Olivier, Nicolas ou Christophe, mes amis d'enfance, mes copains d'ici dont la seule évocation aurait suffi à replonger dans des souvenirs confus, du temps où je n'étais pas un homme encore.

Et peut-être serions-nous tombés dans les bras l'un de l'autre, en louant le hasard, qui n'en est pas tout

à fait un, étant donné les circonstances, et qu'il m'aurait fait de grandes révélations sur mon enfance, sur mes parents et leur sévérité, quand ils m'empêchaient de jouer dans les rochers, tu te souviens ? Alors que pour lui, c'était la liberté absolue, du matin jusqu'au soir, par tous les temps, en toutes circonstances.

Et je n'aurais pas eu le cœur de lui dire la vérité, qu'il ne s'agissait pas de sévérité, mais d'éducation, quand, invité à déjeuner, il avait répondu à maman qui lui proposait de se resservir : « Non merci, madame, je suis plein. »

Qu'importe ! Aujourd'hui, il n'a pas plus de liberté que la distance qui le relie à son chien. Moi, j'ai tout cet espace qui m'entoure et bien au-delà.

Alors la mer ?

Il faut que les choses soient dites de manière un peu définitive, de façon à les fixer.

Ce n'est pas une mère cruelle qui dévorerait ses enfants, ni dangereuse ni déchaînée, mais une mer sans rouleaux ni courant pour petits bateaux à voile et enfants dès un an.

Et sa couleur n'est pas noire, ni sa consistance visqueuse, mais verte et source de vie.

Non, la mer ne rend pas les corps comme des trophées, parce qu'elle ne les a pas pris pour elle, comme une victoire sur nous. Elle ne fait que les remettre à leur place, sur le sable en l'occurrence,

comme une chose qui ne lui appartient pas, exactement comme on repose sur l'étal un fruit que quelqu'un a mis dans notre panier en disant : « Mais ce n'est pas à moi, ça. »

Et ceux qui prétendent le contraire, c'est qu'ils ont oublié ceci qu'ils sont des hommes faits pour la terre ferme, quand tout le reste est une aventure.

Bon Dieu ce qu'elle est froide !

J'ai des témoins : l'homme au chien, peut-être. Gabriel, sûrement, qui se tient devant la baie vitrée de notre maison dont le reflet du ciel me cache jusqu'à sa silhouette, un bol de café serré entre ses doigts, au moment où je lui adresse un signe de la main qu'il ne verra peut-être jamais s'il dort encore, d'un sommeil mystérieux dont il dira par la suite : « J'étais réveillé, et pourtant, je n'arrivais pas à bouger. »

Parce qu'il existe une séparation morale et une frontière physique entre les vivants et les morts qui doivent demeurer, je parle des morts, dans la solitude de l'eau jusqu'à mi-corps, quand le plus difficile est à venir, le cœur et les poumons. Me revient une fois encore la figure du Christ sur le mont des Oliviers, lorsqu'il demande aux apôtres de veiller avec lui. Alors il s'éloigne, nécessairement, pour s'assurer que sa mort est imminente et envisager s'il n'y a pas moyen de la repousser, de vivre encore un peu, quelques mois, quelques années, jusqu'à sentir le

De manière à connaître le jour et l'heure

moment propice. Mais non, il n'y en a pas. Et quand il revient, ses apôtres sont endormis, de façon qu'il soit clairement dit que les vivants ne peuvent rien pour les morts.

Parce que lorsque l'on meurt ainsi, de manière spectaculaire, il faut des témoins dont la mission est de dire comment les choses se sont vraiment passées.

Voilà, c'est les épaules maintenant, et tout le dos qui m'arrache un cri, quand même.

Et comme on l'entend cent fois par été, à mon tour de répéter ce lieu commun : « Le plus difficile, c'est d'y entrer. Mais c'est tellement vivifiant une fois dedans ! »

Je suis bon nageur. Les vagues à écume sont déjà loin derrière moi qui évolue maintenant dans les grands mouvements respiratoires de la mer et j'avance, droit devant, vers le large et les courants chauds.

Ici, mon corps qui connaît les distances et mesure malgré moi les quantités d'énergie disponibles, mon corps m'arrête et me force à me retourner vers le rivage, quand il est encore possible de revenir.

Je crois qu'il y a des morts pires que celles-là.

Je crois même que c'est une mort rêvée.

Sur le fronton du Grand Hôtel, je distingue l'heure, 9 h 40.

Alors je me retourne vers le large, et je continue, sentant dans mes bras et mes cuisses les premières douleurs.

Sophie

Épilogue

Parce que je suis restée une petite fille à l'intérieur, leur faisant croire que je me nourrissais d'hosties seulement, alors que j'ai caché des boîtes à biscuits près de mon fauteuil, des petits Lu trempés dans du thé, ma seule nourriture terrestre depuis que je suis devenue une très vieille femme.

Mais toute petite fille à l'intérieur, espiègle, coquine, riant et chantant toute seule, gardant la mémoire des noms et des visages, mais plus des jours ni des heures, ce que j'ai fait hier et la saison dernière, je ne m'en souviens plus.

Assise dans mon fauteuil face à la mer, allongée même, la plupart du temps, presque complètement, au point que les garçons disent que ce n'est plus possible de me laisser là comme ça, il faut faire quelque chose, me placer dans une « maison très bien, tu vas voir, tout à côté d'ici, des gens très professionnels qui vont s'occuper de toi ».

— Tu auras la même vue sur la mer, prétend Pierre.

Parce qu'il veut vendre la maison avant que ça dégringole, les prix. Avec lui, c'est toujours le bon moment pour vendre, après c'est trop tard.

Mais je ne vendrai pas mon Jean, oh non, je ne vendrai pas !

Alors je minaude comme une jeune fille avec son flirt. Je lui dis demain, peut-être, d'accord, donne-moi les papiers. Et quand il revient, je les ai brûlés, je veux dire perdus. Tu es sûr qu'ils ne sont pas posés là ? Et lui repart pour Paris avec sa mauvaise conscience, son manque de temps à consacrer à sa maman qui est si vieille, si vieille et si sale, disant à Camille : « Tu verrais l'état de la maison ! » Et d'appeler la femme de ménage pour lui demander ce qu'elle peut bien faire des heures passées là.

— Je vous préviens, lui dit-il, je vous préviens...

Parce qu'il la soupçonne de regarder la télévision.

Ce qui est faux, les programmes seulement, qu'elle épiluche et commente pour moi, soulignant, encadrant, rajoutant ou biffant les étoiles des journalistes en qui elle n'a aucune confiance.

Oublié, entre-temps, le ménage, qui attendra, c'est ce que je lui dis, « Vous trouverez bien le temps un jour », si bien que la maison est en très mauvais état, selon Pierre qui n'arrête pas :

— Tu sais maman, on n'arrivera pas à en tirer

grand-chose. Aujourd'hui, les gens n'achètent plus de grosses maisons comme ça, au bord de la mer. Avec les tempêtes qu'il y a eues, ils ne veulent plus, les gens savent combien ça coûte un ravalement à faire tous les cinq ans. Et une toiture, le prix d'une toiture ! Quand on arrive à trouver un artisan qui travaille correctement !

Alors il propose de vendre la maison en appartements, mon Pierre, mon grand fils ! Âpre au gain, depuis toujours. Qu'est-ce qu'il a donc encore besoin d'argent à son âge ? Lui qui a déjà vendu notre maison à Paris et puis ton entreprise et tant de choses encore, jusqu'à tes chaussures, tu te rends compte ? Des chaussures.

Alors je lui dis pour l'embêter :

— D'accord, viens donc passer ici une semaine avec Camille, et on en discutera sérieusement.

Tu verrais sa tête, mon Jean, complètement paniqué à l'idée d'avoir à s'occuper de sa vieille mère, de son thé et de ses biscuits, d'avoir à partager mon périmètre sans plus de vie sociale, ni amoureuse ni intellectuelle, une peau de chagrin se réduisant de semaine en semaine, waters, fauteuil, évier... Je ne sais pas ce qui lui fait le plus peur : sa mère, la vieillesse ou la mort.

Lui dit que c'est la crasse.

Alors que je me lave, tous les jours, presque, une toilette de chat.

Et qu'est-ce que ça peut faire mon Pierre, qu'est-ce que ça peut faire ? Tu n'as qu'à ouvrir les fenêtres en grand, faire entrer l'air, un grand coup d'éponge d'eau de mer et tout est nettoyé !

Alors il repart en disant :

— Oui, je reviendrai passer une semaine avec Camille, en attendant, si tu peux regarder les papiers.

— Quels papiers ?

— Maman ! Parfois je me demande si tu ne le fais pas exprès... Ceux sur la table... Une maison très bien et très chic, une assistance médicalisée de très haut niveau, la télévision dans les chambres, des activités, l'occasion pour toi de ne plus être seule...

Plutôt mourir ! Tu comprends ça, hein ? toi mon Jean, s'il avait fallu te priver de la vue sur mer, le vent, les tempêtes, les bateaux, la plage remplie l'été, en bas de l'escalier, les petits voisins qui nous demandaient l'autorisation de passer par le jardin, tous mariés maintenant, tu ne les reconnaîtrais pas. Je lui dis pour le taquiner :

— Et puis je ne suis pas seule, j'ai Guillaume.

— Guillaume ? Mais maman, Guillaume est mort !

Il ne dit pas cela par méchanceté, je le sais bien. Pierre n'est pas méchant. Il me croit folle.

Il veut seulement clarifier la situation, ne rien laisser au hasard, nettoyer derrière lui, laisser les choses

propres, et faire de l'argent. Comme son père. On ne peut pas lui en vouloir, n'est-ce pas ?

Alors tu sais, mon grand plaisir, c'est d'écouter les disques de Guillaume, en regardant dans les vieux, vieux albums ces photos, celle que je préfère de toi, la dernière, celle où tu es habillé d'un blazer bleu marine à boutons dorés. Je n'ai jamais su d'où tu l'avais sorti ce blazer-là, au point que mes petits-enfants me demandaient toujours si leur grand-père était marin ou quoi ? Parce que tu fais très capitaine comme ça, et que tu es mort en mer, un 25 juin, il y a trente-neuf ans.

Alors je leur répondais : « Non, non, pas du tout, votre grand-père n'était pas marin. C'était pour son anniversaire, cette photo-là. »

Comme nous avons changé !

Alexis, si séduisant à l'époque... C'est un vieux monsieur maintenant. Heureusement qu'il lui reste Amélie pour s'occuper de lui. Pierre et Camille, qui n'ont jamais fait leur âge. Et puis Guillaume encore, mon pauvre Guillaume, avant son exil pour la montagne et sa vie de marginal, j'entends sa voix encore : « Maman, je ne regrette rien », sur son lit d'hôpital.

Et enfin, toi et moi, mon Jean... Moi assise, toi debout, me donnant la main avant que le malheur n'entre par la porte si je puis dire, qu'il sonne à la grille, un samedi 21 juin, le jour de ton anniversaire, la fête de l'été, comme si c'était la mort qui était

De manière à connaître le jour et l'heure

entrée en même temps que Gabriel qui lui aurait tenu la porte, le temps qu'elle se faufile, qu'elle entre chez nous, regardant par-dessus nos épaules nos petites vies, te cherchant dans toutes les pièces avant de te trouver et de s'asseoir à ta table.

Gabriel est mort aussi. J'ai déjà dû te le dire.

On ne s'est jamais revus, depuis le jour de ton inhumation où il m'avait dit ces choses terribles. J'ai appris sa mort comme tout le monde, dans le journal, un vibrant hommage au grand professeur qui a tant fait pour le respect du malade.

Je suis vieille. Je voudrais mourir moi aussi.

J'ai gardé la montre qu'on a trouvée dans ta poche le jour où tu nous as quittés. Je la porte toujours sur moi, au cas où tu voudrais la récupérer.

Il est tard. Je vais m'endormir, espérant ne pas me réveiller, mourir dans mon sommeil, pour ne pas les laisser décider à ma place.

Si tu savais comme je t'envie, mon Jean, d'avoir su ne pas la fuir, la mort, seul dans ton face-à-face avec elle, tout seul. Et même, d'aller à sa rencontre, en déterminant le jour et l'heure.

Moi, je n'en aurai jamais le courage. Il faudrait que l'on m'aide.